U d'/of OTTAWA
39003003420600

2 0 1982

29-11-62

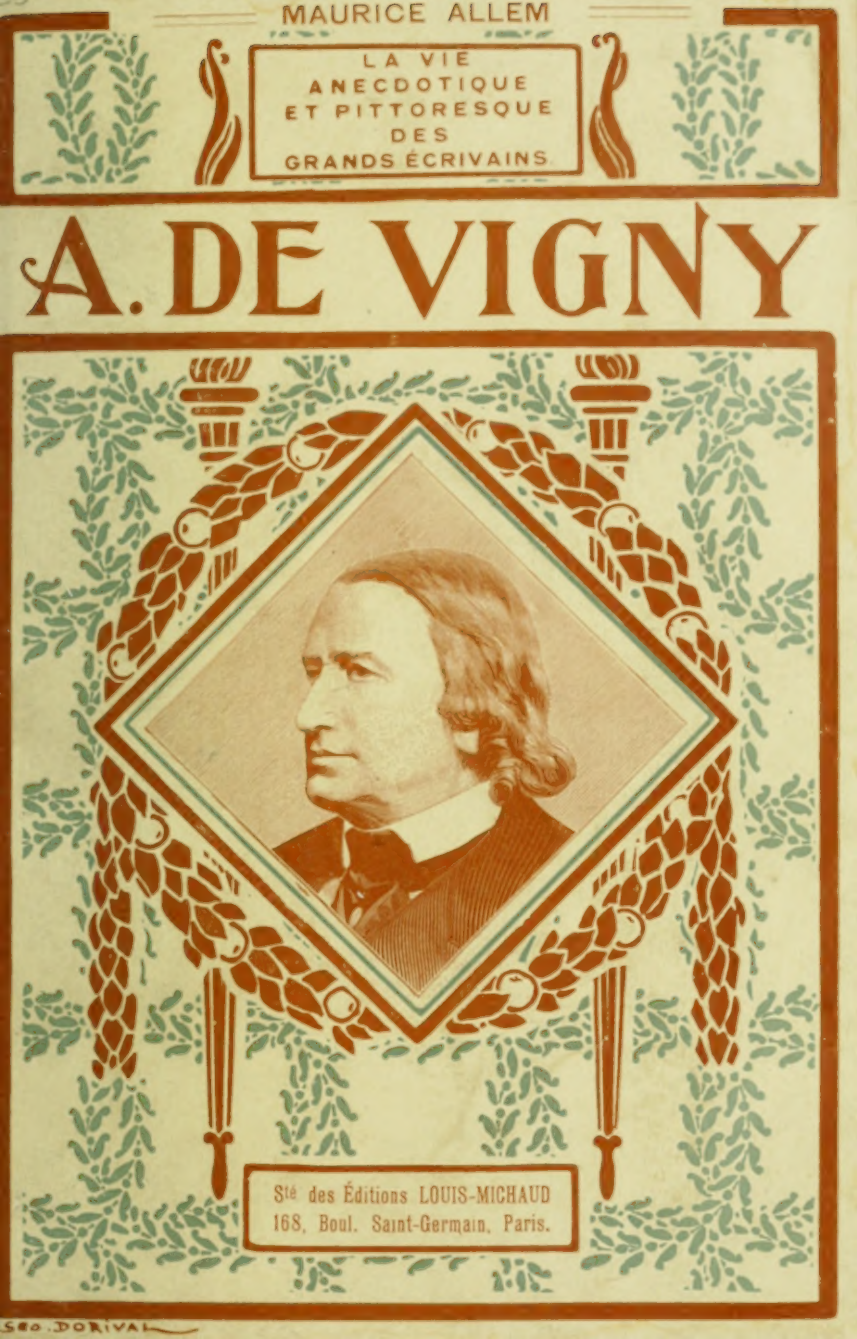
Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/alfreddevigny00alle

MAURICE ALLEM

LA VIE ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DES GRANDS ÉCRIVAINS

A. DE VIGNY



Sté des Éditions LOUIS-MICHAUD
168, Boul. Saint-Germain, Paris.

GEO. DORIVAL

1960

ALFRED DE VIGNY

DANS LA MÊME COLLECTION

Parus :

ALPHONSE SÉCHÉ ET JULES BERTAUT : **George Sand.** ◇ **Paul Verlaine.** ◇ **Lord Byron.** ◇ **Gœthe.** ◇ **Diderot.** ◇ **Tolstoï. Balzac.** ◇ **Baudelaire.**

ALPHONSE SÉCHÉ : **Stendhal.**

JULES BERTAUT : **Victor Hugo.** ◇ **Voltaire.**

MAURICE ALLEM : **A. de Musset.** ◇ **A. de Vigny.**

P.-L. HERVIER : **Charles Dickens.**

LÉO LARGUIER : **Théophile Gautier.**

En préparation :

CALVOCORESSI : **Edgar Poe.**

GABRIEL CLOUZET ET CHARLES FEGDAL : **Lamartine.**

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays

La Vie anecdotique et pittoresque des Grands Écrivains

MAURICE ALLEM

ALFRED DE VIGNY

39 Portraits et Documents

SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS LOUIS-MICHAUD
168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS

Universitas BIBLIOTHECA

PQ
2474
.25A44

ALFRED DE VIGNY

I

Les Ancêtres — Années de jeunesse

Alfred de Vigny a parlé de ses ancêtres avec plus de complaisance et de fierté que d'exactitude : sa noblesse était moins ancienne et moins haute qu'il ne le pensait et qu'il n'aimait à l'écrire, et bien qu'on l'ait toujours appelé M. le comte de Vigny, il n'avait droit qu'au titre de chevalier. Ce fut un travers commun à plusieurs des grands écrivains romantiques que de se créer une généalogie brillante, ou du moins d'embellir la leur, et l'on a plusieurs fois signalé les erreurs des Musset et les prétentions de Victor Hugo.

Alfred de Vigny, dans son *Journal d'un poète*, déclare :

« Comme, dès que je sus lire, on me montra ma généalogie et mes parchemins que j'ai encore en portefeuille, j'appris que mes pères avaient, longtemps avant Charles IX, un rang élevé dans l'État, car le plus ancien de ces parchemins est un titre donné par Charles IX à :

« *Notre cher et bien-aimé François de Vigny, pour les louables et recommandables services faits à nos prédécesseurs Rois et à Nous en plusieurs charges honorables et importantes où il a été employé pour le bien de notre service et de tout le royaume, mêmement durant les troubles d'icelui, pour jouir des franchises et prérogatives, et à ce titre posséder tous fefs, et possessions nobles, etc.* 1570. »

Mais dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, un curieux ayant, le 25 mai 1864, posé une question aux

chercheurs sur la généalogie et la noblesse des Vigny. M. E. Thoinan y répondit le 25 juillet suivant; dans sa réponse il analysait le texte que nous venons de citer, il en discutait les termes; il faisait remarquer qu'il n'y est pas du tout question du rang élevé occupé dans l'État par des Vigny « longtemps avant Charles IX », puisque ce roi y vise uniquement les services rendus à ses prédécesseurs par le seul François de Vigny, et que, d'ailleurs, il *ne confirme pas* à celui-ci le droit de « jouir des franchises et prérogatives, et, à ce titre posséder tous fiefs et possessions nobles .. », mais qu'en réalité, à cette date de 1570, il le lui *confère*.

M. E. Thoinan reproduit ensuite un document duquel il résulte que François de Vigny était simplement receveur des rentes. Il relève quelques autres erreurs d'Alfred de Vigny, justifiant ainsi ce mot de M. Émile Faguet : « Il faut toujours refaire la biographie des poètes, surtout quand ils l'ont faite eux-mêmes. » Leur généalogie aussi. C'est à quoi se sont employés plusieurs auteurs pour la généalogie de Vigny, et notamment M. Jules Devaux qui a publié en 1892, à Orléans, une brochure sur *La Famille d'Alfred de Vigny*, et M. Ernest Dupuy, qui a consacré aux Vigny le début de son étude sur notre poète, dans *la Jeunesse des Romantiques*.

L'un et l'autre, sans tenir compte d'une affirmation d'Alfred de Vigny, qui est en contradiction avec le document cité plus haut et par laquelle il fait remonter l'origine de sa famille au XIe siècle, ce qui lui permet de trouver un de ses aïeux dans l'armée de Godefroy de Bouillon, l'un et l'autre donc, partent de François de Vigny, anobli par Charles IX en 1570. Nous résumerons ici le texte de M. E. Dupuy.

François de Vigny se maria deux fois et eut huit enfants. L'aîné, qui s'appela aussi François, fit un riche mariage. Il acheta de nombreuses terres dans les environs de Pithiviers ; après avoir été secrétaire de la chambre du roi, puis receveur général du clergé de France, il succéda à son père dans la charge de receveur général de la ville

de Paris. Il eut sept enfants dont l'aîné, qui portait comme son père et son grand-père le prénom de François, mourut sans postérité. C'est le cadet, Étienne, qui perpétua la famille ; il acheta en Beauce de nouveaux domaines, il fut « grand maistre enquesteur et général réformateur des eaux et forests de France au département d'Orléans », il eut une fille et trois fils, dont l'aîné, cette fois encore, mourut sans enfants ; le cadet, Jean, ne remplit pas de fonctions civiles ; le premier de la lignée il entra dans l'armée où il fut cornette de cavalerie, puis il se retira dans ses domaines et s'y maria. Désormais, à son exemple, les Vigny seront des soldats, mais il ne parviendront jamais à de hauts grades et finiront tous par se retirer dans leurs terres pour y mener la vie paisible des nobles de province. Jean de Vigny eut une fille et un fils. Ce fils, Guy-Victor, parvint au grade de capitaine dans le régiment d'Orléans, puis il se maria et accrut le domaine familial ; il eut plusieurs enfants dont deux seulement survécurent : une fille et un fils. Celui-ci, Claude Henry de Vigny, est le grand-père du poète. Après avoir servi comme lieutenant au régiment de la marine, il revint, à l'exemple de ses aïeux, vivre dans ses terres et il s'y maria. Il eut une famille nombreuse : trois filles et neuf fils qui presque tous furent soldats et qui presque tous moururent sans postérité. Deux seulement eurent des enfants : Charles de Vigny qui eut un fils, décédé, d'ailleurs, en bas âge, et Léon Pierre de Vigny qui fut le père d'Alfred de Vigny.

La famille de Vigny fut donc, comme la famille de Musset, anoblie au XVIe siècle ; à trois générations de fonctionnaires succédèrent, comme dans la famille de Musset, quelques générations de soldats, et les deux noms de Musset et de Vigny, resplendirent dans le même moment et d'une même gloire avant de s'éteindre avec les deux poètes qui les portèrent les derniers.

Ce n'est pas dans son *Journal* seulement et dans ses *Mémoires inédits*, qu'Alfred de Vigny a parlé de ses aïeux, et l'on a souvent rappelé les vers d'un ton si ferme et

d'un accent si fier dans lesquels, le 10 mars 1863, quelques mois à peine avant de mourir, il traçait à la fois leur image et la sienne propre. C'est dans la pièce, justement célèbre, intitulée : *L'Esprit pur*.

Ils furent, dit-il en parlant des siens

> Ils furent opulents seigneurs de vastes terres,

et, en effet, le domaine des Vigny s'était accru avec François II, Étienne et Guy-Victor de Vigny ; ils furent, dit-il encore,

> Grands chasseurs devant Dieu, comme Nemrod jaloux
> Des beaux cerfs qu'ils lancaient, des bois héréditaires,
> Jusqu'où voulait la mort les livrer à leurs coups,

et, en effet, Claude-Henry de Vigny, d'après le *Journal d'un poète*, faisait en Beauce, avec ses fils, de grandes chasses ; un jour même, si l'on en croit les *Mémoires inédits*, la chasse du sieur de Vigny rencontra en forêt une chasse du roi, mais le roi, dans le conflit qui se produisit, fit prévaloir, contre ses propres veneurs, le droit du gentilhomme. Il est fort probable, comme le pense M. Ernest Dupuy, qui résume le récit de Vigny, que le romancier et l'auteur dramatique ont dû le modifier et le *composer* un peu ; c'est, en tout cas, cet incident que rappellent ces deux autres vers de *L'Esprit pur*, où l'on voit les Vigny

> Coupant les chiens du roi, déroutant ceux des princes,
> Forçant les sangliers et détruisant les loups.

Le poète montre ensuite ses aïeux « galants guerriers sur terre et sur mer ». Ce dernier mot, qui ne peut s'appliquer, nous l'avons vu, à aucun des ascendants paternels du poète, fait allusion à ses ancêtres maternels. La mère d'Alfred de Vigny était une demoiselle de Baraudin, et l'on a pu établir la généalogie de sa famille pendant huit générations, comme on l'a fait pour celle des Vigny même. Comme celle de Vigny la famille de Baraudin fut anoblie au XVIe siècle, mais environ soixante ans plus tôt ; c'est en 1512, en effet, que Emmanuel Baraudin, secré-

taire de Charles III, duc de Savoie, reçut de celui-ci des lettres d'anoblissement. Il était Piémontais; il s'établit plus tard en France, s'y fit naturaliser et, le 30 mars 1543, François Ier le confirma dans sa noblesse. Il était alors fixé à Loches avec la qualification de « noble homme », et prenait le titre de seigneur de la Cloutière. Ses descendants, pendant quatre générations, furent lieutenants

Maison natale d'Alfred de Vigny, à Loches.

du roi au château de Loches : d'abord de 1559 à 1574, Honorat de Baraudin ; — puis Honorat II de Baraudin, — Louis de Baraudin, et enfin Honorat III de Baraudin dont les deux fils, Louis et Jean-Honorat, furent, celui-ci capitaine d'infanterie commissaire des guerres, et celui-là capitaine de vaisseau.

C'est le premier « galant guerrier sur mer » que nous rencontrons parmi les ascendants du poète ; mais ce n'est pas le plus célèbre, et Vigny n'a pas parlé de lui. Mais il a, dans son *Journal d'un poète*, évoqué avec une admiration affectueuse l'image de Didier-François-Honorat de Baraudin, neveu du capitaine de vaisseau Jean-Honorat, et le huitième des neuf enfants du capitaine d'infanterie Louis

de Baraudin. Ce Didier, dont M. Ernest Dupuy, dans son livre sur *La jeunesse des Romantiques*, a très soigneusement décrit la carrière, à l'aide de documents déposés aux Archives nationales, ce Didier entra au service le 16 mai 1748, à l'âge de seize ans, comme garde de la marine. Il gravit régulièrement les degrés de la hiérarchie, enseigne de vaisseau le 1er janvier 1756, lieutenant de vaisseau le 11 février 1756, chevalier de Saint-Louis le 17 avril 1757, capitaine de frégate le 1er octobre 1764, il fut, le 18 août 1765, nommé capitaine de vaisseau, et reçut le titre de chef d'escadre en 1780 lorsqu'il prit sa retraite. Ce « vieux et vénérable chef d'escadre », comme dit Alfred de Vigny, n'avait donc aucun droit au titre d'amiral, qu'il lui donne encore, ni, sans doute, au titre de marquis dont Didier de Baraudin avait pris la qualification en 1790, sur le contrat de mariage de sa plus jeune fille. Il s'était marié lui-même avec une demoiselle Jeanne-Fernelle de Nogerée et il en avait eu trois enfants : d'abord un fils, Louis-Marie Honorat de Baraudin, qui fut lieutenant de vaisseau, émigra pendant la Révolution, fut arrêté à Quiberon le 3 thermidor an III et fusillé le 12 du même mois ; ensuite deux filles : Marie-Elisabeth-Sophie, qui entra en religion et fut chanoinesse de Saint-André de Malte, et Marie-Jeanne Amélie, qui épousa, en 1790, le chevalier Léon-Pierre de Vigny (1).

Le contrat de mariage fut signé le 20 avril au château de Loches ; l'union fut bénie par un oncle de la jeune femme l'abbé Jacques-Louis de Baraudin, chanoine-doyen

(1) M. Léon Séché, utilisant un dossier de documents sur les Vigny rassemblé par les soins de M. Archambault, notaire à Loches, dit *Alfred de Vigny et son temps*, p. 7, note, que dans son contrat de mariage le père du poète était désigné et qualifié de la façon suivante : « Messire Léon Pierre de Vigny, chevalier, seigneur de Marville en partie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, fils majeur de défunts Messire Henry-Claude de Vigny, chevalier, seigneur d'Emerville, de Tronchet et autres lieux, et de dame Louise-Françoise Marcadé, son épouse, demeurant ordinairement à Paris, rue Beaubourg, paroisse Saint-Nicolas des Champs. »

de l'église du château de Loches, vicaire général du diocèse de Touraine.

Léon de Vigny était né le 11 décembre 1737. Il avait donc cinquante-trois ans. Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il étudia pour être prêtre, puis à vingt ans (1757) il entra dans l'armée, et prit, d'une des terres de sa famille, le nom de chevalier d'Emerville. Il fit campagne pendant la guerre de Sept ans, et fut blessé d'un coup de feu au siège de Munster. Un document, conservé à la Bibliothèque Nationale, dit que « le chevalier d'Emerville, hors d'état de monter à cheval, fut jeté dans un tombereau allemand abandonné à la conduite d'un paysan. Il passa deux jours et trois nuits dans ce tombereau, exposé à l'injure de l'air, et, dès ce moment, le froid et sa blessure le mirent dans un état d'infirmité qui a résisté aux remèdes multipliés et aux différentes eaux où il fut envoyé ». Il se retira du service en 1779 avec le simple grade de capitaine. M. Ernest Dupuy l'a parfaitement établi à l'aide du dossier de M. Léon de Vigny conservé aux Archives du ministère de la Guerre, et il a démontré par là, une fois de plus, que le poète avait, ici encore, embelli la vérité lorsqu'il avait dit que son père était parvenu au grade de lieutenant-colonel dans le régiment de Royal-Lorraine. En 1785, le capitaine en retraite de Vigny avait reçu la croix de Saint-Louis; en 1790, se trouvant en Touraine, où habitait une de ses sœurs, mariée à M. de Thienne, il y rencontra Mlle Amélie de Baraudin, dont les parents étaient établis dans l'Angoumois, au manoir du Maine-Giraud, et qui était venu habiter Loches pour achever son éducation sous la direction de l'abbé de Baraudin, son oncle; elle avait alors trente-trois ans; elle était très belle et distinguée; elle avait appris la musique et la peinture, elle écrivait des lettres que son fils, plus tard, mettait sur le même rang que celles de Mme de Sévigné, pour leur bon goût, leur esprit et leur grâce familière. Ce n'est certainement pas par amour qu'elle épousa le chevalier de Vigny, déjà infirme et de vingt ans plus âgé qu'elle. Mais M. de Vigny était homme d'honneur et de

mérite, il était instruit, spirituel, brillant causeur, et s'il n'avait pas de grands biens (son apport, à son mariage, ne consistait qu'en meubles et effets mobiliers estimés trente mille livres), il avait quelques espérances de fortune. Disons tout de suite que ces espérances furent détruites par la tourmente révolutionnaire, qui fit passer en des mains roturières le patrimoine de ses aïeux.

M. et Mme Léon de Vigny s'installèrent à Loches, dans une maison de la rue de Gesgon. Un premier enfant, qui reçut les noms de Louis Emmanuel-Honorat, leur naquit le 15 octobre 1791, mais il mourut le 31 du même mois; un deuxième fils, Adolphe Marie-Victor, né le 9 janvier 1793, mourut le 3 thermidor an II (21 juillet 1794). Peu après la la naissance de ce deuxième enfant, M. de Vigny fut inquiété par le district révolutionnaire de Loches. Il put obtenir un certificat de civisme, mais il fut quand même arrêté et retenu quelque temps captif. Vers la fin de 1794, Mme de Vigny et M. de Baraudin furent emprisonnés à leur tour. Ils furent bientôt délivrés, comme l'avait été M. de Vigny, grâce probablement à l'action de M. Boucher-Saint-Sauveur, député de Paris, qui avait été maître particulier des eaux et forêts en Touraine et qui, à ce titre, était connu de M. de Baraudin. M. Léon Séché a publié, d'après le dossier de M. Archambault : 1° le texte de la décision du Comité de sûreté générale en date du 24 frimaire an III (4 décembre 1794), qui arrête que « le citoyen Baraudin, détenu à Loches, sera remis en liberté et les scellés levés »; 2° le billet par lequel Boucher-Saint-Sauveur, auprès de qui M. de Vigny avait dû agir, annonçait à l'agent national de la commune de Loches la libération de Mme de Vigny. Ce billet était ainsi conçu :

« Je t'annonce, citoyen, la mise en liberté définitive de la citoyenne Vigny; dis, je te prie, à son mari, que je suis flatté de son souvenir, mais que je le suis plus encore de l'avoir prévenu en lui rendant son beau-père.

« Salut.

« BOUCHER SAUVEUR,
« député de Paris.

« Ce 15 nivose, an III. »

S'il fallait en croire Alfred de Vigny, son grand-père, M. de Baraudin, serait mort dans sa prison. Il écrit, à ce propos, dans le *Journal d'un poète* :

« Ce vieux capitaine de dix vaisseaux que les combats sous M. d'Orvilliers avaient respecté, fut tué en un jour dans sa prison par une lettre de son fils. Cette lettre était datée de Quiberon. Ce frère de ma mère, cet oncle inconnu de moi, dont j'ai un portrait peint par Girodet, était lieutenant de vaisseau, et, blessé au siège d'Auray en débarquant avec M. de Sombreuil, il demandait à son père sa bénédiction, devant être fusillé le lendemain. Son adieu tua son père un jour après que la balle l'eut tué. »

Le fils de M. de Baraudin fut, en effet, comme nous l'avons indiqué, arrêté à Quiberon, les armes à la main, le 3 thermidor an III (21 juillet 1795), et condamné à mort, il fut fusillé neuf jours après, non pas debout, mais d'après un témoignage produit par M. le docteur Closmadeuc, de Vannes, étendu sur le matelas où le maintenaient ses blessures. Il résulte des pièces mentionnées ci-dessus qu'à ce moment-là M. de Baraudin n'était plus en prison, et il résulte des registres de l'état-civil de la ville de Loches qu'il ne mourut pas à la nouvelle de cette exécution, car l'acte de son décès y figure sous la date du 30 fructidor an V (22 septembre 1797). Le malheur avait continué de frapper M. et Mme de Vigny. Un troisième fils leur était né le 22 prairial an III (10 juin 1795), mais, pas plus que ses deux aînés, il n'avait longtemps vécu, et il était mort au bout de quelques mois, le 18 ventôse an IV (8 février 1796). L'année suivante, peu de temps avant le décès de M. de Baraudin, le 27 mars 1797, un quatrième enfant leur naissait, le dernier, mais qui devait survivre, et qui fut le poète Alfred de Vigny (1).

---

(1) Voici le texte de son acte de naissance extrait des archives de Loches :

« Aujourd'hui huit germinal an V de la République française une et indivisible, à quatre heures du soir. Devant moy Jean-Picard Ou-

En 1798 ou 1799, M. et Mme de Vigny que, depuis la mort de M. de Baraudin, aucune attache ne retenait dans cette ville de Loches où ils avaient souffert de la persécution révolutionnaire et où ils avaient si prématurément perdu leurs trois premiers enfants, vinrent se fixer à Paris. C'est là, dans un appartement sans faste de l'Elysée-Bourbon (aujourd'hui Palais de l'Elysée), et dont le loyer était de 1000 francs, qu'Alfred de Vigny passa ses premières années; en 1803 ses parents allèrent habiter rue du Marché-d'Aguesseau. Le poète a gardé le souvenir de ces deux demeures. Il a rappelé, dans ses *Mémoires inédits*, le jardin de l'Elysée Bourbon, qui, dit-il, « était en tout temps le nôtre, hors le dimanche, parce que, ne voulant rien négliger, les propriétaires en avaient fait pour les jours de fête une sorte de Tivoli où les Parisiens, éternels danseurs, venaient passer la soirée ». L'enfant put donc, une fois la semaine, entendre les éclats de la gaieté populaire, et sentir davantage, par le contraste, la sévérité et la noblesse du foyer paternel. Mais au Marché-d'Aguesseau, il n'y eut plus cet attrait et, dans une note du *Journal d'un poète*, écrite le 27 décembre 1837, quelques jours après la mort de sa mère, il évoque cette paisible maison.

---

vrard, agent municipal de la commune de Loches, soussigné. Est comparu à la maison commune de Loches le citoyen Léon Pierre Devigny, accompagné du citoyen Joseph Nogerée, propriétaire, âgé de cinquante-cinq ans, et de la citoyenne Rose-Charles Maussabré, épouse du dit Nogerée, propriétaire, âgée de quarante-cinq ans, domiciliés dans cette commune, lequel m'a déclaré que la citoyenne Marie-Jeanne-Amélie Baraudin, son épouse en légitime mariage, est accouchée hier sur les dix heures du soir, dans son domicile situé faubourg de Grasgon, en cette commune d'un enfant mâle qu'il m'a présenté et auquel il a donné les noms de Alfred-Victor. D'après cette déclaration que le citoyen Nogerée et la citoyenne Rose-Charles Maussabre ont certifiée véritable, j'ai rédigé le présent acte en présence du citoyen Léon-Pierre Devigny, père de l'enfant et des deux témoins ci-dessus dénommés qui ont signé avec moy.

« Fait à la maison commune de Loches les jour, mois et an que dessus.

« Signé : Nogerée, Maussabre, Denogerée, Sophie de Baraudin, Baraudin, Léon Devigny, Picard-Ouvrard, adjoint. »

« Les souvenirs aujourd'hui m'attaquent et me serrent le cœur. Tout les fait naître. Le bruit de la pendule noire de ma mère me rappelle le temps où elle fut achetée. Mon père l'aimait beaucoup. Il la choisit lui-même chez Tarault et l'envoya rue du Marché-d'Aguesseau, où nous demeurions. Elle marqua les heures de mon éducation. Sur ses quantièmes, ma bonne mère, bien belle alors, m'apprit les mois de la République et ceux du calendrier actuel. Les premiers me furent plus faciles et j'aimais les beaux noms de fructidor, thermidor et messidor.

« Devant cette pendule s'asseyait mon père, ses pieds sur les chenets, un livre sur ses genoux, moi à ses pieds assis sur un tabouret. Il racontait jusque bien avant dans la nuit des histoires de famille, de chasse et de guerre. C'était pour moi une si grande fête de l'entendre, qu'il m'arriva, plus tard, habillé pour le bal, de laisser là les danses et de m'asseoir encore près de lui pour l'écouter. »

Quand Alfred de Vigny naquit, son père avait soixante ans ; c'était déjà un vieillard aux cheveux blancs, « étique et plié en deux », selon l'expression de M. de Frémilly dans ses *Mémoires*, et que Vigny, dans son *Journal d'un poète*, représente, à son tour, le corps courbé par ses blessures de la guerre de Sept ans qui « le forçaient de marcher toujours appuyé sur une canne ». Il avait conservé le costume et les manières de l'ancienne noblesse ; il porta toujours les bas de soie et les souliers à boucles d'or, les cravates blanches, le jabot et les manchettes, « l'habit habillé du matin, tel qu'on le portait vers la fin de Louis XVI ».

« Il avait l'observation dans le regard, la finesse d'esprit sur les lèvres, l'affabilité dans toute la physionomie, et, dans chaque geste lent et naturel, le bon goût. » Comme tous les gens d'esprit, il aimait à se montrer spirituel, et, comme tous les vieillards, il revivait volontiers les années disparues ; sa conversation, fort agréable, était donc surtout formée par des histoires, « des histoires du temps passé ». Il faisait souvent à son fils le récit de la

guerre de Sept ans, il lui montrait le roi philosophe et guerrier, Frédéric II, avec « son chapeau avancé sur le front, son dos voûté à cheval, ses grands yeux, sa bouche moqueuse et sévère, sa canne d'invalide faite en béquille », puis sous la tente, le recevant, lui, M. de Vigny, « avec une grâce et une politesse toutes françaises » lui parlant de M. de Voltaire, et, parfois, jouant de la flûte après une bataille gagnée. Si bien qu'Alfred de Vigny pouvait écrire qu'il avait connu intimement, Frédéric II et même Louis XV, dont son père avait touché la royale main.

M. de Vigny rappelait aussi tout ému son amitié « pour M. de Chevert et pour M. d'Assas avec qui il était au camp la nuit de sa mort ». Il avait aussi été l'ami de M. de Malesherbes dont le dévouement et le talent ne purent sauver Louis XVI. Mais s'il avait garde de l'ancien régime des souvenirs qu'il évoquait avec une fierté bien légitime, il ne parlait pas sans irritation des divisions du prince de Soubise et de M. de Clermont, et il s'indignait encore « contre les intrigues de l'Œil-de-Bœuf, qui faisaient que les généraux français s'abandonnaient tour à tour sur le champ de bataille, préférant la défaite de l'armée au triomphe d'un rival (1) ».

Dans son *Journal d'un poète*, Alfred de Vigny dit encore :

« Il me faisait baiser sa croix de Saint-Louis, en priant Dieu le jour de la Saint-Louis, et plantait ainsi dans mon cœur, autant qu'il le pouvait faire, cet amour des Bourbons qu'avait l'ancienne noblesse, amour tout semblable à celui de l'enfant pour le père de famille. »

Il apprenait aussi à respecter et à admirer cette ancienne noblesse elle-même, et à aimer la carrière des armes qui lui parut la seule digne d'un gentilhomme. Quand il s'asseyait, enfant aux blonds cheveux, sur les « genoux blessés » de son père, il y voyait la guerre assise à côté de lui; il la voyait encore dans les parchemins et

1. A. de Vigny, *Servitude et grandeur militaires*, livre Ier.

Alfred de Vigny enfant dans sa baignoire.
Pastel de Mme Léon de Vigny (Appartient à Mme Sangnier-Lechaud.)

les blasons de ses aïeux. « Je vis, dit-il enfin, je vis dans la noblesse une grande famille de soldats héréditaires, et je ne pensai plus qu'à m'élever à la dignité d'un soldat. »

Un jour, il vit revenir son père avec un visage attristé et des larmes dans les yeux : M. de Vigny venait d'apprendre l'exécution du duc d'Enghien. Le jeune Alfred

ressentit dans son cœur l'horreur de cet assassinat et lui apparut Napoléon comme un nouveau Néron. Cette impression s'affaiblit, s'effaça lorsque plus tard il connut assez la vie et l'histoire « pour mesurer cette grandeur contemporaine », mais elle fut au début cultivée tous les jours en lui.

Fils d'un père fidèle au souvenir des Bourbons, il était, comme sa mère l'écrira quelques années après, « vraiment élevé pour le roi ». Dans son éducation c'est sa mère d'ailleurs qui eut la plus grande part.

« Jusqu'à l'âge d'être un écolier, dit-il, j'eus à Paris toute sorte de maîtres que ma mère choisit bien et dirigea mieux encore. Elle avait pour moi la grave sévérité d'un père, et l'a toujours conservée, tandis que mon père ne me montra jamais qu'une maternelle tendresse. »

Son père avait, on le sait, l'âge d'un aïeul; il en avait aussi l'indulgence. Sa mère possédait, nous l'avons dit, quelques dons de musicienne et de peintre; elle était instruite, intelligente, de caractère ferme et même un peu sévère. Elle avait lu Rousseau, et pratiqua certains préceptes de l'*Émile*. « L'enfant ne fut jamais emmailloté, et, à peine sevré, il fut chaque matin soumis au bain sauvage de Jean-Jacques. »

Habillé d'une veste légère et de couleur rouge, il affrontait le vent le plus glacial et riait de voir « le givre fondre sur sa poitrine ». Il se roulait dans les flocons de neige, puis il allait cacher sur les genoux de sa mère ses longs cheveux blonds tout ruisselants qu'elle tordait avec orgueil. On l'exerça à la gymnastique, à la marche, aux armes, on cultiva en lui le goût des arts; on le conduisait au Louvre; et comme il avait une voix agréable et l'oreille juste, on lui enseigna la musique (1).

Vigny avait pour sa mère l'affection la plus tendre, et l'admiration la plus vive. Il a écrit d'elle dans ses *Mémoires inédits* :

---

(1) Cf. Ernest Dupuy, *Alfred de Vigny. Les Amitiés* pages 12-16.

« Je ne crois pas que jamais esprit plus vif plus varié, plus fin, plus gracieux, plus abondant, plus nourri d'une sève de sensibilité et d'une passion d'amitié mutuelle, sincère et chaleureuse, ait jamais créé, alimenté et soutenu pendant une absence de toute la vie une correspondance pareille à celle de ma mère et de sa sœur. » (Cette sœur était la chanoinesse de Vigny, retirée au Maine-Giraud.) « Rien n'y était écrit pour la parade, l'éclat, le salon, la prétention, le public. Tout venait du fond de l'âme et des choses de la vie. Tout était senti, pensé de source originale et pure, exprimé dans la langue la plus facile, la plus limpide et la plus correcte, cette langue traditionnelle des meilleurs temps du grand monde. »

L'éducation d'Alfred fut le sujet de beaucoup de ces lettres entre sa mère et sa tante, mais quand l'enfant arriva à sa huitième année, Mme de Vigny, estimant qu'elle ne pouvait plus se charger seule de diriger ses études, le mit comme demi-pensionnaire à la pension Hix, qui était située dans le faubourg Saint-Honoré. Alfred de Vigny, un peu frêle, délicat, élevé dans la solitude, d'une sensibilité affinée, avec un esprit tourné vers la réflexion et une âme inclinée vers la rêverie, s'accommoda mal de ce régime en commun, avec des enfants inconnus et qui, en général, n'avaient pas sa délicatesse. Il conserva de ses années de collège un douloureux souvenir. Comme Musset qui, lui aussi, fut blond, sensible et délicat, il eut à souffrir tout d'abord de l'animosité de ses condisciples.

« Dans l'intérieur du collège, écrira-t-il en 1867, j'étais persécuté par mes compagnons; quelquefois ils me disaient :

« — Tu as un *de* à ton nom, es-tu noble ?

« Je répondais :

« — Oui, je le suis.

« Et ils me frappaient (1). »

(1) *Journal d'un poète.*

Et il ajoute : « Je me sentais d'une race maudite et cela me rendait sombre et pensif. »

Il revient sur ces incidents dans les *Mémoires inédits* qu'il rédigea tout à fait à la fin de sa vie. Il y raconte qu'après qu'ils lui avaient demandé : « Est-il vrai que tu sois noble ? » et qu'il avait répondu : « Oui, je le suis », ses compagnons s'éloignaient de lui « avec un air de haine ». « L'un d'eux, dit-il encore, essaya de me renverser. Je lui donnai un soufflet si violent qu'il tomba à la renverse. »

Chaque soir, sa sortie était pour lui comme une délivrance, et pour manifester sa « détestation du collège », il réclamait, chaque soir, des gens qui venaient le chercher, « le privilège de refermer avec force la porte cochère de la prison », qu'il aurait « voulu briser ».

Revenu dans sa famille, il trouvait des consolations et l'oubli des afflictions de la journée. Après les propos hostiles ou grossiers du collège, il jouissait de la causerie charmante, d'un charme suranné, des habitués du salon paternel. Il y avait là des femmes affectueuses, pleines de tendresse pour le jeune collégien ; parfois, sans doute, quelques jeunes filles qui faisaient cercle autour de M. de Vigny dont l'esprit se manifestait par de piquantes saillies ; le plus souvent « des vieillards élégants et bons », demeurés fidèles au roi légitime, qui évoquaient les souvenirs de Louis XVI, racontaient des histoires de l'Œil-de-bœuf, répétaient des anecdotes comme celles qu'on retrouve dans l'ouvrage *Paris, Versailles et les Provinces*, mais qui, sensibles à la gloire des armes, d'où qu'elle vînt, ne pouvaient se retenir d'admirer la fortune militaire de l'Empire tout en la maudissant.

Les conversations de ces hommes étendaient les idées du jeune Alfred, mais leurs chagrins lui serraient le cœur (1), moins fortement sans doute, et, en tout cas, d'autre façon que l'hostilité de ses camarades de collège qu'il lui faudrait affronter de nouveau le lendemain. Ceux-

(1) *Journal d'un poète*, p. 235.

ci étaient jaloux de ses succès scolaires et ils lui en faisaient payer la rançon :

« Ils me prenaient le pain de mon déjeuner, écrit-il, et je n'en rachetais la moitié qu'à la condition de faire le *devoir* le *thème* ou l'*amplification* de quelque *grand*, qui m'as-

Alfred de Vigny à huit ans.

Miniature par Mme Léon de Vigny (Appartient à Mme Sauguier-Lachaud.)

surait à coups de poing la conservation de cette moitié de mon pain. Il prenait l'autre pour son droit, le thème en sus, et je déjeunais. »

Il trouva cependant de bons camarades parmi ses condisciples, il a nommé lui-même : Alfred d'Orsay, Herold, Ravignan, le prince d'Aremberg, les deux Mouraview, auxquels il faut ajouter les deux Deveria, dont l'un, Achille, sera un jour le portraitiste des principaux écrivains

romantiques et, parmi ceux-ci, d'Alfred de Vigny lui-même, il se lia aussi avec Emile Deschamps dont les parents étaient voisins des siens.

La gloire militaire de l'Empire, qui émouvait malgré eux les vieux royalistes du salon des Vigny, faisait travailler les jeunes têtes. A la pension Hix, et sans doute aussi au lycée Bonaparte où l'on conduisait les élèves de cette pension, les écoliers en étaient tout frémissants. On lisait à haute voix dans les classes les bulletins des victoires impériales; on menait les collégiens au tambour, et ce tambour étouffait aux oreilles d'Alfred de Vigny la voix des maîtres.

« Vers la fin de l'Empire, écrit-il dans les premières pages de *Servitude et grandeur militaires*, je fus un lycéen distrait. La guerre était debout dans le lycée... La voix mystérieuse des livres ne nous parlait qu'un langage froid et pédantesque.

« Les logarithmes et les tropes n'étaient à nos yeux que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur, la plus belle étoile des cieux pour des enfants.

« Nulle méditation ne pouvait enchaîner longtemps des têtes étourdies sans cesse par les canons et les cloches des *Te Deum*. Lorsqu'un de nos frères, sorti depuis quelques mois du collège, reparaissait en uniforme de housard et le bras en écharpe, nous rougissions de nos livres et nous les jetions à la tête des maîtres. Les maîtres mêmes ne cessaient de nous lire les bulletins de la Grande Armée, et nos cris de : Vive l'Empereur! interrompaient Tacite et Platon. Nos précepteurs ressemblaient à des hérauts d'armes, nos salles d'études à des casernes, nos récréations à des manœuvres, et nos examens à des revues. »

Alfred de Vigny « s'enfonça » dans les mathématiques afin d'entrer à l'École Polytechnique : il aurait voulu servir dans l'artillerie. La gravité, le recueillement, la science des officiers de cette arme s'accordaient, dit-il, avec son caractère. Il avait quitté le collège et travaillait sous la direction d'un précepteur ecclésiastique, M. l'abbé Gaillard; en même temps qu'il s'adonnait sérieusement

aux mathématiques, il sentait se développer son goût pour les belles lettres, et il y cédait librement. Il rêvait de produire quelque chose de grand et d'être un jour grand par ses œuvres, mais ses essais de romans, de tragédies, de comédies, le laissaient toujours insatisfait. Il éprouva alors vivement la nécessité de se lancer dans l'action, et il décida son père à entreprendre les démarches nécessaires pour qu'il pût devenir officier. Il allait se présenter enfin à l'École Polytechnique lorsque la chute de l'Empire ramenant les Bourbons, lui permit d'entrer dans l'armée par une autre voie.

La maison militaire du roi fut rétablie; les parents d'Alfred de Vigny obtinrent qu'il fût admis dans le corps des mousquetaires rouges, entièrement composé de gentilshommes, qui avaient le rang de lieutenants de cavalerie. C'est le 6 juillet 1814 qu'il dut quitter ses parents. Ceux-ci lui firent chacun un présent : son vieux père lui remit une planche pour cartes de visite, ornée de la couronne de comte dont ni lui ni son fils n'avaient, on le sait, le droit de se parer; sa mère lui donna une *Imitation de Jésus-Christ*, avec cette simple et tendre dédicace : « A Alfred, son unique amie. » Et le jeune officier, presque enfant encore, avec ses cheveux blonds et son visage féminin, s'en fut à Versailles, fier de porter les armes et heureux de servir son roi.

II

Carrière militaire
Débuts littéraires

Mme de Vigny, qui avait été la principale éducatrice de son fils et qui ne pensait point avoir achevé sa mission, rédigea pour lui un cahier d'instructions qu'elle lui remit peu après et qui a été publié par les soins de M. Léonard Constant (1).

Après y avoir parlé de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, après y avoir rappelé les principes de la morale chrétienne, elle lui donne des conseils sur la pratique de la vie. Elle le met en garde contre l'esprit de contradiction, l'abus de l'ironie, et le ton absolu dans la conversation : elle lui prêche la culture de la volonté, qui nous « est visiblement donnée pour gouverner nos sens ». Elle lui recommande surtout le respect de soi-même. « Il n'est pas vrai, dit-elle, qu'un homme puisse aller partout sans être déshonoré », et elle formule cette règle : « Partout où tu n'oserais montrer ton uniforme tu ne dois pas porter ta personne : aurais-tu plus de respect pour lui que pour toi-même ? » Alfred de Vigny a, de sa main, souligné cette phrase. Mme de Vigny recommande encore à son fils le respect de l'honneur des femmes : « Tenir ou répéter un propos qui attaque la conduite d'une femme est un crime de lèse-société » ; et ici encore Alfred de Vigny a souligné. Mais il y a des femmes qui sont dangereuses et dont il faut fuir la fréquentation : « Je ne te

(1) Dans la revue *Le Sillon* (10 et 25 janvier 1905).

A. de Vigny, officier des Mousquetaires rouges.
(Musée Carnavalet.)

dirai rien de cette espèce de femmes aussi justement méprisées par leur état que par leurs mœurs, je veux parler des comédiennes; elles sont aussi dangereuses que les filles publiques pour la santé et plus encore par leur

cupidité sans bornes. J'espère bien que tu ne les verras jamais qu'au bout de la lunette de spectacle, et que jamais tu ne leur parleras; ces espèces-là, y compris les belles dames qui font trophée de leurs folies, ne peuvent attacher le moins du monde un homme de goût, qui veut mettre de la délicatesse dans ses liaisons. » Mme de Vigny dit encore qu'il ne faut humilier personne, mais que « la noblesse est quelque chose », et que son plus beau titre est l'obligation qu'elle impose de valoir mieux qu'un autre. Enfin elle lui conseille la modération dans les désirs et l'ordre dans la dépense, le souci de son état, la fréquentation de la meilleure compagnie et de bonnes lectures.

Le jeune officier dut lire souvent ces pages maternelles, et rarement il faillit aux préceptes qu'elles contenaient.

Il resta dans les gendarmes rouges jusqu'à la fin de mars 1815. Lorsque les Bourbons, devant le retour triomphal de l'Empereur, reprirent le chemin de l'exil, il accompagna jusqu'à Béthune la berline du roi. Il avait eu quelque temps auparavant une jambe cassée à la manœuvre; remis de cette blessure, il cheminait en chantant, malgré la pluie et la tristesse de cette fuite.

Il s'est dépeint lui-même, dans les premières pages de *Laurette ou le Cachet rouge*, isolé sur cette route d'Artois longue et désolée, qui s'étendait en ligne droite, sans fossés et sans arbres.

« J'étais seul, écrit-il, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau blanc, un habit rouge, un casque noir, des pistolets et un grand sabre; il pleuvait à verse depuis quatre jours et quatre nuits de marche, et je me souviens que je chantais *Joconde* à pleine voix. J'étais si jeune!... Mes camarades étaient en avant, sur la route, à la suite du roi Louis XVIII; je voyais leurs manteaux blancs et leurs habits rouges, tout à l'horizon au nord; les lanciers de Bonaparte, qui surveillaient et suivaient notre retraite pas à pas, montraient de temps en temps la flamme tricolore de leurs lances à l'autre horizon. Un fer perdu avait retardé mon cheval : il était jeune et fort, je le pressai pour rejoindre mon escadron; il partit au grand trot. Je

mis la main à ma ceinture, elle était assez garnie d'or, j'entendis résonner le fourreau de fer de mon sabre sur l'étrier, et je me sentis très fier et parfaitement heureux.

« Il pleuvait toujours, et je chantais toujours. Cependant je me tus bientôt, ennuyé de n'entendre que moi, et je n'entendis plus que la pluie et les pieds de mon cheval qui pataugeaient dans les ornières. Le pavé de la route manqua; j'enfonçais, il fallut prendre le pas. Mes grandes bottes étaient enduites, en dehors, d'une croûte épaisse de boue jaune comme de l'ocre, en dedans elles s'emplissaient de pluie. Je regardai mes épaulettes d'or toutes neuves, ma félicité et ma consolation; elles étaient hérissées par l'eau, cela m'affligea.

« Mon cheval baissait la tête; je fis comme lui; je me mis à penser, et je me demandai, pour la première fois, où j'allais. Je n'en savais absolument rien; mais cela ne m'occupa pas longtemps; j'étais certain que, mon escadron étant là, là aussi était mon devoir. »

Fidèle à ce devoir, il resta interné à Amiens pendant les Cent Jours, et, au retour du roi, il revint prendre son rang dans sa compagnie. Mais le corps aristocratique et privilégié des compagnies rouges avait excité l'animosité de l'armée et, à la seconde Restauration, il ne fut pas maintenu; les gentilshommes qui le composaient furent envoyés comme lieutenants dans d'autres régiments. Le 21 janvier 1816 Alfred de Vigny fut nommé avec ce grade à la Légion de Seine-et-Oise. C'est à ce propos que Mme de Vigny écrivit au ministre de la Guerre la lettre où se trouve la phrase souvent citée : « Nous avons élevé cet enfant pour le roi »; elle ajoutait : « Il n'a jamais servi aucun autre, et toute sa conduite, depuis qu'il a été admis dans les gendarmes de la Garde, a prouvé qu'il était digne de cet honneur. » Elle désirait donc que son fils servît dans la garde royale et elle demandait pour lui une sous-lieutenance dans le 5e régiment d'infanterie de ce corps. Le ministre de la Guerre répondit favorablement et, le 4 avril 1816, le jeune poète-soldat recevait sa nomination.

C'est en 1815 qu'Alfred de Vigny aurait écrit ses premiers poèmes. Le recueil qu'il en publia en 1822, sans nom d'auteur, était formé de pièces non datées, mais qui parurent accompagnées de leur date dans l'édition nouvelle qui en fut faite en 1829. C'est ainsi que la *Dryade* et *Symetha* y furent données comme étant de 1815, et *Le Bain d'une dame romaine*, du 29 mars 1815. Dans l'article qu'il écrivit sur Alfred de Vigny, après la mort du poète, et qui parut dans la *Revue des Deux-Mondes* le 15 avril 1864, Sainte-Beuve dit que « la vraie date authentique de ces poèmes néo-grecs est celle de leur publication », et qu'« il n'y a pas lieu, pour l'histoire littéraire, qui tient à être exacte, de recourir aux dates antérieures et un peu arbitraires que le poète a cru devoir leur assigner depuis ». Il y aurait donc là, selon Sainte-Beuve, un subterfuge de Vigny, intéressé à établir que dans ces poèmes, qui rappellent les idylles d'André Chénier, il n'avait pas subi l'influence de ce poète dont les œuvres n'ont été publiées en volume qu'en 1819, tandis que cette influence n'aurait pas été nuisible si ces poèmes étaient postérieurs à 1819, comme on pouvait et devait le croire d'après leur publication sans date particulière dans le recueil de 1822.

Il se pourrait que les dates données par Vigny à la *Dryade*, à *Symetha* et au *Bain d'une dame romaine* soient simplement, comme le dit de M. P. M. Masson (1), des « dates de désir » inscrites plus tard, et le fait que Vigny a « truqué » l'histoire de ses ancêtres le porte à croire qu'il a bien pu « truquer » aussi les dates de ses premières pièces de vers.

Vigny tint pendant plusieurs années garnison aux portes de Paris : à Vincennes, puis à Courbevoie. La vie de caserne lui parut morne et monotone ; cet enfant, élevé dans une période de guerre, dont les soirées avaient été remplies par des récits de batailles, était enfin parvenu à l'âge d'être soldat, et voilà qu'il voyait régner une période de paix.

(1) *Influence d'André Chénier sur Alfred de Vigny*. *Revue d'histoire littéraire de la France* 1902, p. 149.)

Il espérait, il est vrai, qu'elle ne serait pas durable, et il faisait des lectures qui entretenaient son exaltation : il étudiait les *Commentaires* de César, Turenne, et ce Frédéric II que son père avait approché ; il lisait la vie des généraux de la République, si jeunes, si pauvres et si glorieux, Marceau, Desaix, Kléber, « jeunes gens de vertu antique » ; et, dit-il parlant de lui-même et de ses compagnons, non pas de grandeur, mais de servitude militaire, « après avoir examiné leurs manœuvres de guerre et leurs campagnes, nous tombions dans une amère tristesse en mesurant notre destinée à la leur, et en calculant que leur élévation était devenue telle parce qu'ils avaient mis le pied tout d'abord, et à vingt ans, sur le haut de cette échelle de grades dont chaque degré nous coûtait huit ans à gravir ».

Il ne se doutait pas, en 1816, que son ascension serait si paisible et si lente ; cependant l'espérance de jours mieux remplis et plus glorieux ne l'empêchait pas de sentir le vide des heures : le petit sous-lieutenant qui avait avant d'entrer dans l'armée ébauché quelques œuvres littéraires, revint bientôt à ce plaisir.

Dans son journal, il rapporte à cette époque la composition d'une tragédie, *Julien l'Apostat*, « assez mauvaise », dit-il, et qu'il brûla plus tard « dans la crainte des éditeurs posthumes ».

« Telle quelle, ajoute-t-il, je la montrai à M. de Beauchamp, qui avait fait quelques livres d'histoire. Après avoir entendu la préface et le premier acte, il me serra la main vivement et me dit : « Souvenez-vous de ceci : *à dater d'aujourd'hui, vous avez conquis votre indépendance.* » Ce fut un des encouragements qui me touchèrent le plus, et l'un des premiers, car je n'osais rien lire à personne. — Peut-être que, s'il m'eût dit le contraire, je me fusse livré à l'instinct de paresse, si puissant sur l'homme, que la principale occupation des hommes qui sont au pouvoir est toujours de le combattre. »

C'est dans le même temps qu'il « essaya, griffonna et manqua », pour employer ses propres termes, une autre

tragédie dont le sujet était *Antoine et Cléopâtre* et qu'il détruisit avec la précédente et pour la même raison.

Vers la fin de 1816, ou en 1817, il eut la douleur de perdre son père. Au moment de mourir le vieillard tendit la main à son fils, puis s'adressant au médecin, il lui demanda :

— N'est-ce pas le râle, monsieur?

C'était le râle de l'agonie en effet. Le moribond put faire cependant une suprême recommandation.

— Mon enfant, dit-il, je ne veux point faire des phrases, mais je sens que je vais mourir ; c'est une vieille machine qui se détraque. Rends ta mère heureuse et garde toujours ceci.

C'était le portrait de Mme de Vigny fait par elle-même. La terrible douleur de l'agonie redressa le corps courbé du vieillard, et son fils l'a dépeint, recevant la mort « droit, sans se plaindre, héroïquement ». A cette vue il s'évanouit.

Toute sa vie il respecta le vœu de son père ; il aima sa mère tendrement et fit tout ce qui était en son pouvoir pour la rendre heureuse.

Malgré la sévérité de son éducation, la monotonie de la vie de caserne et la tristesse de ce deuil, Vigny n'était pas cependant sombre et mélancolique. Il eut au régiment des amis en compagnie desquels il se divertit : il trouva quelques précieuses relations parmi les jeunes écrivains ; il alla souvent dans le monde, et, plus d'une fois, sous la lumière des lustres, on le vit danser.

Mme d'Agoult raconte dans ses *Souvenirs* qu'il fut souvent son cavalier, et qu'elle ne connut d'abord de lui que ses distractions à la contredanse.

Il n'avait pas cependant une santé très forte. En 1819 il fut malade : il crachait le sang, mais il se tenait debout, « à force de jeunesse et de courage » ; il marchait, il continuait son service, décidé, s'il l'eût fallu, à le continuer jusqu'à la mort.

L'année suivante, en 1820, chez son ancien condisciple et voisin Emile Deschamps, où il rencontra Alexandre

Soumet et Alexandre Guiraud, Alfred de Vigny connut Victor Hugo.

Bientôt les deux poètes furent liés par la plus intime amitié. Mais le groupe des jeunes écrivains s'accrut rapidement. Jules Rességuier vint rejoindre ses compatriotes Guiraud et Soumet; on y vit Gaspard de Pons, camarade de régiment de Vigny, et comme lui poète; Fichald, Anatole de Saint-Valry, Jules de Saint-Félix. C'est de ce groupe que devait naître l'éphémère mais célèbre revue des romantiques *La Muse française*, qui ne dura pas même une année, mais qui, comme l'a très bien dit M. Jules Bertaut, « pendant cette courte période, eut le temps de lancer dans le public un grand nombre de noms qui, tôt ou tard, allaient s'imposer » (1).

Vigny n'avait pas attendu l'apparition de *La Muse française* pour se révéler. En novembre 1820 il avait fait paraître dans le *Conservateur littéraire*, qu'avaient fondé Abel et Victor Hugo, un article sur les œuvres complètes de Byron; en décembre de la même année, il y publia un poème : *Le Bal*. Les jeunes poètes, alors comme aujourd'hui, récitaient leurs vers dans les salons littéraires; un soir de 1821, Alfred de Vigny avait récité *La Fille de Jephté* et *Le Somnambule* chez Baour-Lormian, qui n'était pas un romantique, bien qu'il se trouvât plus tard parmi les collaborateurs de *La Muse française*.

On disait des vers aussi dans le salon de Mme Ancelot; les habitués étaient nombreux et distingués; il y avait là Campenon, Baour-Lormian, Lemontey, Lacretelle, puis les jeunes écrivains : Saintine, Guiraud, Émile Deschamps, Victor Hugo, d'autres encore; quelques mondains : le duc de Raguse, le comte de Rochefort, et tout un cercle de femmes élégantes, heureuses et parées.

Parmi elles une jeune fille, que Mme d'Agoult nous représente « grave et simple, vêtue de blanc, le regard tranquille, le front sérieux, ses longs cheveux blonds retombant des deux côtés de son beau visage en riches

(1) Jules Bertaut, *Victor Hugo*. Louis-Michaud, éditeur.

ondulations ». Elle disait des vers aussi, les vers dont elle était l'auteur; « elle disait bien, sans emphase; son organe était plein et vibrant, sa tenue décente, son air noble et sévère. Grande et un peu forte, la tête hérement attachée sur un cou d'une beauté antique, le profil aquilin, l'œil clair et lumineux, elle avait dans toute sa personne un air de sibylle... », on l'appelait une Muse, et Théophile Gautier a dit d'elle que « cette Muse avait toujours l'air d'écouter un Apollon ». C'était Delphine Gay. Dans le même salon, au milieu de cette réunion de femmes, il y avait un jeune homme au visage « malin et gracieux en même temps », au dire de Mme Ancelot elle-même, et qui ressemblait « à un page prêt à faire une espièglerie ». Il était capable, « à en juger par son air, de dérober un ruban par-ci, un baiser par-là... » et Mme Ancelot conclut : « C'est un chérubin blond, vif, alerte et déjà officier. » Ce chérubin un peu rêveur, c'était Alfred de Vigny, qui fut, toute sa vie, un ami fidèle de M. et de Mme Ancelot. Or, il advint que le blond chérubin charma la blonde Muse.

Il avait fait paraître, en mars 1822, un volume de *poèmes*. Le plus important était une longue composition intitulée *Hélène*. Mme de Vigny l'avait annotée sur son exemplaire; son jugement était sévère. Le poète l'approuva, il écrivit : « Ma mère, vous avez bien raison. C'est fort mauvais et j'ai supprimé le poème entier. » *Hélène* ne fut en effet jamais réimprimé du vivant de l'auteur. M. Edmond Estève en a donné, il y a quelques années, une édition critique.

En 1822 également, Victor Hugo fit aussi paraître un recueil de vers : *Odes et Poésies diverses*. Les deux amis faisaient ainsi, en même temps, leurs premières armes en littérature. Ils semblaient heureux l'un et l'autre. Victor Hugo allait enfin se marier. Est-ce à cette année 1822 qu'il faut placer l'anecdote rapportée dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* ? D'après ce récit, Alfred de Vigny serait un jour allé chercher Victor Hugo et Emile Deschamps

pour les amener dîner avec lui à Courbevoie, à la table des officiers de son régiment : les trois poètes auraient fait la gageure de ne parler qu'en vers, et se seraient livrés tout

Madame Amiot.

le long de la route à un dialogue saugrenu avec des soubresauts d'improvisation, et, sans doute, pas mal de coq-à-l'âne, qui les firent prendre par le cocher qui les conduisait pour trois « imbéciles ».

Le 12 juillet 1822 Vigny fut promu, à l'ancienneté, au grade de lieutenant ; trois mois plus tard, le 12 octobre, il assistait au mariage de Victor Hugo, à qui, avec Alexandre Soumet, il servit de témoin. Les relations entre les deux amis furent moins suivies pendant les premiers temps du mariage de Victor ; bientôt elles allaient être interrompues.

Vigny demanda à changer de corps et, le 19 mars 1823, il obtint de passer au 55e régiment d'infanterie avec le grade de capitaine, lequel équivalait au grade de lieutenant qu'il avait dans la garde. Il dut rejoindre son nouveau régiment, caserné à Strasbourg, mais qui en partit bientôt pour prendre part à la guerre d'Espagne. Vigny allait donc enfin satisfaire son « goût immodéré » des armes. Finie la période d'inaction militaire ! Il allait connaître enfin l'ardeur des combats, et, il l'espérait, l'ivresse des victoires. Son talent de poète venait de produire des fruits magnifiques : il avait écrit son poème de *Moïse* ; il venait d'achever son poème d'*Eloa*. Dans une longue lettre qu'il adressa de Bordeaux, le 3 octobre 1823, à Victor Hugo, il lui confiait ce dernier ouvrage, dont le titre primitif était *Satan*.

« J'ai fini *Satan*, lui écrivait-il ; j'avais le pressentiment de notre départ et me suis enfermé un mois pour cela. Je le crois supérieur à tout ce que j'ai fait ; ce n'est pas dire beaucoup, mais c'est quelque chose pour moi. Cette composition s'est beaucoup étendue sous mes doigts, elle renferme d'immenses développements. Il y a encore deux lacunes, j'espère avoir le temps de les remplir ici avant le jour du départ. Je laisse ensuite mon portefeuille chez M. Delprat (1), le parent d'Émile, à Bordeaux. Je lui ai dit ce que je vous recommande, mon cher ami, si les boulets ne respectent pas le poète. Je vous prie de faire imprimer *Satan* à part et tel qu'il est, sans corrections ; soulignez

(1) Édouard Delprat, cousin des Deschamps, qui fut l'auteur d'amusantes parodies de la *Légende des Siècles* et des *Chansons des rues et des bois*.

seulement comme non terminé ce qui vous semblera trop mauvais. Les lacunes seront remplies en prose, que j'y mettrai si je n'ai pas le temps. Vous trouverez aussi bien des essais en vers et en prose. Ce qui vous en semblera digne, il faudra l'imprimer à la suite sous le titre de *Fragments*. C'est alors que les points auront un sens raisonnable.

« J'emporte un album et je ferai *Roland* (1) au milieu de ses décorations naturelles. Je m'en réjouis. »

Vigny songeait, on le voit, à assurer la mémoire du poète si les hasards de la guerre étaient funestes au soldat.

Il avait, profitant de sa marche vers le sud, obtenu la permission d'aller passer quelques jours au Maine Giraud. C'est dans ce manoir de la famille Baraudin que vivait sa tante la chanoinesse. Il apprit que cette tante, qu'il voyait pour la première fois, avait été intéressée à son éducation, et qu'elle s'était, à distance, beaucoup occupée de lui. C'était une personne du temps passé ; elle vivait de ses souvenirs, souvenirs tragiques de l'époque de la Terreur pendant laquelle sa famille avait été persécutée, son frère fusillé, son père, sa sœur et son beau-frère emprisonnés. Elle était pâle, droite, élancée encore ; elle était vêtue d'une robe de soie brune à longs plis. Le jeune officier ne put rester que quelques jours auprès de celle qu'il appela dans la suite une « seconde mère » ; il repartit croyant prochaine la réalisation de ses espérances guerrières. Il allait, séduisant, auréolé déjà d'une précoce renommée et pareil sans doute à ce Romulus dont il voulut écrire le poème. Romulus marche, avec courage, « son beau profil se dessine hardiment en brun sur l'azur du ciel, son front est droit, son œil regarde en face... tel que l'a représenté le peintre David », tel que devait marcher le capitaine de Vigny, derrière les tambours de son régiment, à la tête de sa compagnie.

A Bordeaux, Alfred de Vigny, rencontra Marceline Desbordes-Valmore, que connaissait Edouard Delprat. Mar-

(1) Tragédie en trois actes qu'il détruisit en 1832.

celle était aussi une amie de Sophie Gay, la mère de la belle Delphine. La jeune fille n'avait pas vu sans tristesse s'éloigner le « poète-guerrier », dont elle avait rêvé de devenir la femme; il était épris, aussi, et volontiers il aurait épousé la spirituelle Muse, mais Mme de Vigny s'opposa à cette alliance, et, en fils respectueux, il s'inclina.

Sophie Gay n'avait pourtant pas perdu toute espérance et, pendant que Vigny séjournait à Bordeaux, elle mit la tendre Mazoline dans la confidence et lui demanda de servir ses desseins. Quelques fragments des lettres qu'elle lui écrivit ont été publiés par Sainte-Beuve (1).

Elle lui manda un jour :

« ... Ce charmant Emile [Deschamps] m'a dit que son cousin M. D... [Delprat] avait le bonheur de vous voir souvent; il connaît aussi M. de Vigny et je présume qu'en ce moment il vous a déjà amené le poète-guerrier. Je vous le dis bien bas, c'est le plus aimable de tous, et malheureusement un jeune cœur qui vous aime tendrement et que vous protégez beaucoup s'est aperçu de cette amabilité parfaite. Tant de talent, de grâces, joints à une bonne dose de coquetterie, ont enchanté cette âme si pure, et la poésie est venue deifier tout cela. La pauvre enfant était loin de prévoir qu'une rêverie si douce lui coûterait des larmes, mais cette rêverie s'emparait de sa vie. Je l'ai vu, j'en ai tremblé, et après m'être assurée que ce rêve ne pouvait se réaliser, j'ai hâté le réveil. — Pourquoi? me direz-vous. — Hélas! il le fallait. Peu de fortune de chaque côté; de l'un assez d'ambition, une mère ultra, vaine de son titre, de son fils et l'ayant promis à une parente riche, en voilà plus qu'il ne faut pour triompher d'une admiration plus vive que tendre; de l'autre, un sentiment si pudique qu'il ne s'est jamais trahi que par une rougeur subite, et dans quelques vers où la même image se reproduisait sans cesse. Cependant le refus de plusieurs partis avantageux m'a bientôt éclairée; j'en ai demandé la cause, et je l'ai, pour ainsi dire, révélée par

(1) *Nouveaux lundis*, VI, 416-418.

Sophie Gay
D'après une lithographie de Léo Collière

cette question. Vous la connaissez et vous l'entendez me raconter naïvement son cœur. Le mien en était cruellement ému... »

Une affirmation, dans cette lettre, étonne et n'a pas été confirmée par les événements, c'est le projet de mariage d'Alfred de Vigny avec une parente riche.

Sophie Gay, heureuse de l'aveu de sa fille, et, semble-t-il, orgueilleuse elle-même du choix que sa fille avait fait, continue :

« Comment, pensais-je, n'est-on pas ravi d'animer, de troubler une personne semblable ? Comment ne devine-t-on pas, ne partage-t-on pas ce trouble ? Et malgré moi j'éprouvais une sorte de rancune pour celui qui dédaigne tant de biens. Sans doute, il ignore l'excès de cette préférence, mais il en sait assez pour regretter un jour d'avoir sacrifié le plus divin sentiment qu'on puisse inspirer aux méprisables intérêts du grand monde. »

Mais ces biens qu'il dédaigne, il dépend encore de lui de les posséder, et Sophie Gay demande à Marceline de rappeler au poète le souvenir de celle qui lui a voué son amour.

« ... Voilà, lui écrit-elle, une confidence qui prouve tout ce que vous êtes pour moi, chère amie, et je n'ai pas besoin de vous en recommander le secret. Mais je dois à ce *malentendu* de la Société un chagrin de tous les jours et que vous seule pouvez bien comprendre. Si vous voyez cet Alfred, parlez-lui de nous et regardez-le ; il me semble impossible qu'un certain nom ne flatte pas son oreille. Il a de l'amitié pour moi, et je lui en conserve de son côté, à travers mon ressentiment caché. Je suis sûre que vous le partagerez un peu et que vous ne lui pardonnerez pas de ne point l'adorer. Leurs goûts, leurs talents s'accordaient si bien ! »

Nous ne savons pas si Marceline se chargea de la mission que son amie lui proposait ; si, selon le désir de celle-ci, elle nomma la jeune fille au poète pour épier sur son visage l'expression de ses sentiments.

Vigny venait de composer son poème *Dolorida* qu'il récitait ou lisait dans les salons et qui parut dans la livraison d'octobre 1823 de *La Muse française* ; Mme Gay le lut et, aussitôt, elle en parla à Marceline.

« Que j'ai pensé à vous, chère amie, en lisant *Dolorida* ! lui écrit-elle dès le 14 octobre. C'est divin, n'est-ce pas ? Il nous l'avait déjà dite, et redite même. C'est une com-

position un tableau admirable! Le moyen de se distraire d'un démon qui se rappelle à vous par de tels souvenirs!»

Cette habile transition ramène le nom de Delphine.

« Delphine attend avec impatience votre avis sur cette *Dolorida*; elle espère se dédommager, en étant votre suffrage, de la contrainte qu'elle éprouve en n'osant dire hautement le sien. »

Delphine, et sa mère surtout, attendaient sans doute avec plus d'impatience encore l'avis de Marceline sur l'impression que cette phrase, répétée au poète, aurait produite sur lui.

Sophie Gay continue ainsi :

« J'ai reçu une lettre charmante de l'auteur, mais, comme il met les numéros tout de travers, elle ne m'est parvenue qu'après des courses sans fin. »

Ce n'est donc pas seulement à la contredanse que le poète était distrait. Heureusement la lettre ne fut pas égarée et la destinaire s'en réjouit :

« J'aurais été désolée de la perdre, car elle contient des choses ravissantes pour vous. J'avais bien prévu qu'il vous sentirait comme moi, c'est la personne du monde la plus sensible à la grâce et à l'esprit. »

Après ce double et discret compliment, revient l'expression du regret persistant :

« Aussi plus j'y pense et plus je dis « C'est dommage! » Le voilà en Catalogne, dit-on. La paix ne le ramènera-t-elle pas? Je vais lui répondre au hasard sans savoir où le trouver. Si vous en savez quelque chose, vous me le direz. N'est-il pas bien ridicule de courir ainsi, encore malade? »

Ce dernier trait est d'une sollicitude déjà maternelle. Mais Vigny ne courait pas; il n'était pas en Catalogne; après avoir quitté un moment Bordeaux pour l'île de Ré, il était revenu à Bordeaux de nouveau, il y menait la même vie de garnison qu'à Vincennes ou à Courbevoie, il y fréquentait, comme à Paris, quelques hommes de lettres. Delprat entre autres, Lorrando et Edmond Géraud, qui avait fondé en 1817 une revue bi-mensuelle et litte-

raire : *La Ruche d'Aquitaine*, qu'il transforma dans la suite en journal quotidien. Edmond Géraud tâchait de garder une position indépendante entre le camp des classiques et le camp des romantiques, mais bientôt il devait se ranger très nettement parmi les premiers et les écrivains romantiques n'eurent guère d'adversaire plus violent et même plus injuste.

Il avait fait connaissance avec Alfred de Vigny qui lui plut beaucoup : il le trouvait plein d'une modestie sincère et n'ayant rien de « l'irritabile genus » qui caractérise trop souvent les jeunes auteurs. — Vigny lui demanda d'analyser franchement le poème *Dolorida* ; il lui parla de ses projets littéraires ; il lui exposa notamment le plan de la tragédie de *Roland* qu'il méditait alors et dont Géraud trouva le sujet très attachant et très pathétique. Vigny voulait mettre en scène le Roland de l'histoire, mais dans une pièce qui, contrairement à l'usage du temps d'écrire des ouvrages en cinq actes, aurait trois actes seulement, car, comme Vigny le disait lui-même à Edmond Géraud, « il ne faut pas, en exprimant une grappe, vouloir en tirer plus de jus qu'elle n'en contient ». Il aurait voulu, avant d'écrire son drame, aller visiter la brèche de Roland, dans la chaîne des Pyrénées, mais la saison (c'était en octobre ou en novembre) ne le lui permettait pas, et il le regrettait.

Géraud a consigné, dans son *Journal intime*, quelques propos d'Alfred de Vigny. D'abord ce mot, sur les chansons de Désaugiers, sous la date, sans doute inexacte, de juillet 1816 : « Ce sont de petits ouvrages éphémères qui iront à la postérité ! »

Puis ces paroles, dites, un soir de novembre, dans un salon de Bordeaux, où l'on regrettait que Chateaubriand eût abandonné les lettres pour la politique :

« Oui, » aurait répliqué Vigny, avec beaucoup de simplicité, « M. Chateaubriand s'est fait diplomate comme Dieu s'est fait homme. Il faut espérer que ce sera aussi pour nous sauver qu'il est descendu du ciel. »

Mais Vigny dut bientôt quitter Bordeaux. Son régiment

était envoyé aux frontières d'Espagne. Après cette halte un peu longue, il allait être enfin à portée du théâtre de

Delphine Gay (Mme E. de Girardin), d'après Th. Chasseriau.

la guerre; bientôt, sans doute, il franchirait les Pyrénées et aurait sa part dans l'action.

Le 55e de ligne partit pour Orthez; mais la compagnie d'Alfred de Vigny séjourna à peine dans cette ville et fut envoyée en détachement à Oloron. Le poète mena dans

cette ville une vie méditative. Il lisait souvent la Bible, dont il avait un exemplaire d'un petit format, qu'un soldat de sa compagnie portait dans son sac pendant les étapes; ce soldat qui était aussi poète, et qui devint, à ce titre, l'ami de son capitaine, s'appelait Guillaume Pauthier, et se fit un nom par la suite comme sinologue.

Souvent aussi Vigny faisait, dans les campagnes, des promenades solitaires. M. Paul Lafont, qui a écrit un intéressant petit livre sur le séjour d'*Alfred de Vigny en Béarn*, a connu de vieux Oloronais qui avaient vu le poète et qui se souvenaient de lui. Ils disaient l'avoir rencontré souvent, presque toujours seul, le long des chemins qui entourent la ville. Il faisait fréquemment aussi le trajet qui sépare Oloron du fort de l'Urdos, où se trouvait un petit détachement de sa compagnie, et ces défilés pyrénéens, ces nobles et majestueuses montagnes, se retrouvèrent exactement et magnifiquement décrites dans le roman *Cinq-Mars* dont il composa entièrement le plan à Oloron précisément, et dans une seule nuit.

« Pour Alfred de Vigny, la peinture des décors ne fut point fantaisiste, et il eut, plus qu'aucun autre sans doute des grands romantiques, le souci de peindre exactement les lieux qu'il avait vus.

Cependant il sentait s'évanouir sa dernière espérance de combattre. Venu à la limite de la terre française pour tirer enfin du fourreau son épée jusque-là inutile, il était condamné à y vivre encore de la vie paisible des garnisons. Or, ce jeune officier, homme du monde, élégant et, au dire de Mme Sophie Gay, très capable de coquetterie, mais qui, sorti des salons et rentré dans sa caserne, n'était plus qu'un soldat, avait peu de sympathie pour les jeunes officiers élégants et oisifs, qui se complaisaient dans leur existence sédentaire et qui ne paraissaient trouver ni étrange ni douloureux qu'une armée ne fît pas la guerre. Il a parlé d'eux dans son livre sur la *Servitude et grandeur militaires*.

« Je n'ai jamais aimé l'espèce des jeunes officiers, écrit-il, même lorsque j'en faisais partie. Un secret instinct de la

vérité m'avertissait qu'en toute chose la théorie n'est rien auprès de la pratique, et le grave et silencieux sourire des vieux capitaines me tenait en garde contre toute cette pauvre science qui s'apprend en quelques jours de lecture. Dans les régiments où j'ai servi, j'aimais à écouter ces vieux officiers dont le dos voûté avait encore l'attitude d'un dos de soldat, chargé d'un sac plein d'habits et d'une giberne pleine de cartouches.

« Je trouvais, au contraire, quelque chose de fastidieux dans la fatuité confiante, désœuvrée et ignorante des jeunes officiers de cette époque, fumeurs et joueurs éternels, attentifs seulement à la rigueur de leur tenue, savants sur la coupe de leur habit, orateurs de café et de billard. Leur conversation n'avait rien de plus caractérisé que celle de tous les jeunes gens ordinaires du grand monde. Seulement les banalités y étaient un peu plus grossières. Pour tirer quelque parti de ce qui m'entourait je ne perdais nulle occasion d'écouter, et le plus habituellement j'attendais les heures de promenades régulières, où les anciens officiers aiment à se communiquer leurs souvenirs...

« Nous marchions souvent le soir dans les champs, ou dans les bois qui environnaient les garnisons, ou sur le bord de la mer, et la vue générale de la nature, ou le moindre accident de terrain, leur donnait des souvenirs inépuisables : c'était une bataille navale, une retraite célèbre, une embuscade fatale, un combat d'infanterie, un siège, et partout des regrets d'un temps de dangers, du respect pour la mémoire de tel grand général, une reconnaissance naïve pour tel nom obscur qu'ils croyaient illustre ; et, au milieu de tout cela, une touchante simplicité de cœur qui remplissait le mien d'une sorte de vénération pour ce mâle caractère, forgé dans de continuelles adversités et dans les doutes d'une position fausse et mauvaise. »

Après le noble, le soldat apparaissait à Vigny comme l'une des victimes de la société.

A Oloron, il dut faire sur l'état militaire de graves et mélancoliques réflexions ; mais las de cette existence inoc-

cupée, il demanda un congé et il l'obtint. Ce congé, qui lui fut accordé, le 3 février 1824, pour trois mois, fut prolongé ensuite jusqu'au 6 juin.

Vigny accourut à Paris. Il y retrouva ses amis, surtout Victor Hugo, qu'il vit souvent et à qui il était uni par la plus sincère affection. Il fréquenta chez Charles Nodier qui inaugurait à l'Arsenal ses fameuses réceptions du dimanche. Il collabora assez activement à la *Muse française*. En janvier 1824, il avait déjà donné à cette revue un article sur les *Œuvres posthumes du baron de Sorsum*, qui était son parent et qui avait traduit Shakespeare; en mars, il y publia un autre article, cette fois sur le livre de vers de son ami Gaspard de Pons : *Amour*, *A Elle* : en avril, il donna deux *Fragments d'un poème de Suzanne*, dont le deuxième, le *Chant de Suzanne au bain*, n'a pas été réimprimé dans les éditions de ses poésies, en juin, dans le dernier numéro de la revue, il fit paraître quelques vers *Sur la mort de Byron*, il les présentait comme un « fragment d'un poème qui va être publié », mais jamais il ne le publia et il ne recueillit même pas ce fragment dans ses œuvres.

En mai, Victor Hugo avait écrit dans la *Muse française* un article enthousiaste sur *Eloa ou la Sœur des Anges*, que Vigny venait de faire paraître en librairie. Le succès de ce poème fut considérable et assura la renommée de son auteur. Mais au moment où son nom se répandait ainsi, Vigny dut rejoindre sa compagnie à Oloron. En passant à Bordeaux, il alla saluer les amis qu'il avait dans cette ville et leur offrir des exemplaires de son poème. Il se présenta ainsi chez Edmond Géraud qu'il ne trouva pas ; il prit alors le parti de se rendre jusqu'à une propriété (la Belle Allée) que Géraud possédait aux environs ; il y arriva un après-midi, en compagnie d'Edouard Delprat et de Lorrando, fonctionnaire bordelais qui était quelque peu poète. Ils y trouvèrent Géraud, et Vigny lui offrit son poème sur lequel il avait écrit ce vers, que Géraud, jugea « bien digne d'un poète romantique » :

Quoi! venir de si loin *pour trouver votre absence*!

« Pour trouver votre absence » lui parut d'un précieux désagréable ; il n'aimait du reste pas mieux le poème que

Charles Nodier.

la dédicace, et dans son *Journal intime*, où l'on trouve plusieurs épigrammes composées par lui, il y en a une sur *Eloa* précisément, précédée de cette courte note :

« G... a fait dernièrement l'épigramme suivante sur le nouveau poème, de Vigny intitulé *La Terre punie*. » Ce G. modeste, suivi de quelques points, désigne cer-

tainement Géraud lui-même ; quant à son épigramme, qui n'est pas fameuse la voici :

> Le comte de Vigny, cet immortel génie
> A dit : « Pour l'univers j'écrivis *Eloa* ;
> Et quand toute la terre aura lu ces vers là
> On verra la *terre punie*. »

Il est donc probable qu'il n'exprima jamais à Vigny son opinion sur cette œuvre, bien que Vigny lui eût fait promettre de la lui faire connaître franchement.

Vigny était en effet retourné à Oloron ; ramené de cette ville à Orthez, il suivit bientôt son régiment à Pau. Madame la duchesse d'Angoulême y passa, en se rendant aux eaux de Cauterets. On avait dressé, en son honneur, un arc de triomphe, et le cortège princier défila devant le 55e qui, jusqu'à l'hôtel de la préfecture, formait la haie.

Les Béarnais, en très grande majorité libéraux, accueillirent avec défiance ce régiment dont on connaissait les opinions vendéennes. Il y eut entre la troupe et le peuple divers incidents que M. Paul Lafont, dans son intéressante étude sur *Alfred de Vigny en Béarn*, raconte ainsi :

« Le dimanche qui suivit leur arrivée, une altercation assez grave eut lieu entre eux et quelques jeunes gens de la ville, à la sortie de la dernière messe de l'église Saint-Jacques, déjà alors le rendez-vous de la jeunesse dorée de la ville. Le dimanche suivant, 1er août, des rixes suivies de batailles en règle éclatent entre civils et militaires, dans un bal champêtre, au village voisin de Jurançon, situé de l'autre côté du Gave. Les Béarnais ne s'avisent-ils pas de vouloir empêcher les soldats de danser?... Ces rixes continuent, sur le chemin qui mène de ce village à Pau, sur le pont du Gave, et sont suivies de rassemblements considérables à l'entrée de la ville, au nord du château, sur la place Gramont, où les militaires sont assaillis à coup de pierres. La nuit vient enfin mettre un terme momentané à ces luttes, mais elles recommencent le

lendemain lundi, jour de marché, plus violentes et plus acharnées que la veille. Les officiers ne pouvaient plus sortir de chez eux, sans être menacés et même frappés par la populace. Alfred de Vigny, comme ses camarades, était exaspéré de tels procédés et demandait que justice leur fût rendue. On l'essaya, et les principaux meneurs de cette échauffourée furent traduits devant les assises. Avons-nous besoin d'ajouter qu'ils furent acquittés ? »

Mais l'armée ne tint pas rancune à la population, et, un incendie s'étant déclaré dans la ville, ce furent les soldats du 55e, sous la conduite de leurs officiers, qui travaillèrent à l'éteindre.

Le régiment séjourna peu de temps à Pau. Vigny y trouva cependant quelques relations, l'abbé de Montesquiou notamment, qui, raconte-t-on, le présenta chez le comte B. de F., qui habitait un vieux manoir aux confins du Béarn et de la Gascogne, non loin de Saint-Sever. Le comte avait plusieurs enfants, et parmi eux, une fille alors âgée d'une vingtaine d'années, tout à fait charmante, paraît-il, et dont Alfred de Vigny, à qui elle plut, aurait demandé la main. Sa demande ne fut pas agréée « pour des raisons dans lesquelles, comme le dit très justement M. Paul Lafont qui rapporte ce fait, nous n'avons pas à entrer ».

Le poète avait complètement renoncé à l'espérance d'épouser la belle Delphine Gay. Est-ce vraiment parce qu'elle « riait trop », selon l'expression de Lamartine qui considérait cette gaieté comme la seule imperfection de cette jeune beauté ? Cette raison, peu compliquée, satisfait M. Léon Séché, qui conclut : « Évidemment elle riait trop, étant jeune pour un poète qui, comme Alfred de Vigny, ne connut guère que les larmes (1). » Mais M. Ernest Dupuy riposte que Vigny n'a jamais beaucoup pleuré, sauf peut-être dans son enfance, arrivé à l'âge homme, en effet, il se fit une âme de plus en plus stoïque, et on ne

(1) Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps*, p. 30.

peut guère se représenter comme un poète larmoyant celui qui a écrit :

Gémir, prier, pleurer, est également lâche.

A l'époque de sa vie où nous sommes arrivés, il n'était d'ailleurs pas le poète immortellement triste qu'il fut plus tard : il n'avait pas encore enduré les douleurs intimes dont il devait plus tard être abreuvé ; des témoins nous l'ont présenté mondain, élégant, heureux, gai même.

A la suite du *Journal d'un Poète*, entre autres pièces de vers oubliées qu'on y a groupées, on peut lire un petit poème qui est la traduction d'un billet de Byron, où le grand poète anglais rappelle à un ami leurs amoureuses courses nocturnes, et Vigny ajoute à sa traduction cette note :

« On croyait Byron malheureux et triste, et voilà ce qu'il écrivait à un ami. »

Il faut se souvenir de cette remarque en pensant à Vigny lui-même, et ne pas le voir tout le long de sa vie sous le même aspect taciturne.

M. Ernest Dupuy pense que la raison pour laquelle le poète renonça à épouser Delphine Gay, c'est qu'elle était sans naissance et que, si charmante qu'elle fût, elle était un bas-bleu. « M. de Vigny, dit-il, était trop entiché de noblesse et trop disciple de Byron pour se marier dans ces conditions-là (1). »

C'est très vraisemblable, mais il n'est pas invraisemblable non plus de supposer que le poète ne se serait peut-être pas donné ces raisons à lui-même, si sa mère ne les lui avait suggérées : Mme de Vigny rêvait pour son fils une alliance ou plus noble ou plus riche.

Bientôt, à Pau même, un mariage riche s'offrit à lui. Il rencontra dans cette ville deux jeunes Anglaises, Lydia et Alicia Bunbury, filles de M. Hughues-Mill Bunbury, qui avait amassé une fortune aux colonies et qui faisait un séjour dans les Pyrénées. Alfred de Vigny s'éprit de l'aînée des deux sœurs ; elle avait vingt-cinq ans, elle était d'aspect

(1) *Revue d'histoire littéraire de la France* 1909, p. 342.

un peu sévère peut-être, mais elle avait une véritable beauté. Vigny avait vingt-sept ans. Il fit sa demande. Il avait plu à la jeune fille; le père ne fut pas aussi facilement conquis; il ne lui agréait guère, comme homme d'affaires,

Mme Alfred de Vigny, d'après une miniature.
(Appartient à Mme Sanguier-Lachaud.)

d'avoir pour gendre un littérateur, et comme citoyen anglais, d'avoir pour gendre un officier français; mais il dut céder au vœu de miss Lydia. Mme de Vigny consentit également; elle aurait sans doute préféré que son fils épousât une jeune fille de la noblesse française, mais dans cette union elle pensait que, du moins, il trouverait la fortune qui redorerait le blason familial.

Le jeune lieuvé avait dû quitter Pau avec son régiment qui avait regagné Orthez. Il obtint un congé et revint à Pau pour faire sa cour.

Un mois après tous les détails du mariage étaient arrêtés, et le colonel du 55e adressait au général commandant la 11e division, à Bayonne, la demande réglementaire d'autorisation, dont nous reproduisons le texte que M. Ernest Dupuy a publié, dans son livre sur la *Jeunesse des Romantiques* (1), d'après les archives du ministère de la Guerre.

« Mon général,

« Tous les arrangements ayant été définitivement réglés entre les deux familles, j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien solliciter l'autorisation de Son Excellence le ministre de la Guerre pour que M. de Vigny, capitaine de mon régiment, puisse contracter mariage avec Mlle Jane-Lydia Bunbury. Le certificat ci-joint de M. le maire de Pau atteste la bonne conduite et la position honorable de cette jeune personne. La fortune, à la mort du père, âgé de soixante-dix ans, s'élèvera à plus de six cent mille francs, et elle jouira, du jour de son mariage, de huit à dix mille francs.

« J'ose espérer, mon général, qu'après avoir bien voulu autoriser M. de Vigny à séjourner à Pau pour conclure une affaire aussi importante, vous aurez encore l'extrême bonté de solliciter sans délais l'autorisation.

« J'ai l'honneur, etc. »

Le certificat du maire de Pau, M. Perpigna, parle d'une dot considérable d'après l'acte qui lui a été représenté; or, cet acte ne spécifie aucun apport et indique seulement que les époux adoptent le régime de la communauté, ainsi que la survie de la totalité de leurs biens en quelque lieu qu'ils soient situés, sauf, naturellement, la réduction légale en cas d'existence d'enfants. M. Paul

(1) P. 213-214.

Lafont, qui a publié cet acte de mariage, mentionne que « Mlle Bunbury, entre autre valeurs moins aléatoires ou d'un rapport plus sûr, avait apporté en dot à son mari une île de la Polynésie peuplée de sauvages anthropophages », mais que « Alfred de Vigny n'essaya pas de faire valoir ses droits, très sérieux cependant et appuyés d'actes émanant du Foreign Office sur cette terre océanienne »

En réalité, la dot ne fut pas telle que Vigny l'espérait. Sa fiancée lui cacha-t-elle vraiment sa véritable situation de fortune, ainsi qu'on l'a prétendu ? Elle l'aurait fait par amour, et Edouard Grenier rapporte dans ses *Souvenirs littéraires*, l'aveu suivant que Mme de Vigny aurait fait un jour en sautant au cou de son mari :

— Oh ! je avé trompé vô, parce que je aimé vô !

Aveu, geste et formule bien surprenants !

Le mariage civil fut célébré le 3 février, la cérémonie religieuse eut lieu le 8, mais pas à l'église catholique, Mlle Bunbury étant protestante, la cérémonie fut protestante et le pasteur Gabriac, d'Orthez, vint bénir les époux.

Aucun des officiers du 55e régiment ne signa sur le registre du mariage, on trouve cependant la signature du colonel, M. de Fontanges, sur le contrat, aucun des parents de Vigny ne fut présent, pas même Mme de Vigny mère, en raison de la distance et des difficultés d'un tel voyage.

Le 9 février, Victor Hugo, dont l'amitié pour Vigny était toujours très vive et qui avait continué de lui écrire des lettres très admiratives, adressait des félicitations au nouveau marié :

« Vous voilà enfin dans le poste où le voyage de la vie n'est plus qu'une promenade paisible et sans écueils. Celle qui fait ce bonheur est, dites-vous, douce et bonne comme une *fille d'Otaïti* ; d'autres rapports me la disent jeune et belle comme votre *fille de Jephté*. Que faut-il de plus à la félicité d'une âme comme la vôtre ?... Merci et merci encore de votre bonheur qui est une si grande partie du mien. Nous allons nous revoir et l'accord de

nos caractères se complétera par la ressemblance de nos vies. Nos femmes s'aimeront comme nous nous aimons et à nous quatre nous ne ferons qu'un. »

Vigny vint en effet à Paris, mais ses rapports avec Victor Hugo allaient bientôt s'altérer, de nouvelles circonstances et de nouveaux amis — un nouvel ami, du moins, Sainte-Beuve — allaient pour un temps contribuer à les séparer.

On a dit qu'après son mariage Vigny fit avec sa jeune femme un voyage en Angleterre. Rien n'est plus vraisemblable, mais rien n'est moins prouvé.

En tout cas, le poète ne retourna plus à l'armée. De prolongation en prolongation, le congé qu'il avait obtenu le 10 décembre 1824 et qui prenait fin le 1er avril 1825, s'étendit jusqu'au 1er avril 1827, et à cette date, Vigny fut mis en réforme.

Il avait servi près de douze années et se retirait, à l'exemple de ses ancêtres, avec le grade modeste de capitaine, ayant rêvé longtemps de la grandeur et n'ayant connu que la servitude militaire.

La Bataille romantique

Alfred de Vigny se consolait des désillusions de l'armée en donnant toute son activité aux lettres. En 1826, il avait achevé son roman *Cinq-Mars*, qu'il avait conçu pendant son séjour aux Pyrénées, et, en mars, la première édition en paraissait chez Urbain Canel. Une édition nouvelle parut au mois de juin, elle sortait de l'imprimerie de Balzac, et c'est à propos de la communication des épreuves de cette seconde édition que Vigny rencontra Balzac pour la première fois. Dans une lettre qu'il écrivit, le 15 septembre 1850, à sa cousine la comtesse du Plessis et où il lui parle du grand romancier qui venait alors de mourir, il le dépeint tel qu'il lui apparut en 1827 :

« C'était, dit-il, un jeune homme très sale, très maigre, très bavard, s'embrouillant dans tout ce qu'il disait et écumant en parlant, parce que toutes ses dents d'en haut manquaient à sa bouche trop humide. »

L'artistocratique poète fut naturellement choqué par les façons de cet homme d'aspect un peu vulgaire, qui parla trop, qui, probablement, gesticula trop, car la vie en lui était débordante, et, bien qu'à plusieurs endroits de ses œuvres Vigny se glorifie de la fidélité de sa mémoire, l'image qu'il conserva de son bouillant imprimeur dut être déformée par l'impression qu'il avait reçue de leurs entretiens.

Le succès de *Cinq-Mars* fut considérable.

Des articles que la critique consacra à cet ouvrage, deux surtout sont pour nous intéressants : l'un qui parut

dans *La Quotidienne*, et qui est tout à fait élogieux, l'autre qui parut dans *Le Globe* et qui est d'un ton sévère. Ces deux articles étaient anonymes, mais ils avaient pour auteurs le premier Victor Hugo, l'ami et l'admirateur de Vigny, l'autre, un écrivain que ni Vigny, ni Victor Hugo ne connaissaient encore, mais qui devait bientôt entrer en relations avec tous les deux, et jeter le trouble dans leurs rapports : c'était Sainte-Beuve.

Parmi les compliments qui parvinrent à Alfred de Vigny, celui de Lamartine dut lui être, entre tous, précieux. Lamartine, secrétaire d'ambassade à Florence, se trouvait alors en congé en Bourgogne. Il écrivit, en mai, une lettre de félicitations à Vigny, qui lui répondit le 25 du même mois :

« Comment ne pas être flatté, monsieur, de recevoir une lettre telle que la vôtre ? Voilà de ces échos qu'il est doux d'entendre répondre à sa voix, le nombre est bien petit de ceux pour lesquels je parle, et vous en faites partie, vous avez senti que le livre vous était adressé et vous ne vous êtes pas trompé....

« Si cet ouvrage vous a plu, c'est sans doute que vous y avez reconnu quelque chose de la Muse que vous consultez trop mystérieusement pour nous....

« Adieu, monsieur, n'ai-je pas quelque espoir de voir un jour à Paris le poète qui écrit de si aimables choses avec tant de cœur ? »

Le mois suivant, Lamartine vint passer quelques jours à Paris. C'est très probablement à ce moment-là qu'il rencontra, pour la première fois, Alfred de Vigny qu'il désirait connaître. Les deux poètes se ressemblaient par quelques traits : par leur vocation poétique d'abord, par la nature élevée et philosophique de leur talent, par l'aristocratie de leur naissance, par la qualité militaire de leur race, par une certaine confraternité d'armes dans les troupes du roi Louis XVIII, qu'à la première Restauration ils avaient servi en même temps, Alfred de Vigny dans les mousquetaires rouges, Alphonse de Lamartine dans les gardes du corps.

Vigny dut connaître la présence à Paris de Lamartine et lui envoyer un exemplaire de *Cinq-Mars*, aimablement dédicacé, car Lamartine lui écrivit (14 juin 1826) une lettre qu'a publiée M. Ernest Dupuy (1).

Dans cette lettre, Lamartine disait :

« Mille remercîments pour *Cinq-Mars*. Je vous remercierai davantage d'un nouveau morceau poétique. Qu'importe ce qu'on lit ? C'est ce qu'on fait qui est l'essentiel, vous devez le sentir comme moi.

« Je lirai *Cinq-Mars* sur la foi de vos beaux vers, d'autres liront les vers sur la foi de *Cinq-Mars*. J'en entends dire cependant un bien infini. Il charmera ma route.

« Adieu. Je vous connais bien peu, mais je vous ai apprécié et aimé avant de vous connaître. Cela me donne des droits de vieille date.

« Je ne sais si j'aurai une minute pour vous aller voir. C'est notre projet pour ce soir au baron de Vigne et à moi. »

Les mots : « je lirai *Cinq-Mars* sur la foi de vos poèmes » laissent entendre, semble-t-il, que Lamartine ne l'avait pas encore lu attentivement et que les éloges auxquels répond la lettre de Vigny du 25 mai ont dû être écrits sur l'impression d'une première et incomplète lecture.

Lamartine se proposait donc d'aller faire visite à Vigny le 15 juin au soir ; il le vit très probablement dès le 15 au matin chez leur ami commun Charles Nodier ; cela ressort du moins d'un court billet de Nodier, daté : 15 juin, et que M. Ernest Dupuy, qui l'a publié également (2), place, avec beaucoup de vraisemblance, à cette année 1826. Dans ce billet, qui portait la mention *très pressé*, Nodier disait à Vigny :

« Ce matin, jeudi, quinze, à neuf heures et demie, Alphonse de Lamartine déjeune chez moi. J'y attends Alfred, et je le prie de ne pas perdre de temps s'il aime à être avec nous comme nous aimons à être avec lui. »

Alfred de Vigny dut se rendre à cette soudaine mais

(1) Ernest Dupuy, *Alfred de Vigny. Les Amitiés*, p. 289.
(2) *Ibidem*, p. 192.

très agréable invitation, et c'est sans doute à cette époque qu'il faut placer le portrait que Lamartine a fait de lui au tome troisième de ses *Souvenirs et Portraits*, et qui le représente « tel qu'il était en 1826 ». Il faut mettre ici cette page et contempler à cette période, encore heureuse de sa vie, l'image de notre poète.

« Le front d'Alfred de Vigny, dégagé de ses cheveux rejetés en arrière, était moulé, comme celui d'un philosophe essénien de la Judée, pour une pensée sensible mais toujours sereine. Poli et légèrement teinté de blanc et de carmin, il était modelé pour réfléchir au dehors la pensée qui luisait au dedans; une gracieuse dépression des tempes l'infléchissait en se rapprochant des yeux. On voyait qu'il y avait, non pas effort, mais attention continue dans les nerfs et dans les muscles qui formaient l'encadrement des regards, bien que cette attention intérieure et tournée en dedans produisît involontairement une certaine tension des paupières qui rétrécissait le globe de l'œil, la couleur bleu de mer, de ce liquide qu'aucune ombre ne tachait, et la franchise amicale de son coup d'œil qui ne cherchait jamais à pénétrer dans le regard d'autrui, mais qui s'étalait jusqu'au fond de l'âme chez lui, inspirait à l'instant confiance absolue dans cet homme. C'était limpide comme un firmament. Qu'aurait-il eu à cacher ? Il n'avait jamais conçu la pensée de tromper personne ; feindre lui aurait paru une demi-duplicité. Il n'y avait, grâce à ce regard en complète sécurité, ni soir, ni nuit sur cette physionomie ; tout y était plein soleil de l'âme. Il laissait regarder et il regardait lui-même sans épier quoi que ce fût dans le regard de son interlocuteur, ce qu'il éprouvait, il ne le soupçonnait pas. La lumière éblouit d'elle-même et ne voit pas l'ombre. »

En juillet 1826, Lamartine repartit pour Florence et il ne devait rencontrer de nouveau Alfred de Vigny que deux ans plus tard. Vers la fin de cette année 1826, Vigny eut l'honneur d'être présenté à Walter Scott. Celui-ci, qui était venu passer quelque temps à Paris, était descendu à l'hôtel Windsor, rue de Rivoli ; c'est là que, le 6 novembre, la

Lamartine.

veille de son départ, il reçut le jeune écrivain. Alfred de Vigny était présenté par un oncle de sa femme, le colonel Hamilton Bunbury, qui connaissait Walter Scott. Il a minutieusement noté dans le *Journal d'un Poète* les détails de cette entrevue.

« En entrant dans son cabinet, écrit-il, j'ai vu un vieillard tout autre que ne l'ont représenté les portraits vulgaires : sa taille est grande, mince et un peu voûtée ; son épaule droite est un peu penchée vers le côté où il boite ; sa tête a conservé encore quelques cheveux blancs, ses sourcils sont blancs et couvrent deux yeux bleus, petits, fatigués, mais très doux, attendris et humides, annonçant, à mon avis, une sensibilité profonde. Son teint est clair comme celui de la plupart des Anglais, ses joues et son menton sont colorés légèrement. Je cherchai vainement le front d'Homère et le sourire de Rabelais que notre Charles Nodier vit avec son enthousiasme sur le buste de Walter Scott, en Ecosse ; son front m'a semblé, au contraire, étroit, et développé seulement au-dessus des sourcils ; sa bouche est arrondie et un peu tombante aux coins. Peut-être est-ce l'impression d'une douleur récente ; cependant, je la crois habituellement mélancolique comme je l'ai trouvée. On l'a peint avec un nez aquilin : il est court, retroussé et gros à l'extrémité... »

Quand le poète entra, Walter Scott, enveloppé d'une robe de chambre de soie grise, était occupé à écrire sur un petit pupitre anglais de bois de citron. Il accueillit son jeune confrère avec une bonne grâce pleine de noblesse. Vigny lui offrit un exemplaire de *Cinq-Mars*, et lui fit ce compliment :

« On ne voit pas tous les jours un grand homme dans ce temps-ci ; je n'ai encore vu que Bonaparte, Chateaubriand et vous. »

Il ajoute, dans son récit : « Je me reprochais en secret d'oublier Girodet, mon ami, et d'autres encore, mais je parlais à un étranger. »

Walter Scott répondit :

« Je suis très honoré, je comprends ce que vous

me dites, mais je n'y saurais répondre en français. »

Ici Vigny écrit : « J'ai senti dès lors un mur entre nous. » La conversation continua cependant, l'oncle du poète servant d'interprète ; on parla naturellement du sujet de *Cinq-Mars*. Mais bientôt les visiteurs durent se retirer, car Walter Scott devait se rendre chez l'ambassadeur d'Angleterre. Il serra « avec un air paternel » la main du poète qui garda un souvenir pieux de ce « simple et illustre vieillard ».

En face de ce vieillard illustre, Alfred de Vigny pouvait faire bonne contenance. Il venait de publier, cette année même, outre *Cinq-Mars*, le recueil de ses *Poèmes antiques et modernes*, où l'on pouvait lire les nobles, les graves et les fermes vers de son *Moïse*, composés en 1822 et que Sainte-Beuve, dans l'article qu'il écrivit un an après la mort du poète, plaça à côté de ceux d'*Eloa* et de *La Colère de Samson*, parmi les plus beaux de son œuvre. La renommée de Vigny égalait alors celle de Victor Hugo qui fit paraître, à la fin de l'année, le troisième volume des *Odes* ; et certains même lui donnaient le deuxième rang, le premier étant reconnu à Lamartine.

En cette même année 1826, les deux amis pensaient l'un et l'autre à frapper des coups plus sonores et projetaient d'écrire pour le théâtre.

Victor Hugo se mit le premier à l'œuvre et, dès le mois de février 1827, il avait écrit la plus grande partie de son *Cromwell*. Il convoqua ses amis à deux soirées pour la lecture, d'abord des trois premiers, puis des deux derniers actes de ce long drame ; c'est à l'une de ces soirées que, parmi tant de gens qu'il connaissait, Alfred de Vigny rencontra le visage, nouveau pour lui, de Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve, au début de l'année, avait publié dans *Le Globe* un article élogieux sur le dernier volume de vers de Victor Hugo, celui-ci avait remercié son critique qui se trouva, de plus, être son voisin ; ils entrèrent en relations et bientôt ils furent liés intimement.

Mme Hugo demanda au rédacteur du *Globe* quel était l'auteur de l'article sévère et anonyme que ce journal

avait publié sur *Cinq-Mars* le 6 juillet 1826, article auquel Victor Hugo avait riposté dans *La quotidienne*, le 30 du même mois. Sainte-Beuve déclara que cet article était de lui. Vigny en fut instruit et pendant quelque temps ses rapports avec Sainte-Beuve demeurèrent assez réservés.

Mais le critique était aussi poète ; il montrait ses vers à Victor Hugo qui, naturellement, lui faisait les plus beaux éloges du monde et qui lui écrivit même ceci : « Je vous avais deviné — moins peut être à vos articles, si remarquables d'ailleurs, qu'à votre conversation et à votre regard — pour un poète. »

L'amitié du critique d'un journal comme *Le Globe* était précieuse pour Victor Hugo, celle d'un poète déjà célèbre et que beaucoup regardaient comme le chef de l'école romantique n'était pas moins précieuse pour le poète un peu timide qu'était Sainte-Beuve.

Celui-ci revint, à propos d'Alfred de Vigny, sur sa première opinion ; l'amitié, manifeste alors, de Victor Hugo pour Vigny, réussit peut-être à déterminer ce retour ; peut-être Sainte-Beuve pensa-t-il que ce retour était nécessaire pour la solidité de ses relations avec Victor Hugo. Bientôt donc Sainte-Beuve et Alfred de Vigny paraîtront dans les meilleurs termes et feront assaut de sentiments admiratifs.

En attendant, Vigny songeait au théâtre. Il avait, comme il l'écrira en 1829, dans la préface de sa traduction d'*Othello*, quelque chose de pressé à dire au public, et le théâtre lui paraissait la meilleure des tribunes. Dans cette même préface il pose ainsi la triple question, qu'à son sens, il était nécessaire et urgent de résoudre :

« La scène française s'ouvrira-t-elle, ou non, à une tragédie moderne produisant : — dans sa conception, un tableau large de la vie, au lieu du tableau resserré de la catastrophe d'une intrigue, — dans sa composition, des caractères, non des rôles, des scènes paisibles sans drame, mêlées à des scènes comiques et tragiques ; — dans son exécution, un style familier, comique, tragique et parfois épique ? »

Mais avant d'exprimer ses propres idées, avant de jouer, comme il dit, « un air de son invention, il fallait refaire l'instrument (le style), et l'essayer sur un public. » C'est pourquoi, expliquait-il, se bornant à faire une œuvre

Emile Deschamps

de forme, il avait transporté sur la scène française un drame shakespearien.

Ce dessein, il avait essayé de le réaliser déjà en 1827. Cette année-là, et en 1828, il y avait eu à Paris une série de représentations données par des comédiens anglais, qui eurent plus de succès qu'en 1822, et qui firent applaudir les œuvres de Shakespeare ; ils jouèrent, notamment, *Hamlet*, *Othello* et *Roméo et Juliette*.

C'est *Roméo et Juliette* que Vigny et Emile Deschamps entreprirent de traduire en vers français. Le commissaire du roi pour la Comédie Française était alors le baron Taylor, qui avait d'abord été officier et que Vigny avait connu à l'armée. Taylor était favorable à la génération des jeunes écrivains, et c'est lui qui devait ouvrir les portes au drame romantique.

Emile Deschamps et Vigny se mirent donc à l'œuvre, avec beaucoup d'ardeur et beaucoup d'espoir. Emile Deschamps écrivit les trois premiers actes, et Vigny les deux derniers.

En mars 1828 le drame était achevé. C'est à cette époque que l'on trouve le premier témoignage des relations amicales entre Vigny et Sainte-Beuve. Est-ce à la suite de compliments de celui-ci ou à la suite peut-être d'une rétractation comme celle que contient cette strophe de la pièce de vers de Sainte-Beuve sur le *Cénacle* ?

> Et toi frappé d'abord d'un affront trop insigne,
> Chantre des saints amours, divin et chaste cygne,
> Qu'on osait rejeter,
> Oh ! ne dérobe plus ton cou blanc sous ton aile :
> Reprends ton vol et plane à la voûte éternelle
> Sans qu'on t'ait vu monter.

En tout cas, le 14 mars, Alfred de Vigny adressait à Sainte-Beuve l'aimable lettre que voici :

« Eh bien, monsieur, puisque vous êtes de ceux qui se rappellent les *Poèmes* que le public oublie si parfaitement, je veux faire un grand acte d'humilité en vous les offrant. Les voici tels qu'ils sont venus au monde, avec toutes leurs souillures baptismales : leur date de naissance est leur unique mérite et ma seule excuse. Il me restait encore un de ces livres, je ne pouvais le mieux placer que dans vos mains ; j'aurais voulu y joindre *Eloa*, mais elle n'existe plus, même chez moi. »

Il s'agit évidemment de l'édition des *Poèmes* de 1822, antérieure à la publication d'*Eloa*.

La lettre de Vigny continue et s'achève par cette invitation :

« Serez-vous assez bon pour dire à mon cher Victor, votre voisin, je crois, qu'il invite M. de Sainte-Beuve à l'accompagner, lorsqu'il pourra passer un quart d'heure chez moi à parler de tout et de rien comme nous faisons ? J'irai vous en prier chez vous encore, comme je fais ici, en vous assurant de ma haute estime. »

A cette lettre, si gracieuse, Sainte-Beuve, qui se trouvait alors au Mans, fit, le 17 mars, la réponse éperdument laudative que voici :

« Que vous êtes bon, monsieur, de vous être souvenu de moi et d'avoir pensé que le présent de vos premiers poèmes me serait agréable ! Je ne les connaissais pas tous ; j'avais lu la *Prison* dans les *Tablettes romantiques*, et notre cher Victor m'avait récité les derniers vers, si gracieux et si folâtres, de *Sgmétha*, et le passage de *Jephté* où se trouve cette belle coupe :

. . permettez seulement

Mais ni le *Bal*, si éblouissamment beau, si amèrement triste, ni le *Bain de Suzanne*, auquel on ne peut comparer que le *Bain d'une jeune Romaine*, ni cette mystérieuse *Dryade*, et la bacchante Ida aux cheveux noirs, et la blonde et pudique prêtresse, je ne connaissais rien de tout cela, monsieur. Jugez de mon plaisir et de ma reconnaissance. Vous y ajoutez encore par votre obligeante invitation, il me sera bien doux de faire avec Victor le pèlerinage poétique de la rue de la Ville-l'Evêque, et de vous dire par moi-même combien vos vers m'ont charmé, combien surtout votre attention m'a touché. (1) »

Il est probable que Sainte-Beuve ne put pas assister à la lecture de *Roméo et Juliette* qui fut faite, chez Vigny, en présence d'un cercle d'amis et d'écrivains, le lundi 31 mars.

Ces soirées de lecture étaient fréquentes au temps du

(1) Cette lettre et quelques autres de Sainte-Beuve à Alfred de Vigny ont été publiées dans la *Revue de Paris* (15 août et 1 septembre 1906) par M. Louis Gillet.

romantisme : les poètes et les auteurs dramatiques du fameux Cénacle se convialent réciproquement à ces fêtes littéraires. Le succès de *Roméo et Juliette* de Vigny et d'Emile Deschamps dut être grand parmi les auditeurs ; en avril, ce drame fut reçu à la Comédie-Française, et Victor Hugo, écrivant à ce propos, le 18 avril, à Emile Deschamps, le félicitait en ces termes : « Nous sommes d'autant plus fiers de votre triomphe, cher Emile, que nous avons la priorité sur la Comédie-Française. Nous avons reçu *Roméo* avec acclamation avant elle. Maintenant c'est le tour du public. »

On parlait de jouer la pièce aussitôt ; mais des obstacles s'élevèrent ; par exemple, un drame, adapté de *Roméo et Juliette* par Frédéric Soulié, fut donné le 10 juin à l'Odéon. Le projet de jouer la pièce de Vigny et Emile Deschamps fut repris et abandonné plusieurs fois ; en réalité, elle ne fut jamais représentée, et un jour, bien des années après, en 1844, Emile Deschamps écrivit à son tour les deux derniers actes et publia en librairie une traduction entièrement de lui.

Après ce premier essai, les deux collaborateurs s'adressèrent de nouveau à Shakespeare, mais cette fois, ils ne collaborèrent pas. Emile Deschamps travailla à une *Macbeth*, et Alfred de Vigny songea à un *Othello*.

Le 19 juillet 1828, la *Bibliographie de la France* annonçait l'apparition du *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle* de Sainte-Beuve. Vigny en reçut un exemplaire et, le 3 août, il écrivit à son ami une lettre datée de Bellefontaine, près Senlis, où il se trouvait en villégiature, lettre dithyrambique dont le commencement et la fin suffiront à donner le ton. Vigny y dit d'abord :

« Je ne résiste pas au besoin que j'ai de vous parler de votre beau livre, et, en vérité, comme je ne cesse de causer avec vous tous les jours depuis que je suis à la campagne, je puis aussi bien continuer par écrit cette douce conversation. Oui vraiment, je ne peux quitter votre ouvrage que pour en parler et aller dire à tout le monde : *Avez-vous lu Baruch ?* et ensuite je m'enferme

Alfred de Vigny, par Achille Devéria.

avec vous, ou bien je vous emporte sous une allée, ou je marche tout seul, et je frappe sur le livre et je jette des cris de plaisir à me faire passer pour fou. »

Et il termine ainsi :

« Vous ne pouvez du moins vous en faire aucune [illu-

sion] sur mon amitié vive comme mon estime pour vous et votre ouvrage; je ne puis me consoler de l'avoir fini qu'en le recommençant, ce que je vais faire. »

Sainte-Beuve répond le 14 août, et il ne veut pas être en reste de compliments :

« Vous nous promettez pour bientôt votre retour; par malheur je n'en jouirai pas avant deux mois. Après-demain, je serai en route pour l'Angleterre où je vais passer deux mois environ, loin de vous, mais tout plein de vos souvenirs. Votre talent, comme votre existence, s'est intimement mêlé à quelque chose de ce beau pays. Juliette et Othello Roméo et Desdémone sont à jamais liés à votre nom; vous êtes shakespearien de ce côté comme vous êtes Espagnol par *Dolorida*, comme vous êtes Grec par la *Dryade* et *Symétha*, comme vous êtes biblique par *Moïse*, comme vous êtes vous-même, vous seul, poète et romancier français du XIXe siècle, par *Cinq-Mars* et *Elloa* (*sic*)... »

Cette fois, Alfred de Vigny dut trouver que l'article sur *Cinq-Mars* était tout à fait racheté.

Le groupe romantique paraissait très uni; il était très ardent; chacun de ses membres avait des espérances de victoire.

M. Ernest Dupuy (1) parle d'un syndicat d'auteurs que Vigny aurait voulu fonder et pense qu'il faut en placer le projet à cette année 1828. Vigny voulait, avant la campagne dramatique qu'il fallait entreprendre, organiser sérieusement l'armée. Il fit part, naturellement, de son projet à Victor Hugo; celui-ci y vit bien quelques obstacles, mais il ne le jugea pas irréalisable; il répondit à Vigny qu'il fallait seulement, si l'on décidait une action quelconque, avoir « tout prévu, tout pesé, tout retourné d'avance »; et, comme toujours lorsqu'il écrivait à Vigny, il avait soin de s'effacer et il déclarait : « Ce serait un grand bonheur que d'être membre de ce consulat de gloire et d'amitié, dont, à coup sûr, je ne serais pas le Bonaparte. » En tout cas, quoi qu'on dût faire, il estimait qu'il fallait former le

(1) *La Jeunesse des Romantiques*, p. 268 et suiv.

bataillon carré, et serrer les rangs. M. Ernest Dupuy interprète le mot consulat dans le sens d'un triumvirat, et suppose, qu'à la date présumée, le troisième consul devait être Emile Deschamps.

Mais nous ne savons ni quel but précis visait Alfred de Vigny, ni quel moyen il comptait employer. Le seul intérêt de ce projet, c'est de nous montrer chez Vigny la persistance de son goût pour l'action, l'ardeur qu'il apportait aux choses sérieuses de sa vie.

A l'automne de cette année 1828, il eut la satisfaction de se rencontrer de nouveau avec Lamartine, qui avait abandonné, définitivement cette fois, l'ambassade de Florence. Lamartine vint chez Vigny le 15 octobre et, le 18, ils se retrouvèrent à la table d'Emile Deschamps. Simple « dîner de garçons », où devaient se trouver encore Antony Deschamps et Victor Hugo. Lamartine, au dire d'Emile Deschamps, était dans un grand enthousiasme du *Cinq-Mars* de Vigny; déjà, en mars 1827, Antony Deschamps, qui voyageait alors en Italie et qui avait vu Lamartine à Florence, avait écrit la même chose.

Dans le jugement qu'il a formulé sur *Cinq-Mars*, dans ses *Souvenirs et Portraits* (tome III), s'il loue le grand art de Vigny, la beauté de ses descriptions, Lamartine blâme cependant l'idée même de l'ouvrage dont le défaut capital est, selon lui, d'être un roman historique. « Le roman historique dit-il, est un mensonge, et le plus dangereux, puisque l'histoire ici ne sert que de faux témoin à l'invention.... En bonne police littéraire cela devrait être interdit.... Mais le talent a ses licences, il les justifie en les couvrant de fleurs. Les chefs-d'œuvre portent avec eux leur pardon. *Cinq-Mars* est un chef-d'œuvre. »

Voilà la faute pardonnée, mais dénoncée. — Vigny, de son côté, — en particulier dans le *Journal d'un Poète*, — a parlé plusieurs fois de Lamartine avec admiration.

Il est donc difficile de savoir quelle part de vérité il y a dans ces lignes des *Cahiers* de Saint-Beuve :

« Lamartine dit, en parlant des poésies de Vigny : « C'est

bien *lâché* » ; et de Vigny, en parlant de celles de Lamartine : « C'est bien *lâché* ».

Sainte-Beuve rapporte aussi une anecdote, souvent répétée, mais bien peu vraisemblable. Alors que Lamartine était secrétaire d'ambassade à Florence, « un riche Anglais de passage lui fut présenté et fut invité par lui à dîner à l'ambassade. Pendant le dîner, l'Anglais dit à M. de Lamartine qu'il avait une fille mariée à l'un des premiers poètes de France. Sur la demande du nom, il hésita et ne sut pas le dire. Lamartine énuméra alors les noms des poètes en renom qui lui vinrent, et à chacun l'Anglais disait :

« Ce n'est pas ça ! »

Mais Lamartine ayant nommé, à la fin, le comte Alfred de Vigny, l'original répondit :

« Ah ! oui ! je crois que c'est ça ! »

M. Bunbury ayant oublié le nom de son gendre, cela nous paraît, en effet, assez singulier ; mais il n'est guère moins étonnant que Lamartine, « énumérant les poètes en renom », ne nomme qu'à la fin le comte Alfred de Vigny.

Ce nom était déjà célèbre et il allait recevoir bientôt un éclat nouveau.

Le poète travaillait à son drame d'*Othello*, et, en attendant, publiait une édition complète de ses œuvres. Le premier de ses ouvrage qui fut réimprimé est *Cinq-Mars*, dont il envoya un exemplaire à Sainte-Beuve qui, dans la lettre par laquelle il l'en remercia, écrivait :

« Je vais relire maintenant *Cinq-Mars* et vous devoir une journée de bonheur. »

On a l'impression que Sainte-Beuve ne laisse passer aucune occasion de donner un coup d'éponge à son article de 1826. Il va d'ailleurs, lui aussi, publier un volume ; il l'annonce à Alfred de Vigny par ces lignes modestes :

« J'espère vous porter bientôt à mon tour mon humble, mais sincère offrande, mon pieux grain de sel, mon *Joseph Delorme* enfin, puisqu'il faut le nommer par son nom. Vous serez bien indulgent pour lui, n'est-ce pas ? il aimait tant votre personne, il admirait si profondément vos œuvres ! »

Le 28 mars Vigny invite Sainte-Beuve à venir entendre « quantité de vers anglo-français » et demande quand paraîtra *Joseph Delorme*. Le 3 avril, le livre a paru et Vigny, cette fois encore, adresse à l'auteur une lettre enthousiaste :

« Il m'empêche d'écrire, il m'empêche de sortir et de penser à autre chose qu'à ses vers : il faut bien que je vous parle de lui. Que d'impressions douloureuses, sombres et tendres! Quel plaisir et quel chagrin que de le lire! Pauvre jeune homme! souffrir et ne pas croire et être poète! Triple douleur et triple doute! .. Toutes les tristesses de la vie, il les a senties; il en a joui pleinement avec son génie... Dussiez-vous vous fâcher, je vous le dis en face, mon cher Sainte-Beuve, vous êtes un poète qui ne périrez jamais... »

Victor Hugo, par Achille Devéria.

Les éloges de Victor Hugo n'étaient pas moins vifs. En somme, à ce moment-là, Hugo, Sainte-Beuve et Vigny parlent les uns des autres avec une exaltation, dont on peut se demander si elle est vraiment sincère. L'amitié qui paraît les lier indestructiblement va bientôt subir de sérieuses atteintes. La bataille dramatique, en unissant Vigny et Hugo contre des ennemis communs, va les opposer l'un à l'autre; chacun d'eux revendiquera la

suprématie et s'attribuera la gloire d'avoir dressé le plan de l'attaque, et, le premier, mené le combat ; et Sainte-Beuve, que Victor Hugo avait rapproché de Vigny, travaillera à écarter Vigny de Victor Hugo.

Ce fut d'abord la période des lectures. On y conviait le plus de poètes possible. Le 8 juillet, un jeune écrivain breton, Édouard Turquety, fut amené chez Alfred de Vigny par Émile Deschamps. Il fut accueilli de la façon la plus aimable. Il dépeint Vigny comme « un jeune homme très pâle, et qui avait l'air souffrant ». Il y avait là aussi Victor Hugo. Le nouveau venu devait être bien content, mais aussi bien intimidé ; cependant il fut bientôt tout à fait à son aise. « C'est une chose singulière, dit-il, que la manière dont on fraternise dans cette école romantique » ; et Vigny lui-même, qui etait sans doute, de tous, le plus réservé, et le plus aristocratique, se montrait simple et charmant : « Au bout de quelques minutes, dit encore E. Turquety, je causais avec Vigny comme si je l'avais connu depuis longtemps. » La séance fut d'environ deux heures. A la sortie, Victor Hugo invita le jeune homme à aller entendre chez lui le lendemain la lecture d'un drame, intitulé alors : *Un duel sous Richelieu*, et qui reçut, ensuite, le titre de *Marion Delorme*.

Cette lecture eut lieu, en effet, le 10 juillet, dans le salon de la rue Notre-Dame-des-Champs. Tout le clan romantique était là, et salua l'œuvre par des acclamations enthousiastes. Alfred de Vigny se tenait dans un coin, et Ed. Turquety, dans le récit qu'il fit, longtemps après, de cette soirée, le représente comme méditant, sans doute, une rupture prochaine.

Le mercredi suivant, 17 juillet, ce fut au tour de Vigny de réunir ses amis pour une lecture. Il s'agissait *d'Othello*. Ed. Turquety y assista aussi. Le jeune homme en sortit ébloui et oppressé.

« La soirée, dit-il, fut très brillante : on n'annonçait que comtes et barons ; les appartements sont pleins de luxe et d'ornements. La lecture dura fort tard et m'impressionna au point de me faire beaucoup de mal. Je vis là

beaucoup d'hommes de lettres dont je connaisais les ouvrages ; il ne manquait que Charles Nodier, mais il est trop souffrant pour sortir le soir. »

Alexandre Dumas, que Victor Hugo et Vigny avaient connu à l'occasion de la première représentation de *Henri III et sa Cour*, le 17 septembre 1828, pour laquelle ils avaient demandé deux places, n'assista pas non plus à la lecture d'*Othello* ; il se trouvait alors en voyage en Normandie, mais dès qu'il connut la réception de la pièce à la Comédie-Française, il envoya ses félicitations à l'auteur.

Alexandre Dumas avait pour Vigny la plus sincère affection bien qu'il ne se ressemblassent guère, et que, dans le portrait de Vigny qu'il a tracé au tome V de ses *Mémoires*, il marque nettement leurs contrastes. Nous reproduisons ce portrait, comme nous avons reproduit ceux qu'ont tracés d'Alfred de Vigny Mme Ancelot et Lamartine, car il est intéressant de connaître de quelle façon les hommes remarquables ont été vus par leurs contemporains.

« Vigny, écrit Dumas, est un singulier homme : poli, affable, doux dans ses relations, mais affectant l'immatérialité la plus complète : cette immatérialité allait, du reste, parfaitement à son charmant visage aux traits fins et spirituels, encadré de cheveux blonds bouclés, comme un de ces chérubins dont il semblait le frère. De Vigny ne touchait jamais à la terre [que] par nécessité : quand il reployait ses ailes et qu'il se posait, par hasard, sur la cime d'une montagne, c'était une concession qu'il faisait à l'humanité, et parce que, au bout du compte, cela lui était plus commode pour les courts entretiens qu'il avait avec nous. Ce qui nous émerveillait surtout, Hugo et moi, c'est que Vigny ne paraissait pas soumis le moins du monde à ces grossiers besoins de notre nature, que quelques-uns de nous — et Hugo et moi étions de ceux-là — satisfaisaient, non seulement sans honte, mais encore avec une certaine sensualité. Personne de nous n'avait jamais surpris Vigny à table. »

Alexandre Dumas eut cependant le plaisir de le compter parmi les convives du souper qu'il donna, en mars 1830, le jour de la répétition générale de *Christine*.

Ce portrait rappelle les fameux vers si souvent cités de Sainte-Beuve :

Et Vigny, plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait.

Mais Dumas ajoute un trait encore, et tout à fait juste :

« Tout cela n'empêchait point de Vigny d'être un agréable confrère, gentilhomme jusqu'au bout des ongles, très capable de vous rendre un service, très incapable de vous jouer un mauvais tour. »

Vigny fut, en effet, un noble caractère ; il fut particulièrement accueillant pour les jeunes écrivains qui s'adressaient à lui ; et, en 1832, il écrivait dans son *Journal* :

« On ne peut trop mettre d'indulgence dans ses rapports avec les jeunes gens qui consultent. Je pense qu'il faut toujours les encourager, les vanter, les élever à leurs propres yeux, tirer d'eux tout ce que renferme leur cerveau et l'exprimer comme un grain de raisin jusqu'à la dernière goutte. »

Othello avait été reçu à la Comédie-Française le 21 juillet 1829.

Hugo et Vigny avaient donc franchi en même temps les portes redoutables. Mais dès les premiers jours d'août Victor Hugo reçut avis que *Marion Delorme* était interdit. Il se mit aussitôt à une œuvre nouvelle destinée à remplacer celle-là. Le 30 septembre *Hernani* était terminé et, selon l'usage, lu à une assemblée d'écrivains et d'amis. Auguste Barbier y assista, amené par l'un des invités, Paul Lacroix. C'est ce soir-là qu'il vit, pour la première fois, Alfred de Vigny.

« Tous les chefs du romantisme avaient été fidèles au rendez-vous, écrit-il dans ses *Souvenirs personnels*. Un seul tardait à paraître. C'était l'auteur d'*Eloa*. Enfin i

arriva et je vis passer à travers les rangs des Jeune-France barbus et chevelus un gentleman d'une tenue parfaite, en habit noir, cravate noire, gilet blanc. Sa taille était élancée, sa figure pâle et régulière; des lèvres minces, un nez légèrement aquilin et des yeux gris bleu sous un beau front encadré de cheveux blonds, un air de grande dis-

Iago. Desdémona. Cassio.

Costumes dessinés par Tony Johannot pour « Othello ».

Appartient à Mme Sangnier-Lachaud.

tinction... La lecture achevée, tout le monde alla féliciter l'auteur, et, dans le défilé, je vis le chantre d'*Eloa*, toujours la figure froide et réservée, venir serrer la main de son confrère et ami; après quoi il s'éclipsa discrètement. »

Victor Hugo porta sa pièce au Théâtre-Français, où l'on répétait *Othello* qui avait pris la place de *Marion Delorme*; mais la question pouvait se poser de savoir si Vigny ne devait pas céder le pas à Victor Hugo, mainte-

nant que celui-ci arrivait avec un nouveau drame. Hugo pouvait invoquer son droit de priorité, et l'on a dit qu'il le fit; — en tout cas, ce fut sans succès.

Ainsi les circonstances préparaient et rendaient manifeste la rivalité dramatique d'Alfred de Vigny et de Victor Hugo. On a voulu voir dans l'attitude réservée de Vigny, le soir de la lecture d'*Hernani*, un signe de mécontentement et même de jalousie : cette froideur apparente, que Ed. Turquety avait notée aussi, n'était-elle point naturelle au contraire chez celui que tous ceux qui ont fait son portrait représentent toujours comme discret, silencieux et même « séraphique »?

Il avait d'ailleurs foi dans son œuvre, et la lettre à lord*** qu'il a mise comme préface à l'édition de sa pièce en est un sérieux témoignage. Il se préparait à la bataille avec beaucoup d'ardeur. On a publié une lettre de lui, datée du 9 octobre, adressée probablement à Brizeux, dans laquelle il écrivait, parlant de la mobilisation des jeunes troupes romantiques :

« ... J'attends une nouvelle liste de conjurés. Qu'elle soit bien nombreuse, je vous en prie ; c'est la cause de la jeunesse et c'est une liberté de plus qu'elle m'aidera à conquérir. Cette vieille citadelle de la rue Richelieu va nous appartenir si nous ouvrons la brèche. Cette guerre, au bout du compte, est une plaisanterie assez amusante, et cette soirée nous divertira, quelque chose qui arrive, très assurément. C'est du mouvement, c'est de la vie; depuis que j'ai quitté le service, il ne m'arrive rien, cela m'ennuie. Je me suis fait là un petit événement. — Venez donc un de ces matins avant onze heures, comme l'autre jour, nous parlerons de tout ceci sur le champ de bataille. »

Les troupes, d'ailleurs, étaient prêtes pour l'assaut. Cette bouillante jeunesse littéraire aurait préféré combattre pour une pièce française, mais, si l'auteur qu'on allait défendre était un étranger, c'était du moins le grand Shakespeare, le premier des maîtres de l'école nouvelle. Il était du reste introduit par l'un des plus fameux poètes

de cette école. On attendait donc avec impatience la première représentation.

Le 20 octobre, Alfred de Musset, qui était en relations avec Alfred de Vigny, et qui avait assisté le 17 juillet à la lecture de la pièce, demandait une place de balcon, et Alfred de Vigny lui répondit : « Venez, brave poète! »

Victor Hugo, qui avait oublié ou paraissait avoir oublié son récent conflit avec Vigny, se rendit au théâtre deux jours trop tôt ; il demanda le lendemain à Vigny un laissez-passer pour la répétition générale ; il lui écrivait :

« Envoyez-le moi, je vous prie, en *temps utile* et de façon qu'il serve aussi à mon beau-père... On cherche à nous diviser, mais je vous prouverai le jour d'*Othello* que je suis plus que jamais votre bon et dévoué ami. »

Ce billet contient, du moins, l'aveu que l'on cherchait à exploiter, contre les deux poètes, la rivalité de leur position.

Le soir de la première représentation les « conjurés » furent à leur poste. Leur présence était nécessaire : la pièce souleva une violente opposition.

Le *Constitutionnel* du 26 octobre jugea sévèrement l'ouvrage et conclut en ces termes :

« On s'est ennuyé pendant trois heures sur quatre ; souvent on applaudissait au parterre pendant qu'on riait dans les loges et qu'on sifflait au paradis. Ici, on admirait les belles reparties de cette conception bizarre ; là, et aux passages les plus bouffons, on battait des mains avec une sorte de fureur en apostrophant les spectateurs paisibles qui ne partageaient pas le frénétique enthousiasme de la camaraderie littéraire. Dans cette occasion solennelle, la congrégation des exclusifs a poussé si loin son ardeur admirative, qu'il est heureux, non seulement pour ses adversaires, mais encore pour les auditeurs froids et désintéressés, qu'elle n'ait pas eu à sa disposition le coussin d'Othello. Toutefois des oreillers n'auraient pas été inutiles pour la grande partie des spectateurs calmes et bénévoles. »

Le *Figaro* raconte que les qualificatifs d'*ignorants* et

d'*imbéciles* voltigeaient sur les lèvres romantiques comme les *f* et les *b* sur le bec de *Vert-Vert* : il est choqué de la famaliarité de certaines expressions de l'auteur.

Les interprètes furent généralement loués. Le rôle de Desdémona était joué par Mlle Mars qui y fut fort applaudie : elle était « un peu trop mûre » peut-être, comme l'observa la *Quotidienne*, et Vigny aurait préféré confier ce rôle à une comédienne remarquable, que plusieurs grands succès avaient rendue célèbre, et pour laquelle il avait beaucoup d'admiration ; elle s'appelait Marie Dorval. Mais elle appartenait au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Vigny lui offrit du moins un exemplaire de son drame sur lequel il inscrivit ces vers :

Quel fut jadis Shakspeare ? — On ne répondra pas.
Ce livre est à mes yeux l'ombre d'un de ses pas.
Rien de plus. — Je le fis, en cherchant sur sa trace
Quel fantôme il suivait de ceux que l'homme embrasse,
Gloire — fortune — amour — pouvoir ou volupté !

Rien ne trahit son cœur, hormis une beauté
Qui toujours passe en pleurs parmi d'autres figures
Comme un pâle rayon dans les forêts obscures,
Triste, simple et terrible, ainsi que vous passez,
Le dédain sur la bouche et vos grands yeux baissés.

Aux côtés de Mlle Mars, Joanny jouait le rôle d'Othello, et Perrier le rôle d'Iago.

C'est Perrier qui vint, à la fin du spectacle, proclamer le nom de l'auteur. Il commença : « L'auteur de la nouvelle traduction de la tragédie de Shakespeare... » Il fut interrompu par des aplaudissements frénétiques ; cela l'excita sans doute, car il reprit : « ... de la tragédie du *grand* Shakespeare est M. Alfred de Vigny. » Cette épithète de *grand* offusqua les classiques qui objectèrent que, à la représentation du *Philoctète* de La Harpe, on n'avait attribué aucune épithète à Sophocle.

Ainsi la bataille s'était prolongée jusqu'à la dernière minute de cette soirée, et la victoire resta à Vigny. Victoire sans grand éclat à la vérité ; il fit à sa pièce quelques

remaniements, il y pratiqua quelques suppressions, et l'accueil fut meilleur à la deuxième représentation.

Victor Hugo prétendit que cette victoire était son œuvre et celle de ses amis, il écrivit à Sainte-Beuve, qui était

Alexandre Dumas, par Léon Noël.

absent de Paris, et qui par conséquent n'avait pu assister à cette soirée :

« *Othello* a réussi non avec fureur, mais autant qu'il le pouvait, et grâce à nous. Ma conduite en cette occasion a tout à fait ramené Alfred de Vigny et nos shakespeariens. »

L'amitié de Vigny et de Hugo est devenue une chose fragile. Sainte-Beuve, rentré à Paris, et renseigné sur la première *d'Othello*, écrit à Vigny, le 10 novembre, une lettre où les éloges sont entremêlés, comme toujours, de protestations d'amitié.

Quelques jours après il lui adressait la pièce de vers qui se trouve dans les *Consolations* et qui commence ainsi :

> Autour de vous, Ami, s'amoncelle l'orage ;
> La jalousie éteinte a rallumé sa rage,
> Et, vous voyant tenter la scène et l'envahir,
> Ils se sont à l'envi remis à vous haïr.
> Honneur à vous !

Vigny le remercie, le 19 novembre, de ces « vers adorables » qui l'ont consolé, dit-il, de son « amer succès ». Il avoue qu'il a perdu le calme ; il n'a plus sa chère solitude ; il ne se croit plus poète !

En décembre 1829, Sainte-Beuve publie dans la *Revue de Paris* un article sur Racine, et Vigny lui écrit à ce propos une nouvelle lettre élogieuse et amicale.

Vers la fin de ce même mois, la veille de Noël, Vigny se rendait à l'invitation d'un autre de ses amis, ami plus récent, moins intime, mais sûr, dont la jeunesse triomphante lui avait plu, et qui, comme ses aînés, voulait, avant de livrer au public un recueil de vers déjà imprimé et à la veille de paraître, les lire au groupe du Cénacle. La réunion se tenait chez Alfred de Musset, qui avait écrit à Vigny le mot même de celui-ci à la veille d'*Othello* : « Venez, brave poète ! » L'œuvre qu'il devait lire était son pimpant recueil des *Contes d'Espagne et d'Italie*, qui, avant d'étonner et d'ahurir presque la critique, furent, ce soir-là, par des mains enthousiastes, frénétiquement applaudis.

Mais il se préparait une soirée autrement importante ; la plus rude bataille que le romantisme eût encore engagée allait être livrée : la Comédie-Française répétait *Hernani* contre lequel se déchaînaient par avance l'hostilité des classiques, et dont les répétitions même étaient l'occasion de continuels confits entre l'auteur

et sa principale interprète Mlle Mars. Dans sa lettre à Sainte-Beuve du 29 décembre, Vigny y faisait cette allusion :

« Notre pauvre Victor, que fait-il dans ce théâtre? Que je le plains! Sait-il et savez-vous que les baladins de l'Académie et des théâtres font des parades sur nous? »

On sait combien fut importante et soigneusement préparée pour la première et fameuse représentation de cette pièce (25 février 1830) la mobilisation des troupes romantiques; on sait aussi quels incessants combats elles durent livrer; elles se battirent jusqu'à la fin du spectacle pour un vers, pour un hémistiche, pour une simple épithète. Dans cette assemblé passionnée, Alfred de Vigny ne put conserver l'attitude calme et réservée qui le faisait remarquer, les soirs de lecture dans les salons romantiques, et l'on rapporte ce propos qu'il aurait tenu ce soir-là, et qui donne la mesure de son exaltation : « Aux fureurs littéraires qui m'agitent, je comprends les fureurs politique de 93. »

Il y a, sans doute, dans ces paroles, l'expression de son amitié pour Victor Hugo, mais aussi le sentiment de la difficultés des batailles prochaines, dont il compte livrer lui-même quelques-unes.

Peut-être pourrait-on placer à cette date, avec plus de vraisemblance encore qu'en 1828, le projet de syndicat d'auteurs, qu'Alfred de Vigny forma et dont nous avons déjà parlé. S'il en était ainsi, on aurait un argument pour répondre à l'accusation qu'on a portée contre Vigny d'avoir été jaloux du succès de *Hernani* ; rien, en tout cas, ne prouve qu'elle soit fondée. Victor Hugo et lui semblent s'être vus moins souvent à partir de 1830 ; mais à cette date le groupe romantique commence à perdre de sa cohésion ; si de nouvelles recrues lui arrivent encore, comme Théophile Gautier, dont le nom demeure inséparable de la première représentation de *Hernani*, d'autres, comme Alfred de Musset, s'en éloignent déjà ; certains, et c'est le cas de Vigny et de Hugo, ont à présent conquis une sûre renommée, ils sont de plus en plus absorbés par le

souci de leur propre carrière. La brèche est faite. Individuellement, chacun va passer. Les poètes qui seront maintenant attirés par l'éclat romantique seront souvent de pauvres jeunes gens, dont le talent poétique égalera rarement le saint enthousiaste, et qui, loin des salons où leurs aînés se réunissaient et s'organisaient pour la guerre, mourront lentement, à la lumière d'une faible lampe, dans leur chambre sans feu. Ceux-là seront vraiment, non pas les maudits, sans doute, comme l'écrira bientôt Alfred de Vigny, comme plus tard doit le redire Baudelaire, mais les hallucinés et les faibles, ceux qui n'auront pas su voir la réalité telle qu'elle est, qui ne se seront pas vus eux-mêmes tels qu'ils sont, et dont quelques-uns, — un trop grand nombre, — las d'attendre sans lutte une fin qu'ils désirent, ne trouveront que le courage de hâter l'heure de leur mort.

Quelques semaines après *Hernani*. Alexandre Dumas faisait représenter à l'Odéon *Christine*, drame en trois actes et en vers. Cette pièce avait été reçue à la Comédie-Française avant *Henri III et sa Cour* qui, cependant, fut jouée la première; *Christine* avait été mise en répétitions après la représentation d'*Othello*; mais en raison de l'attitude hostile des comédiens, Alexande Dumas retira sa pièce du Théâtre-Français et la porta à l'Odéon. Entre la répétition générale et la première représentation, il dut se résigner à quelques changements; ainsi qu'à Vigny au soir d'*Othello*, l'attitude des spectateurs lui avait indiqué quelques suppressions à pratiquer et quelques modifications à faire dans son texte. Comme il avait convié, ce soir-là, vingt-cinq de ses amis à souper, il ne put y travailler lui-même; il demanda à Alfred de Vigny et Victor Hugo de s'en charger, et, pendant que les autres convives festoyaient, les deux poètes, collaborant pour la première fois, et à l'œuvre d'un troisième, refirent une centaine de vers. Ils se retirèrent au matin, silencieusement, sans troubler le sommeil de personne, ayant achevé la *Christine* d'Alexandre Dumas.

Les relations amicales, et qui le devinrent davantage

encore, entre Alexandre Dumas et Alfred de Vigny, eurent pour celui-ci de graves conséquences. C'est chez Alexandre Dumas qu'il fit, en 1830, la connaissance de Marie Dorval, dont il admirait beaucoup le talent et, sans doute déjà aussi, la personne, — et dont il aurait voulu faire, ainsi que nous l'avons déjà rappelé, la Desdémona de son *Othello*.

Mais bientôt de graves événements allaient donner un nouvel aliment à ses pensées et poser à sa conscience un difficile problème. A la fin de juillet, des ordonnances de Charles X déterminèrent des soulèvements populaires et le trône des Bourbons chancela.

A. de Vigny.
(D'après le médaillon de David d'Angers.)

Vigny suivit avec la plus douloureuse attention les phases de cette lutte, et il les a notées dans son *Journal d'un Poète*. Il était resté légitimiste; pouvait-il assister indifférent à la chute de la royauté légitime? Il ne devait rien aux Bourbons, au service desquels il avait couru se mettre dès leur retour de l'exil et qui l'en avaient si mal récompensé; mais ne devait-il pas à lui-même de soutenir le principe monarchique? S'il avait abandonné l'armée du roi, il était demeuré le soldat de la cause royale, et il aurait repris les armes pour la défendre ou pour mourir; mais on ne se bat point sans chefs; Vigny pensait que le général doit marcher à la tête de ses troupes, et il attendait que les princes attaqués se décidassent à soutenir eux-mêmes le combat.

Il faut parcourir ici le *Journal d'un Poète*.

Le mardi 27 juillet les troubles commencent; le mercredi 28

la circulation dans Paris est impossible, Vigny écrit :

« Je ne puis plus traverser Paris. Les ouvriers sont lâchés, brisent les réverbères, enfoncent les boutiques, tuent, et sont fusillés et poursuivis par la garde. — Le 50e de ligne a, dit-on, refusé de faire feu sur le peuple. »

Dans la nuit du mercredi au jeudi, il écrit encore :

« Depuis ce matin on se bat. Les ouvriers sont d'une bravoure de Vendéens; les soldats d'un courage de garde impériale. Français partout. Ardeur et intelligence d'un côté, honneur de l'autre! »

Il se demande : « Quel est mon devoir? Protéger ma mère et ma femme. »

Et il marque sa position par rapport aux Bourbons.

« Que suis-je? Capitaine réformé... La cour ne m'a rien donné durant mes services. Mes écrits lui déplaisaient; elle les trouvait séditieux... J'ai reçu des Bourbons un grade, *par ancienneté*, au 5e de la garde, le seul, car j'étais entré lieutenant. »

« Et poutant, ajoute-t-il, si le roi revient aux Tuileries et si le Dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux. — Le tocsin. — J'ai vu l'incendie de la fenêtre des toits. — La confusion viendra donc par le feu. — Pauvre peuple, grand peuple, tout guerrier!

« J'ai préparé mon vieil uniforme. Si le roi appelle tous les officiers, j'irai. — Et sa cause est mauvaise, il est en enfance, ainsi que toute sa famille; en enfance pour notre temps qu'il ne comprend pas. — Pourquoi ai-je senti que je me devais à cette mort? — Cela est absurde. Il ne saura ni mon nom ni ma fin. Mais mon père, quand j'étais encore enfant, me faisait baiser la croix de Saint-Louis, sous l'Empire : superstition, superstition politique, sans racine, puérile, vieux préjugé de fidélité noble, d'attachement de famille, sorte de vasselage, de parenté du serf au seigneur. Mais comment ne pas y aller demain matin s'il nous appelle tous? J'ai servi treize ans le roi. Ce mot : le roi, qu'est-ce donc? Et quitter ma vieille mère et ma jeune femme qui comptent sur moi! Je les quitterai, c'est bien injuste, mais il le faudra. »

Le jeudi 29, il s'indigne :

« Ils ne viennent pas à Paris, on meurt pour eux. Race de Stuarts ! Oh ! je garde ma famille

« Attaque des casernes de la rue Verte et de la Pépinière. Bravoure incomparable des ouvriers serruriers . En vingt minutes, les deux casernes prises. »

Le vendredi 30, il exprime encore son indignation contre les princes :

« Pas un prince n'a paru, écrit-il. Les pauvres braves de la garde sont abandonnés sans ordre, sans pain, depuis deux jours, traqués partout et se battant toujours ! »

Le 31, c'est fini. Quelle tristesse et quelle désillusion il y a dans cette ligne de Vigny : « Donc, en trois jours, ce vieux trône sapé ! »

Avec le trône, la foi politique du poète est sapée aussi :

« J'en ai fini pour toujours, déclare-t-il, avec les gênantes superstitions politiques. Elles seules pouvaient troubler mes idées par leurs mouvements d'instinct. — Si le duc d'Enghien eût été là ou seulement le duc de Berry, j'y serais mort. C'eût peut-être été dommage. Qui sais ce que je ferai ! »

Cette dernière parole est comme gonflée d'une orgueilleuse espérance. Vigny, désemparé par la perte de sa foi politique, ne pensait pas cependant que son rôle fût terminé. Il venait de voir la faiblesse de la royauté, mais il avait tressailli devant le magnifique courage du peuple ; peut-être y a-t-il là une des sources de ce « socialisme », que certains, et Lamartine entre autres, devaient, quelques années plus tard, blâmer dans le drame de *Chatterton*.

Le 10 août eut lieu le couronnement de Louis-Philippe, que Vigny qualifie de « couronnement protestant » ; le 29 août, le nouveau roi, passant en revue, au Champ de Mars, la garde nationale, dans laquelle Alfred de Vigny commandait, « assez militairement », le quatrième bataillon de la première légion, arrêta son cheval devant l'officier-poète, et, ôtant son chapeau, le complimenta :

« Monsieur de Vigny, lui dit-il, je suis bien aise de vous voir, et de vous voir là. Votre bataillon est très beau,

dites-le à tous ces messieurs de ma part, puisque je ne peux pas le faire moi-même. »

Vigny, qui rapporte ces paroles, ajoute :

« Je l'ai trouvé beau et ressemblant à Louis XIV, à peu près comme Mme de Sévigné trouvait Louis XIV le plus grand roi du monde après avoir dansé avec lui. »

A cette époque Vigny méditait deux livres : l'un sur le martyre du soldat, l'autre sur le martyre du poète. Il était, nous l'avons dit, accueillant aux jeunes écrivains. En cette année 1830 précisément, il s'intéressa à Théophile Gautier, ainsi qu'il résulte d'une lettre datée du 21 septembre par laquelle la vicomtesse de Fontanges, dont le mari avait été le colonel de Vigny, présentait à celui-ci le premier recueil de Gautier. M. Ernest Dupuy, qui a publié cette lettre, en a donné aussi une autre, écrite celle-ci par Gustave Planche et datée du 25 octobre 1830, dans laquelle le jeune critique demandait à Vigny, qu'il avait rencontré chez Victor Hugo, et qu'il appelait déjà « mon cher ami », d'intervenir pour lui faire obtenir une chaire de littérature anglaise au Collège de France.

Il est probable, comme le dit M. Ernest Dupuy, que Vigny, dont l'obligeance était très grande, fit la démarche demandée ; mais Gustave Planche n'obtint pas sa chaire. Il entra peu après à plusieurs revues, et notamment à la *Revue des Deux-Mondes*, grâce, vraisemblablement, à l'appui de son « cher ami » Vigny, sur qui il devait écrire, dans cette revue même, au moment des représentations de *Chatterton*, un article d'une injuste sévérité.

Ce ne fut pas la seule amitié dont la défailllance devait attrister le cœur du poète ; il devait se voir séparé de compagnons plus anciens et autrement chers que celui-là. Aux raisons d'ordre littéraire qui conspiraient à l'éloigner de Victor Hugo, s'ajoutaient, depuis la révolution de Juillet, qu'ils ne jugeaient pas de même façon, de sourds dissentiments politiques ; cependant ils étaient amis encore et Sainte-Beuve était encore l'ami de tous deux.

IV

Marie Dorval
La première de « Chatterton »

VIGNY préparait un nouveau drame, dont il avait pris le sujet, comme celui de *Cinq-Mars*, dans l'histoire du temps de Louis XIII : c'est la *Maréchale d'Ancre*, et il aurait voulu confier le rôle principal à Marie Dorval pour laquelle il ressentait une passion encore contenue. Il allait souvent au théâtre lorsqu'elle jouait ; il la visitait dans sa loge ; il lui rendait des hommages qu'elle trouvait, dit-on, trop respectueux ; il l'admirait comme actrice et il l'aimait comme femme.

Un soir du mois de mars 1830, au cours de la représentation d'un mélodrame quelconque, dans lequel elle avait obtenu un prodigieux succès, Vigny alla la féliciter pendant un entr'acte, et la tragédienne lui dit qu'elle se trouvait fort intriguée par la présence, depuis plusieurs soirées, dans la même loge, d'une dame vêtue de noir et voilée, qui necessait, sous son voile, de s'essuyer les yeux.

Vigny répondit qu'il connaissait très bien cette dame, qu'elle était une de ses bonnes amies, et il offrit à Mme Dorval de lui présenter l'inconnue à la fin du spectacle.

Dorval accepta ; après le spectacle, l'inconnue parut, en effet, accompagnée d'Alfred de Vigny, et, prenant les deux mains de la tragédienne, elle lui dit d'une voix pleine encore de larmes :

— Ah ! madame, que vous êtes belle et touchante dans cette pièce !

Mme Dorval touchée par un tel éloge, pria l'inconnue de vouloir bien se nommer ; et celle-ci relevant doucement son voile, dit :

— Je suis la Malibran.

Ce seul nom émut davantage encore Mme Dorval ; elle avait justement dans sa loge le portrait de la Malibran chantant la *Romance du Saule* ; elle la lui montra et lui déclara qu'elle regardait cette image comme « la Madone de l'art ».

Les deux actrices tombèrent alors dans les bras l'une de l'autre.

M. Léon Séché a rapporté cette anecdote dans son livre sur *Alfred de Vigny et son temps*, d'après le récit que lui en avait fait le gendre même de Mme Dorval, l'acteur René Luguet.

Dans une lettre écrite le 24 mars à son ami Brizeux, Alfred de Vigny raconte à son tour cette rencontre des deux grandes actrices. Son récit, naturellement, est moins imagé, et tient dans les quelques lignes que voici :

« Ce soir, j'ai vu venir dans sa loge Mme Malibran, qu'elle adore comme vous savez. Cette bonne petite Italienne, qu'elle ne connaissait pas, est venue l'embrasser, tout émue d'admiration, et a trouvé chez Mme Dorval son portrait placé comme dans une chapelle. J'ai eu beaucoup de plaisir à voir ces deux talents de femme si près l'un de de l'autre. Elles étaient comme deux enfants, interdites toutes deux, et se regardant en se tenant les mains avec ravissement et toute la bonne foi et la naïveté des arts que vous aimez autant que moi-même à rencontrer. Quand Mme Malibran a été partie, celle qui restait a pleuré ; c'est sa manière d'être contente, d'être heureuse et d'être belle. »

Le 3 mai suivant, Marie Dorval remporta, dans *Antony* d'Alexandre Dumas, l'un des plus fameux triomphes de sa carrière. Alfred de Vigny put l'admirer, non seulement le soir de la première représentation, mais encore pendant la période des répétitions auxquelles il assista, à la demande de son ami Dumas. Dumas lui avait écrit, en effet :

« ... Rendez-moi un service. *Antony* se débrouille, regardez-le comme vôtre, venez aux répétitions et donnez moi, ainsi qu'aux acteurs, tous les conseils que vous croirez nécessaires au bien de votre fils adoptif. »

Et Vigny était venu, pour Dumas sans doute, et aussi pour Dorval ; et, son crayon d'or à la main, il avait marqué sur le manuscrit quelques modifications à faire. Entre autres choses, il demanda à Dumas, dit-on, de ne pas faire de son héros un athée.

Dumas rendit à Vigny un service analogue à propos de la *Maréchale d'Ancre* qui fut jouée le mois suivant — exactement le 25 juin — à l'Odéon, et qui n'obtint pas le brillant succès d'*Antony*.

Vigny avait dû accepter que le rôle de la Maréchale fût confié à Mlle Georges, mais il l'avait écrit pour Marie Dorval, et le 15 août, quatre jours après la première représentation de *Marion Delorme*, que Marie Dorval avait jouée, et où elle avait obtenu un grand succès, il lui envoyait le manuscrit relié de la *Maréchale d'Ancre*, avec cette dédicace :

« A Madame Dorval,

« Je n'ai que ce moyen de vous rendre ce drame qui fut écrit pour vous, madame. Vous vouliez le jouer, mais vous n'êtes reine à votre théâtre que par le talent, et ce n'est pas une royauté toute puissante que celle-là, au temps où nous sommes. »

Il lui envoie aussi un exemplaire de la pièce imprimée, avec, sur la page de garde, ce sonnet, daté du 26 juillet (1831) :

Si des siècles mon nom perce la nuit obscure,
Ce livre, écrit pour vous, sous votre nom vivra.
Ce que le temps présent tout bas déjà murmure,
Quelqu'un, dans l'avenir, tout haut le redira.

D'autres yeux ont versé vos pleurs. — Une autre bouche
Dit des mots que j'avais sur vos lèvres rangés,
Et qui vers l'avenir (cette perte nous touche)
Iront de voix en voix moins purs et tout changés.

Mais qu'importe! — Après nous ce sera pire chose;
La source en jaillissant est belle, et puis arrose
Un désert, de grands bois, un étang, des roseaux;

Ainsi jusqu'à la mer où va mourir sa course.
Ici, destin pareil. — Mais toujours à la source,
Votre nom bien gravé se lira sous les eaux.

Enfin, ce sonnet lui-même était précédé de ce court billet :

« Je vous envoie *la Maréchale d'Ancre*, sous deux espèces, Madame : c'est une pauvre défunte qui aurait dû revivre quelque temps sous votre figure, mais ce n'était pas écrit dans son jeu de cartes magiques. J'irai aujourd'hui dîner avec vous, selon votre gracieuse invitation, et vous suis mille fois dévoué.

« ALFRED DE V. »

Alexandre Dumas, dans le portrait qu'il a fait d'Alfred de Vigny et que nous avons cité, prétendait, on l'a vu, qu'il n'avait jamais surpris Vigny à table ; et il a dit encore : « Dorval qui, pendant sept ans de sa vie, avait passé chaque jour plusieurs heures près de lui, nous avouait, avec un étonnement qui tenait presque de la terreur, qu'elle ne lui avait jamais vu manger qu'un radis ! »

A force de déclarer que Vigny était un archange, ses ennemis et ses amis eux-mêmes avait fini par le spiritualiser tout à fait.

Vigny qui avait soupé, au moins une fois, chez Dumas en 1829, dîna donc, au moins une fois, en 1830, chez Marie Dorval. Jean Gigoux, dans ses *Causeries*, rapporte un autre propos de l'actrice : elle déclarait, paraît-il, après sa rupture avec le poète, que celui-ci ne lui avait pas offert une seule fois à dîner.

Boutades amusantes, monnaie d'anecdotes, mais auxquelles il ne faut pas accorder une valeur de documents, et dont il serait imprudent de vouloir tirer des conclusions.

L'amour que Vigny avait voué à Dorval avait un caractère difficile à définir. Il était à la fois tendre et respectueux,

et, peut-être avait-il, comme on l'a dit, quelque chose de mystique. Pour cet esprit dont le fonds était religieux, et qui avait le culte de certaines grandes entités : le Noble, le Poète, le Soldat, Marie Dorval devait représenter

Alfred de Vigny en 1832, par Maurin.

l'Actrice, l'être privilégié par la voix duquel le poète se fait entendre de la foule.

Il lui montrait à elle-même sans doute la noblesse de l'art qu'elle servait ; ce respect qu'il avait pour la pensée que le poète exprime, il voulait sans doute en donner la claire et profonde notion à l'artiste qui a pour mission de la répandre.

En réalité, il semble qu'il travaillât à épurer cette âme

et à la rendre digne de lui. Elle n'était qu'une comédienne d'une naissance obscure et même irrégulière : tout enfant elle avait vécu de la vie des coulisses ; elle avait grandi parmi les gens de théâtre, allant avec eux de ville en ville, et employant son jeune et grand talent pour le succès d'ouvrages sans art ; elle s'était mariée deux fois, et la première fois à seize ans, avec un comédien. Elle avait ces manières familières qui sont habituelles aux acteurs ; elle tutoyait ses camarades de théâtre, elle tutoyait les auteurs dramatiques, et, par exemple, l'ami même de Vigny, Alexandre Dumas. Tous ces traits devaient choquer le poète : il se rappelait peut-être aussi les conseils que la sagesse de sa mère avait rédigés, pour lui, lorsqu'il avait quitté la maison parternelle pour l'armée : sa mère l'avait mis en garde contre la séduction des comédiennes. Quelle confiance peuvent-elles donner à un cœur épris ? Peut-on goûter auprès d'elles une autre sorte d'amour que cet

... amour taciturne et toujours menacé

dont parle magnifiquement le dernier vers de la *Maison du Berger*?

Marie Dorval trouva d'abord l'amour du poète très touchant et très beau. Elle n'avait, certes, pas eu les aventures galantes de cette Marion Delorme dont elle venait de jouer le personnage, mais elle éprouvait peut-être à sa façon la part de vérité que contenait le vers fameux :

Ton amour m'a refait une virginité.

Elle se laissait élever par le gentilhomme-poète jusqu'à cette noble passion dont le charme lui était nouveau.

Cependant elle se lassa un jour de ces hommages platoniques et leur liaison changea de caractère. La date de cet événement n'est pas exactement connue, et, en vérité, cela importe peu. Il ne se produisit certainement pas avant 1832, peut-être 1833. Nous ne saurions donc, sans manquer à l'ordre chronologique dont le respect est toute la méthode de ce petit livre, en parler à cette place-ci.

A la date de 1831, à laquelle nous sommes arrivés, c'est avec Alexandre Dumas que, de tous les auteurs dramatiques, Vigny paraît surtout lié; cette intimité entre ses deux rivaux ne pouvait guère manquer de froisser un peu Victor Hugo, qui, de son côté, se liait, de plus en plus, avec Sainte-Beuve.

Il n'y avait cependant pas rupture entre Vigny d'un côté et Sainte-Beuve et Hugo de l'autre. Ils se voyaient moins, ils s'écrivaient moins, voilà tout.

En l'année 1832, il y eut à Paris une épidémie de choléra. C'est alors qu'Alfred de Musset perdit son père. C'est à cette époque que se rapporte la note que voici du *Journal d'un Poète*, où elle a été classée, à tort, sous la date de 1824 :

« Je sors d'une longue maladie qui avait les symptômes du choléra.

« Je suis étonné de n'être pas mort. J'ai souffert en silence des douleurs horribles, je croyais bien me coucher pour mourir.

« Mon sursis est prolongé, à ce qu'il me semble. »

Et cette autre :

« Étant malade aujourd'hui, j'ai brûlé, dans la crainte des éditeurs posthumes : une tragédie de *Roland*, une de *Julien l'Apostat*, et une d'*Antoine et Cléopâtre*, essayées, griffonnées, manquées par moi de dix-huit à vingt ans.

« Il n'y avait de supportable, dans *Roland*, qu'un vers sur Jésus-Christ :

« Fils exilé du ciel, tu souffris au désert. »

Le poète Gaspard de Pons, qui avait connu Vigny au régiment, et à qui ce dernier avait sans doute lû les fragments de son *Roland*, a retenu et cité un autre vers de cet ouvrage. (1) A la fin de la pièce, dit-il, « Angélique demandait pardon à Roland qui lui répondait : « Vous

(1) Gaspard de Pons. *Adieux poetiques*, I, 53.

m'avez fait trop souffrir, je ne saurais vous pardonner sur la terre, mais quoi qu'il en soit,

« Mourez, je vais mourir, et nous verrons après. »

On peut très bien trouver ce vers ridicule ; mais Gaspard de Pons admirait cette épave ; cet alexandrin lui paraissait sublime, « ne fût-ce, dit-il, que par la ferme confiance qu'il exprime dans l'immortalité de l'âme». C'en est là, sans doute, le sens, mais le deuxième hémistiche rend tout de même un son un peu goguenard. Combien Alfred de Vigny eut raison de détruire lui-même son œuvre, puisqu'il la jugeait indigne ! Tombée entre les mains d'un Gaspard de Pons, elle eût été publiée avec gloses et commentaires, et on ne pourrait plus être complet en parlant de Vigny, sans se condamner à en tenir compte.

En 1832, Alfred de Vigny termina *Stello*. Dans son *Journal d'un Poète* il notait les sombres pensées dont il devait faire jusqu'à la fin de sa vie l'objet de ses méditations. Il reviendra souvent sur cette idée que l'espérance est la plus grande de nos folies ; que les hommes sont dans la vie comme dans une prison, et qu'ils ne savent, et ne sauront jamais, ni pourquoi ils y sont, ni où ils seront ensuite conduits ; les vices et les crimes, ne méritent que la pitié, car ils viennent de notre faiblesse, laquelle vient de Dieu qui n'a pas fait tous les hommes forts ; ainsi le poète se dresse déjà contre la divinité.

Mais dans la nuit de sa geôle, au milieu de ses sombres réflexions, il lui vient quelquefois de riantes pensées et des images gracieuses. Celle-ci doit être transcrite, car il faut y voir un croquis, et très joliment tracé, de Marie Dorval :

« Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette avant d'entrer en scène. Elle parle avec une exagération ravissante de tout ; elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse, en une minute ; elle se dit malade, souffrante, guérie, bien portante, faible, forte, gaie, mélancolique, en colère ; et elle n'est rien de tout cela, elle est impatiente

comme un petit cheval de course qui attend qu'on leve la barrière, elle piaffe à sa manière, elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite : elle essaye sa physionomie et l'aiguise ; elle essaye *sa voix en parlant haut*, elle

Autographe d'A. de Vigny. Appartient à M. Marc Sangnier.)

essaye *son âme* en passant par tous les tons et tous les sentiments. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre. »

Pendant que Vigny habitait ainsi avec ses graves pensées et l'émotion de son amour, Victor Hugo poursuivait sa carrière bruyante et Sainte-Beuve se faisait le héraut

de sa renommée. Dans un article anonyme qu'il publia dans la *Revue des Deux-Mondes*, le 1er novembre 1832, il mettait Hugo au-dessus de tous les écrivains de l'époque, et, dans son dithyrambe, il écrivait :

« Les opinions de M. Victor Hugo méritent toute attention. A peine âgé de trente ans, il s'est fait, dans notre littérature, une place unique et immense. Drame, roman, poésie, tout relève aujourd'hui de cet écrivain, qui n'est pas moins grand prosateur que grand poète. »

Vigny prétendait ne pas relever de Victor Hugo, et il commit la maladresse de demander une rétractation de ce passage. La rétraction parut dans les livraisons du 15 novembre; elle était rédigée en ces termes :

« ... Et à ce propos, puisque l'occasion s'en présente, faisons remarquer que lorsque récemment il est échappé à la *Revue* de parler des écrivains qui relèvent d'un autre grand écrivain, il va sans dire que les maîtres en tout genre n'entraient pas dans notre pensée. Le grand écrivain dont il s'agit serait le premier, nous en sommes certain, à repousser une telle prétention; lui-même il a toujours fait la guerre à l'*École*. Les Lamartine, les de Vigny, les Mérimée, les Barbier, les Dumas, ne *relèvent* que de leur propre direction ; leur pensée n'appartient qu'à eux, ainsi que l'instrument par lequel ils l'expriment... »

On répétait à ce moment-là, à la Comédie-Française, le *Roi s'amuse*. Le 13 novembre, Sainte-Beuve avait écrit à Victor Hugo et lui avait parlé de cette pièce, puis, faisant allusion à l'exigence d'Alfred de Vigny :

« J'ai su que vous saviez les misères d'un gentilhomme de notre connaissance : un homme qui en est venu là ne fera plus que de la satire; mais son enthousiasme et son génie poétique sont morts. Les génies féconds sont à l'abri de ces bassesses. »

Le jour même, Victor Hugo répondit, employant à son tour, comme une injure, le terme de gentilhomme :

« Le *gentilhomme* devient, en effet, fabuleux; mais que voulez-vous ? il faut le plaindre encore plus que le blâmer. Il sera bien ravi si *Le Roi s'amuse* fait fiasco. C'est

ainsi qu'il me paye des applaudissements frénétiques d'*Othello*... »

Le lendemain, nouvelle lettre de Sainte-Beuve, il y déclarait :

« Quant au gentilhomme, il est tué moralement pour moi » ; et il se disait décidé à ne jamais plus le nommer dans ses articles, à moins de « terrible expiations ».

Ainsi Sainte-Beuve se détachait sournoisement de Vigny et, sournoisement, il détachait de lui Victor Hugo.

A propos de Vigny et de Victor Hugo, M. Adolphe Jullien (1) rapporte l'histoire d'un duel qui n'eut pas lieu, et dont il n'indique pas la date, mais qui, si elle est vraie, doit se placer entre 1833 et 1835.

« Buloz, en ce temps-là, conte M. A. Jullien, traitait fort bien l'auteur d'*Eloa* et donnait volontiers des extraits de ses nouveaux ouvrages, mais il se gardait d'en faire autant pour Hugo. Celui-ci se plaignait un jour en termes peu flatteurs pour Vigny, qu'il semblait rejeter au dernier rang; alors, Buloz lui expliqua avec sa rudesse habituelle les motifs de la réserve qu'il gardait à son égard : s'il ne publiait jamais de fragment de ses ouvrages, lui dit-il tout net, c'est qu'il était assuré de recevoir le lendemain une quittance à solder, et qu'il n'avait pas l'habitude de payer les services qu'il rendait. Cette conversation aurait dû rester secrète, mais le monde littéraire est aussi bavard que curieux. Finalement, les propos désobligeants d'Hugo revinrent à Vigny, qui, en sa qualité d'ancien officier, voulut en tirer réparation par les armes ; mais cette ferraillade aurait été extravagante, et les témoins, dont Renduel, traînèrent si bien les choses en longueur que Vigny finit par se calmer, sans avoir seulement égratigné son détracteur. »

L'amitié de Vigny et d'Emile Deschamps était d'un tissu plus solide. L'insuccès de leur collaboration passée n'avait pas altéré leurs rapports : ils continuaient de se voir et de s'écrire ; ils se rendaient réciproquement de

1 *Le Romantisme et l'editeur Renduel*, p. 124-125.

bons offices. En cette année 1832, il semble qu'ils aient songé à faire jouer enfin leur *Roméo et Juliette* avec Mme Dorval, mais cette fois encore le drame infortuné des deux amis ne vit pas le jour.

Cependant Dorval parut dans la *Maréchale d'Ancre*, que reprit le théâtre de la Porte-Saint-Martin, et Vigny écrivit pour elle le proverbe intitulé *Quitte pour la peur*, qu'elle joua, sur la scène de l'Opéra, dans une représentation à bénéfice, le 30 mai 1833.

Deux mois auparavant, Alfred de Vigny avait éprouvé une grande douleur. Sa mère avait eu, dans le courant de mars, à quelques jours d'intervalle, deux attaques de paralysie ; pendant deux semaines il craignit de la perdre; il mit tout son dévouement et toute sa tendresse à la soigner; il passait les nuits à son chevet; enfin une amélioration se manifesta. La malade fut sauvée, mais elle demeura infirme, et sur sa claire intelligence un voile peu à peu s'épaissit.

La demeure du poète, sévère déjà, fut désormais plus triste encore. Mais il accomplit fidèlement, et sans se lasser jamais, les nouveaux devoirs que cette épreuve lui avait créés.

Sa piété filiale, et l'amitié respecteuse qu'il portait à sa femme, la « chère » et indolente Lydia, toujours souffrante, ne reçurent aucun dommage de la passion qui, de plus de plus, le poussait vers Marie Dorval.

Si nous ne savons pas à quelle date il devint son amant, nous savons du moins de quelle façon il le devint, grâce à l'anecdote qu'un « homme de théâtre qui l'a beaucoup connue » — ce doit être René Luguet — a contée à M. Léon Séché (1),.

Disons tout de suite que ce fut la faute de Mme Dorval. Elle se lassa elle-même de la noblesse singulière de ces chastes amours, et (ici nous citons) « un soir qu'elle était énervée, elle regarda Vigny dans le blanc des yeux et lui

(1) Léon Séché. *Alfred de Vigny et son temps*, p. 64.

dit à brûle-pourpoint, de ce ton gamin qu'elle n'avait jamais perdu tout à fait :

« Quand les parents de M. le comte viendront-ils demander ma main ? »

Arsène Houssaye, dans ses *Confessions*, avait rapporté

Sainte-Beuve.

la scène d'une façon presque semblable. Il raconte, en effet, que si Alfred de Vigny se jetait aux genoux de son amie elle le relevait, mais que, tout effrayé d'être si près de son rêve le poète prenait son chapeau, que le lendemain c'était la même comédie, que Dorval la trouvait mauvaise, et qu'en effet, un soir, impatientée, elle finit par dire à son poète :

« Voyons, à quand la noce? »

La noce aurait eu lieu le jour même, et les premiers temps de l'union des deux amants auraient été parfaitement heureux. Dorval recevait du poète « non des baisers, mais ces douces caresses de la main passée dans les cheveux, de doigts posés sur la bouche qui préparent à l'amour et qui répondent, pour ainsi dire, au sens de l'âme ». Ces derniers détails, si précis et si intimes, et cette jolie comparaison sont cités par M. Léon Séché, d'après le *Journal intime*, inédit, d'A. de Vigny.

Vigny aima donc Mme Dorval avec la passion la plus ardente ; naturellement il lui écrivait des lettres toutes pleines de cet amour, et dont quelques fragments qui ont été publiés, figurent, datés de 1833, dans le volume de la *Correspondance* d'Alfred de Vigny, édité par les soins de Mme Emma Sakellaridés.

Il y a, de Vigny à Dorval, d'autres lettres encore que, jusqu'à ce jour, l'on n'a pas osé rendre publiques, mais que plusieurs personnes ont pu lire soit sur l'original même, soit peut-être sur des copies, et qui, d'après M. Maurice Tourneux et M. Léon Séché, qui en ont connu le texte, ne sont pas imprimables.

Souhaitons qu'elles ne soient jamais imprimées, par respect pour le lecteur tout au moins, car pour la mémoire d'Alfred de Vigny, la révélation seule de l'existence de ces lettres y fait la même petite tache qu'aurait pu y faire leur publication. Cas lettres, vraisemblablement d'ailleurs, sont fort peu nombreuses, et chez Vigny, qui n'avait sans doute jamais goûté d'aussi folles amours, elles doivent nous paraître excusables par de brusques délires des sens.

Voici, en tout cas, de la partie publiée de cette correspondance, les fragments qui ont été écrits en 1833. Dès les premières lignes il est question de tourments, d'inquiétudes ; déjà les deux amants ont des torts à se pardonner, et Dorval a déjà eu à exprimer au poète, un « tendre repentir ».

Cette lettre est du mercredi 3 juillet 1833, deux mois après la représentation du proverbe *Quitte pour la peur* :

« Tout ce que tu m'as fait souffrir depuis que tu demeures dans cette rue, dans ce nouvel appartement, est incalculable. Ce n'est pas trop de toute ta vie pour me le faire oublier; mais enfin, hier, j'ai revu ton âme tout entière et, après nos quatre heures de baisers et d'amour, elle s'est rouverte, comme tous les jours tes bras. Je t'en rends grâce mille fois, mon ange, ma chère belle, je t'ai retrouvée. Ton tendre repentir a effacé tout, mon enfant; je te confie à la garde de *ton amour, de ton honneur et de ta bonté*. N'oublie jamais cela. Cependant ce qui reste dans mon âme de tout cela et de ton départ surtout est plus que de la tristesse, c'est du malheur, c'est du découragement mortel. Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie. Les mots que je me suis fait effort pour prononcer hier m'ont outragé, plus que je ne puis le dire; je me coupais moi-même au tranchant de mon arme et en me vengeant je me blessais... Il est affreux pour moi que cela soit arrivé et c'est pour moi seul que cela est douloureux ! »

Le lendemain, Alfred de Vigny va chez Dorval; il passe la soirée auprès d'elle, et, à peine revenu chez lui, il lui écrit :

« Jeudi 4 juillet [1833].
« (En rentrant de chez toi, à une heure.)

« Je rentre le cœur navré mille fois plus que tous ces derniers jours. Que tu m'inquiètes, que tu m'affliges, ô mon cher ange! Ma pauvre chère belle, que tu me désoles! Mais quoi? Tu penses à me faire écrire par Louise quelquefois; songe que si tu veux me faire mourir de chagrin tu n'as pas d'autre chemin... Non, non, non, il me faut ton écriture, il me faut la trace de ton bras sur le papier, et tous les jours de ma vie, tous les jours, ton écriture, et elle seule, et point d'autre qui s'en mêle!

« Ah! quelle cruauté que de m'accuser, moi, moi! de ne t'avoir pas assez servie dans ton théâtre! Tu sais ma vie, le pouvais-je? Tu vois à présent, si tu me donnes confiance en toi, ce que je ferai alors pour toi aussi...

« Je t'en supplie, ma belle Marie, au lieu de m'effrayer

et de me menacer comme tout à l'heure, ne fais plus autre chose que de me rassurer sur l'avenir, afin que je puisse penser et écrire pour toi. »

Il s'interrompt à cet endroit, mais le lendemain matin il reprend sa lettre :

« *Vendredi matin.* — Je tombais de fatigue hier et je me suis endormi pesamment. Je me suis étonné de trouver mon oreiller, mes joues, mes yeux remplis de larmes. J'avais rêvé à je ne sais quel chant triste qui me faisait sangloter. Tu m'as fait mal hier au soir, ô mon bel ange ; c'est bien toi qui ne dois pas être jalouse. Je t'aime tant et avec une inquiétude si continuelle ! »

Marie Dorval, qui reprochait à Vigny de ne l'avoir pas assez servie à la Comédie-Française, et qui, en butte à des tracasseries, avait probablement menacé le poète de s'éloigner de Paris, partit, en effet, pour une tournée. Elle joua d'abord à Rouen ; c'est là que Vigny lui écrit le jeudi 29 août.

Il commence par la remercier d'une « bonne petite lettre » qu'elle lui a envoyée ; il a un mot aimable pour les « petits Rouennais qui ont un sens exquis », puisqu'ils l'ont applaudie ; puis il lui parle de son talent d'actrice :

« ...Tu seras toujours tragédienne, quand tu jouerais cent comédies aussi parfaitement que tu joues *Jeanne Vaubernier* (1) et la *Jeune Femme en colère* (2). Mais, je te l'ai dit, la première ressemble trop à un vaudeville, l'autre à une parade où l'on souffre de voir que tu daignes faire rire avec des coups de pieds et des coups de poings.

« C'est une nécessité à laquelle je n'aime pas te voir soumise. La gravité de ta voix, de tes traits, de ta démarche, la tristesse naturelle qui est en toi, tout t'a créée tragédienne, ne pense plus qu'à cela...

(1) *Jeanne Vaubernier ou la Cour de Louis XV*, pièce jouée par Marie Dorval, et dont Alfred de Vigny, lors de la première représentation, qui eût lieu à l'Odéon le 17 janvier 1832, avait fait un compte rendu (anonyme) à la *Revue des Deux-Mondes*.

(2) Comédie en un acte, en prose, de C.-G. Etienne.

Marie Dorval, par Leon Noel.

« Travaille à ne pas travailler ta belle nature pour la changer et reste dans le tendre repos d'âme de ton amie, Mme Duchambge... Tes deux ennemies sont la gaieté bruyante et la colère...

« Songe que je suis seul, que je t'aime, que je souffre encore de mes douleurs de tête, que j'ai bien des afflictions toujours, et que tu es *ma chère Marie* Non, tu ne l'es plus, car tu ne m'écris pas, tu te plains toujours et c'est moi seul qui suis à plaindre. Tu vis au milieu des

fêtes et moi-même dans une sorte d'hôpital. Tu fais de la jalousie et de la colère pour avoir l'air bien plus occupée de moi que tu ne l'es. Je n'aurai pas un mot aujourd'hui. »

Il arrivait, paraît-il, à Dorval de rester, dans ces cas-là, plusieurs jours sans écrire à son poète. Il dut trouver bien longs et bien douloureux les huit mois que dura l'absence de son amie; mais pendant ce temps, avec Alexandre Dumas, il s'employa à la servir à la Comédie-Française, où elle entra dès son retour. Elle en reçut l'heureuse nouvelle à Rouen, au cours d'une deuxième série de représentations. La lettre que Vigny lui écrivit alors est la dernière de lui que nous ayons pour cette période. Il lui disait :

« N'est-ce pas que tu vas être bien douce quand tu reviendras? Ne t'effraye pas, en songeant à tant de soirées que tu as perdues dans les humeurs noires et capricieuses. Hélas! que ne donnerais-je pas pour en avoir? L'autre jour, quand j'allai voir Volnys aux Français, je sentis une frayeur véritable d'être là sans te voir, et je fus obligé de sortir de ma loge. En ce moment, je ne veux plus retourner aux Français! Que fais-tu ce soir? Qui sait si tu n'es pas en conversation de coquette avec quelque nouvel amoureux? Prends garde! je le saurais, prends garde! Non ce n'est pas vrai, je le sais bien, va!... (1) »

Soupçon d'infidélité, toujours présent et vainement refoulé! Mais la joie de revoir la bien-aimée est la plus forte, et Vigny écrit encore :

« Une maîtresse ! une maîtresse! quel mot charmant on a fait là! Ne vas-tu pas m'apporter la mienne, dis? »

Elle revint enfin. Il semble qu'il ait alors été tout occupé d'elle. Il voit peu d'amis. En 1834, Alexandre Dumas voyage beaucoup; Lamartine, qui est revenu depuis une année déjà de son voyage en Orient, est

(1) Lettre publiée par M. Léon Séché : *Alfred de Vigny et son temps*, p. 94.

absorbé par ses devoirs de député ; les relations de Vigny avec Victor Hugo sont interrompues, sans cependant que les deux poètes soient tout à fait brouillés ; ses relations avec Sainte-Beuve qui lui, au contraire, est tout à fait brouillé avec Victor Hugo, et qui tâche à se rapprocher de Vigny, se réduisent à de courts billets. Le cercle paraît formé de quelques poètes seulement : Brizeux, Auguste Barbier, les fidèles Deschamps et quelques autres. Il écrit alors pour Dorval son drame *Chatterton* ; il travaille dans un saint enthousiasme : il va porter enfin à la scène la plus chère de ses pensées et il va l'y voir exprimée par la plus chère des amies.

Mais le soupçon, comme un souffle léger, le fait quelquefois tressaillir ; il ne croit pas à la durée du bonheur qu'il semble quelque fois posséder, — et il écrit, en cette année 1834, dans son *Journal d'un Poète*, cette phrase mélancolique, qui contient le seul jeu de mots qu'il se soit sans doute permis :

« Si le bonheur n'était qu'une bonne heure ? s'il ne nous était donné que par instants ? »

La première représentation de *Chatterton* fut donnée sur le Théâtre-Français le 12 février 1835.

Jouslin de la Salle a raconté (1) que l'ouvrage avait été refusé par le comité de lecture, et qu'il avait dû prendre sur lui, après avoir fait lire le manuscrit au duc d'Orléans et à la reine, qui furent très intéressés, de passer outre à la décision du comité.

Cette soirée mémorable du 12 février, qu'Alfred de Vigny appelait avec une grande fierté « ma soirée », est demeurée, avec celles d'*Antony* et de *Hernani*, l'une des dates les plus retentissantes de l'histoire du romantisme au théâtre, la plus retentissante peut-être. Cette fois, le romantisme ne portait pas à la scène une formule dramatique nouvelle. Au contraire, *Chatterton* formait un contraste sévère avec les compositions d'Alexandre Dumas

(1) *Souvenirs sur le Théâtre-Français*, p. 11.

et de Victor Hugo. Il n'y avait là ni profusion de personnages, ni recherche de décors, ni étalage d'oripeaux : une action simple et les acteurs strictement nécessaires. Mais le héros de l'histoire était le poète romantique lui-même, et la théorie romantique de la mission sacrée du poète y était, pour la première fois, publiquement exposée et défendue.

La période des répétitions fut toute remplie d'incidents que faisait renaître sans cesse l'hostilité des comédiens du Théâtre-Français envers leur nouvelle camarade Marie Dorval. Cette actrice inégale, sublime souvent, médiocre parfois, selon son humeur ou selon son rôle, était regardée comme une intruse dans cette noble maison, où elle venait d'obtenir ce rôle de Kytty Bell qu'on considérait comme dû à Mlle Mars. Marie Dorval laissa dire; elle supporta tous les sarcasmes; elle avait, d'ailleurs, pour elle, la volonté d'Afred de Vigny qui dut entendre de nombreuses récriminations contre le choix qu'il avait fait.

Un jour, on apporta sur la scène un escalier: c'était l'escalier qui devait conduire à la chambre de Chatterton et du haut duquel Dorval devait *dégringoler* au dénouement. L'idée de cette *dégringolade* mit ses partenaires en gaieté; ils leur tardait que Kitty Bell *dégringolât*. Vaine attente! Elle se refusa à leur donner ce plaisir, et elle attendit le jour de la première représentation pour leur montrer comment une comédienne de la Porte-Saint-Martin *dégringole* sur la scène du Théâtre-Français.

Ce jour-là, elle ne vit personne. Elle se rendit au théâtre de bonne heure, et s'enferma dans sa loge en attendant le moment du lever du rideau.

Cependant la salle s'emplissait: un public élégant prenait place dans les loges, aux balcons, aux fauteuils d'orchestre; le faubourg Saint-Germain était là, les hommes en habit de couleur, avec des gilets de fantaisie, des cravates à gros grains, les femmes revêtues de toilettes légères, les unes coiffées de turbans de gaze, les autres portant dans leurs cheveux des touffes de fleurs.

Mais on y voyait aussi des êtres au visages hâve, aux

Marie Dorval dans « Chatterton ».

(D'après un dessin de Henry Monnier publié dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

longs cheveux, aux costumes plus ou moins singuliers : c'étaient tous les pauvres rimeurs, descendus pour un soir de leurs taudis, et qui venaient assister au drame de leur propre misère. Ils avaient longtemps attendu, par cette soirée froide de février, l'ouverture du théâtre; enfin ils étaient là ; certains, pour y venir, avaient dû ajouter à la somme de leurs privations une privation nouvelle, comme ce malheureux Hégésippe Moreau qui, quelques jours auparavant, avait, dit-on, engagé son unique gilet au Mont-de-Piété pour trois francs.

Il y avait aussi la plupart des écrivains et des artistes connus : peintres, sculpteurs, musiciens.

Enfin, dans les quatre avant-scènes prirent place la cour et le roi lui-même.

Ainsi le drame social qui va se jouer tout à l'heure se déroulera devant un auditoire où tous ses personnages sont représentés : toutes les puissances sociales sont, en effet, rassemblés dans cette salle : le monarque, l'aristocratie, la bourgeoisie riche, et cette triste armée de Chattertons qui réclament d'elles, indûment, certes, mais avec bonne foi, le droit à une existence dont ces puissances assumeraient la charge.

Enfin le rideau se leva, et ce public, si divers, fut bientôt tout entier et définitivement conquis. La soirée fut un long triomphe pour l'auteur et pour les interprètes.

Geoffroy, qui jouait le rôle de Chatterton, rendit avec une impressionnante vérité tous les sentiments de son difficile personnage ; il sut exprimer avec une égale maîtrise la colère, l'amertume, le désespoir, l'amour et l'exaltation du jeune et malheureux poète.

Johanny présenta avec gravité et autorité la figure sévère du pasteur.

Mais les plus vives acclamations furent pour Marie Dorval. Tous ceux qui ont parlé de cette soirée sont unanimes pour déclarer qu'elle y fut admirable. Elle donna l'illusion qu'elle vivait son rôle ; elle fut réellement l'aimante et douloureuse Kitty Bell.

« Je la vois encore, écrit Henry Monnier dans les *Mémoires de Joseph Prudhomme*, je vois l'étonnement de la salle entière lorsque, s'avançant sur la scène dans son modeste habit de quakeresse, tenant ses deux enfants par la main, elle parut pour ainsi dire aussi pure, aussi chaste qu'eux. »

Cette simple apparition dut, en effet, produire une impression profonde, car Maxime Du Camp, qui assistait aussi à cette représentation, en avait fidèlement conservé le souvenir.

« Je la vois encore, dit-il à son tour, avec ses mitaines de dentelle noire, son chapeau de velours, son tablier de taffetas ; elle maniait ses deux enfants avec des gestes qui étaient ceux d'une mère, non d'une actrice... Malgré sa voix trop grasse, elle avait des accents plus doux qu'une caresse ; dans sa façon d'écouter, de regarder Chatterton, il y avait une passion contenue, peut-être ignorée, qui remuait le cœur et l'écrasait. Les spectateurs étaient anxieux, c'était visible ; l'angoisse comprimait jusqu'à l'admiration. A je ne sais plus quel passage on cria : « Assez! » Immobile, appuyé sur le rebord de la loge, étreint par une émotion jusqu'alors inconnue, j'étouffais (1). »

Charles Séchan, dans ses *Souvenirs d'un homme de théâtre*, dit que Dorval eut « des cris à électriser la salle entière », de ces cris, selon l'expression d'un autre spectateur, « qui vous faisaient passer le frisson dans les ongles et vous remuaient jusqu'aux dernières fibres du cœur ».

Les décors eux-mêmes étaient impressionnants. Lorsque le rideau, se levant pour le troisième acte, découvrit la chambre de Chatterton « sombre, petite, pauvre, sans feu », « un lit misérable et en désordre », combien de jeunes cœurs durent tressaillir! Les poètes misérables qui se trouvaient ce soir-là rassemblés la reconnurent : c'était celle où, trois années auparavant, Escousse

(1) Maxime Du Camp. *Souvenirs littéraires*. Hachette et Cie, éditeurs.

et son ami Lebas avaient allumé leur réchaud ; c'était celle où, à cette heure même, à une faible distance de cette salle, le malheureux Émile Roulland, en traduisant en vers *les Lusiades*, achevait de mourir de faim : c'était celle où ils allaient rentrer tout à l'heure, enthousiasmés, fiévreux, plus exaltés encore par leur rêve chimérique.

Mais à la troisième scène de cet acte, le décor changea : le fameux escalier, d'où Kitty Bell devait à un moment *dégringoler*, et que l'on avait déjà vu aux deux actes précédents, reparut. Au milieu de l'émotion angoissée de l'auditoire, lorsque Chatterton, résolu à mourir, se fût retiré dans sa chambre, on vit Kitty Bell, qui avait demandé secours au quaker, monter derrière lui le tragique escalier. Ascension douloureuse ! La pauvre femme gravissait les marches lentement, à demi évanouie, s'accrochant à la rampe, et lorsqu'elle atteignit enfin le sommet de ce calvaire, après avoir fait céder la porte qui résistait, elle vit, dans la triste chambre, l'infortuné Chatterton qui mourait. Ce fut la minute la plus poignante. Le cri que jeta Dorval transperça tous les cœurs ; elle s'affaissa, son corps s'abattit sur la rampe de l'escalier, et, presque inanimée, le buste rejeté en arrière, les jambes pendantes, elle glissa le long de cette rampe jusqu'au dernier degré. Elle avait accompli son admirable *dégringolade*.

Dans toute la salle, des acclamations frénétiques retentirent.

Encore quelques répliques, et c'était fini. Alors le rideau descendit, les acclamations recommencèrent. Dorval, longuement rappelée, chercha dans les coulisses un de ses *camarades* pour qu'il la présentât au public : tous déjà avaient disparu ; elle prit donc par la main les deux enfants qui avaient représenté les enfants de Kitty Bell, et elle vint, avec eux, recevoir des acclamations nouvelles.

Quand le nom de Vigny fut proclamé, tout l'auditoire était debout, et, pendant dix minutes, trépigna d'enthousiasme ; les hommes battaient des mains, les femmes

Fac-similé du titre de « Chatterton » (1re édition).

agitaient leurs mouchoirs. Personne ne se souvenait d'avoir jamais assisté à un pareil triomphe.

Le jeune Maxime Du Camp, comme il sortait de sa loge, les yeux rougis, et que sa mère lui demandait : «Qu'as-tu donc ? » essaya vainement de lui répondre ; il perdit connaissance, revint à lui dans une crise nerveuse et, toute la nuit, il fut agité par des cauchemars. Il avait treize ans, et, s'il faut en croire ses *Souvenirs littéraires*, c'est de ce moment-là que la passion des lettres le saisit.

George Sand écrivit le lendemain à Dorval qu'elle sortit de ce spectacle en larmes, sans vouloir dire un mot à personne, parce qu'elle n'avait plus la force de parler.

Le joyeux Labiche lui-même fut très remué. Il écrivit à Leveaux, l'un de ses collaborateurs : « Je viens de voir *Chatterton*, je suis encore tout palpitant, mon cœur saigne, comme broyé dans un étau. Le drame de Vigny m'emplit; il circule dans mes veines: c'est mon sang. Bonsoir, je radote. »

Les interprètes de la pièce avaient été, eux aussi empoignés par le talent de Dorval, et par cet inoubliable jeu de scène de l'escalier, auquel aucun d'eux ne s'attendait; après la représentation, Johanny, qui, dans le temps des répétitions, ne lui avait pas ménagé les quolibets, vint lui apporter ses excuses et lui exprimer son admiration.

Le peintre Charles Séchan, enfin, dans l'atelier duquel avaient été brossés les deux décors, considérait comme un des souvenirs les plus glorieux de sa carrière l'honneur d'avoir collaboré à ce retentissant succès.

« Si, comme on le dit, écrit Maxime Du Camp, les succès de théatre sont ceux qui flattent le plus l'amour-propre, Alfred de Vigny a dû, ce soir-là, s'enivrer jusqu'au délire (1). »

Ce fut, incontestablement, la plus grande date de sa vie littéraire; il fut toujours rempli de ce souvenir. Des langues malignes prétendirent, au dire d'Émile Montégut,

(1) *Souvenirs littéraires*. Hachette et Cie, éditeurs.

que le succès de *Chatterton* « avait opérée sur le poète une manière de miracle qu'on n'avait pas vu dans le monde depuis le Cadran du roi Ezéchias, car il avait arrêté l'horloge de sa vie à cette date triomphante du 12 février 1835 (1) ».

Le triomphe de l'œuvre était supérieur à son mérite : tous les jeunes écrivains l'avaient applaudie comme la *Déclaration des droits du poète*, selon l'expression de M. Maurice Paléologue ; mais Balzac, qui la déclarait absurde, la résumait ainsi :

« Premier acte : Dois-je me tuer ?
« Deuxième acte : Je dois me tuer.
« Troisième acte : Je me tue. »

Trois jours après la première représentation, le 15 février par conséquent, paraissait dans la *Revue des Deux-Mondes* un article sur *Chatterton*, par Gustave Planche.

Vigny lui avait lu la pièce quelques temps avant, si bien que lorsque qu'elle fut représentée l'article était déjà imprimé. Or, cet article était sévère, non seulement pour l'œuvre, mais même pour Dorval. Il fit naturellement naître des protestations chez les amis de l'auteur. Alfred de Musset adressa *aux critiques de Chatterton* deux sonnets assez vifs ; et un jeune poète, Émile Péhant, parlait de provoquer en duel Buloz, en qualité de directeur de la *Revue des Deux-Mondes*. Vigny lui-même eut la naïveté de se plaindre, comme il l'avait fait une fois pour un article de Sainte-Beuve ; Gustave Planche répliqua par une longue et habile lettre ; et les relations entre les deux écrivains furent rompues.

Tous les amis du poète n'avaient pu assister à cette première représentation. Sainte-Beuve, par exemple, dont l'amitié pour Vigny semblait se ranimer depuis sa rupture avec Victor Hugo, n'assista qu'à la troisième : mais aussitôt il écrivit à l'auteur pour le féliciter de son œuvre et de son succès et pour regretter la critique que Planche en avait faite.

(1) Emile Montégut. *Revue des Deux-Mondes*. 1er mars 1867.

« J'étais seul dans un coin de l'orchestre, écrit-il, sans voisins et tout entier au développement de ce caractère et de cette douleur. Bien des fois, durant cette soirée, Mme Dorval et vous, vous avez obscurci mes yeux de larmes. »

Puis, cette transition :

« Pourquoi faut-il qu'en vous félicitant, en vous remerciant là-dessus, j'aie involontairement dans l'esprit, comme vous l'avez sans doute, la pensée de ce qui vous a été désagréable à la *Revue*. »

Ici Sainte-Beuve offre ses bons offices pour réparer ce dommage :

« Sans vouloir exprimer d'avis sur ce que j'ai fortement regretté, je vous demande si ce qui s'est passé vous semble irrémédiable ; je ne le crois pas et j'ai dans l'idée que quelque moyen sera tenté qui pourra réconcilier tout ou du moins quelque chose.... Il est si triste de voir chaque pas du poète vers la gloire devenir alentour une occasion de rompre et de se détacher, que je désire malgré moi, malgré vous peut-être, tout ce qui pourrait établir une sorte d'harmonie et couper court à l'aigreur au milieu d'un si beau succès de poésie et de larmes. »

Il termine sa lettre par l'expression de son admiration « ancienne et nouvelle ».

Le 1er mars, il faisait paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* une note où, en quelques lignes, on trouve un désaveu de l'article de Gustave Planche, un éloge d'Alfred de Vigny, et une critique indirecte des drames de Victor Hugo.

Ainsi, les jugements de Sainte-Beuve suivaient les oscillations de ce que, faute d'un autre mot, il faut bien appeler son amitié : ainsi, exaltant tour à tour Alfred de Vigny et Victor Hugo, il travaillait à maintenir les deux poètes dans des sentiments de rivalité.

Mais il avait manqué au triomphe d'Alfred de Vigny, le soir de *Chatterton*, un autre ami, qui lui était bien cher, c'est Brizeux, à qui il écrivait, le 21 février :

« Où étiez-vous, mon ami, où étiez-vous? Quand

A. de Vigny. Caricature de Lorentz.

Auguste Barbier, Berlioz, Antoni et tous mes bons et fidèles amis me serraient sur leur poitrine en pleurant, où étiez-vous? Mon premier mot à Barbier a été : *Si Brizeux était ici!* Je leur avais fait la surprise de ce drame, personne n'en avait rien entendu. »

Il parle ensuite avec amertume de quelques anciens amis qui, impressionnés par le bruit partout répandu que la pièce tomberait, n'osèrent pas assister à une bataille qu'ils croyaient perdue d'avance et ne vinrent que le lendemain de la victoire. Mais à présent Vigny est satisfait ; comme un missionnaire convaincu et fougueux qui croit avoir converti les auditoires que son éloquence a secoués, il a l'illusion qu'il a conquis, converti, transformé le public.

« Ma récompense est grande, écrit-il, puisque dorénavant je puis avoir confiance entière dans l'attention d'un public dont on avait trop douté. Je sentais, presque seul, qu'il était mûr pour les développements lyriques et philosophiques, pour *l'action toute morale*. Il n'y a rien désormais qu'il ne soit capable d'entendre, car j'ai tendu la corde jusqu'à faire croire à chaque instant qu'elle était prête à se briser... »

Les jeunes poètes, de leur côté, parurent dupes d'une illusion semblable. Ils semblèrent croire que le triomphe de l'auteur dramatique annonçait et déterminait la victoire du poète sur l'égoïsme social.

Tous les Chattertons se soulevèrent sur leur grabat, et réclamèrent le secours des pouvoirs publics au nom de leurs droits désormais reconnus. M. Thiers, qui était alors ministre de l'intérieur, recevait tous les jours de nombreuses lettres où des malheureux, qui ne doutaient pas de leur génie, demandaient un appui, une place, et menaçaient l'État de mourir s'il manquait à ce devoir.

Et M. Thiers montrant cette masse de demandes disait :

« Il me faudrait renvoyer tout cela à M. de Vigny. »

Mais M. de Vigny eût probablement retourné tout cela à M. Thiers, selon sa thèse que c'est à la République de nourrir ses poètes. Dans une lettre écrite cinq jours après

la première de *Chatterton* et adressée à M. Hippolyte Lucas, Vigny s'écriait, à propos du suicide du jeune et misérable Émile Roulland, dont « la fin déplorable » l'avait ému :

« Quoi! pendant que je plaidais sa cause, il mourait ainsi! Si je l'avais pu, j'aurais quitté le théâtre pour aller pleurer auprès de son lit. »

Le noble écrivain ne trouvait à offrir, dans son émotion, que le secours de ses larmes, et il ajoutait :

« Voilà un martyr de plus. Hélas! ai-je crié dans le désert? En fera-t-on encore de nouveaux? »

Cet *on*, qui représente la puissance sociale, c'était, à ce moment-là, M. Thiers précisément, — et tout ce qu'il eût gagné à renvoyer à l'auteur de *Chatterton* les plaintes et les réclamations qui lui parvenaient, c'eut été, sans doute, de recevoir de l'auteur de *Chatterton* lui-même une plainte et une réclamation nouvelles, plus éloquentes et plus pressantes encore que toutes les autres.

Un autre sentiment devait exalter Alfred de Vigny pendant la mémorable soirée du 12 février. Il devait goûter dans sa plénitude la joie d'être uni à Marie Dorval. Ce succès leur était commun. Leurs deux noms avaient été confondus dans les mêmes acclamations; l'œuvre et son interprète paraissaient inséparables. Cette victoire n'était d'ailleurs pas moins importante pour Dorval que pour Alfred de Vigny. « Sans Kitty Bell, disait celui-ci dans sa lettre à Brizeux, sans Kitty Bell, celle qui la joue avec un admirable génie était perdue au théâtre, et succombait sous les cabales ; c'est là un vrai bonheur pour moi. »

Il est content qu'elle lui doive la place qu'elle tient à la Comédie-Française, et l'amour toujours inquiet qu'il éprouve pour elle regarde comme une assurance et escompte comme un bénéfice la reconnaissance qu'elle ne peut manquer d'avoir pour lui.

Après ces lignes de Vigny, il est à propos de rappeler un passage de la lettre que George Sand écrivit à Marie Dorval, au lendemain de *Chatterton* :

« Entre nous, ma chère, lui disait-elle, quels que soient

les travers de la vie du monde et les petitesses des hommes en société, il n'y a que de nobles cœurs et des esprits d'une grande élévation qui puissent produire de telles choses. Je n'aime pas du tout la personne de M. de Vigny... mais je vous assure que d'âme à âme j'en juge autrement. Rends-le heureux, mon enfant, ces hommes-là en ont besoin et le méritent... »

Le conseil de George Sand ne servit de rien et Vigny se berçait de vaines espérances. Malgré le triomphe de *Chatterton*, Dorval demanda un rôle dans un drame nouveau que préparait alors la Comédie-Française, — et dans un drame de Victor Hugo, avec qui Alfred de Vigny était en froid. C'était *Angelo*, dans lequel elle devait tenir un rôle aussi important que celui destiné à Mlle Mars. Fut-elle emportée par l'attrait de cette lutte, pour laquelle, il est vrai, l'on se passionna? Était-elle lasse déjà de l'amour d'Alfred de Vigny?

Le 8 avril, celui-ci lui écrivit une lettre d'un ton amer et pleine de reproches. C'est la dernière lettre un peu longue que l'on ait publiée de l'époque de leurs amours; il y manque d'ailleurs quelques passages; la voici, telle qu'elle se trouve dans le volume de la *Correspondance* de Vigny, publié par Mme Emma Sakellerides :

« Il m'est impossible de ne pas soulager mon cœur en me plaignant de toi à toi-même. Tu me rends très malheureux. Je ne puis plus vivre ainsi. Hier au soir c'était mettre le comble à tant de choses méchamment calculées que de me dire devant ton mari ce que l'on peut dire de plus froid et de plus ingrat...

« Toutes les heures de mes jours et de mes nuits se passent, depuis quatre ans, à chercher comment te rendre heureuse et, pendant ce temps-là, tu sembles t'occuper à trouver comment tu m'affligeras et quelle peine nouvelle tu me réserves pour le lendemain. Le contraste devient trop douloureux à présent.

« Je savais bien, l'été dernier, lorsque j'étais malade et que, te voyant pleurer de voir ta destinée tourner si mal

Buste d'A. de Vigny. (Comédie-Française.)

au théâtre, je savais à quelles attaques j'allais m'exposer en essayant de te sauver, quelle eût été la gravité d'une défaite dans ce combat, combien j'avais d'ennemis et combien peu d'amis. Tu te plaisais alors à m'affliger et à me tourmenter de toutes manières par des familiarités qui m'effrayaient.

« J'étais sérieusement malade, et cependant je passais les nuits à écrire pour toi. Je souriais encore en te voyant et ne parlais pas même de mes travaux, de mes douleurs, de peur de m'en faire un mérite.

« Que faisais-je pour moi? Était-ce une grande gloire que de mettre au théâtre une idée de l'un de mes livres? C'était pour toi, tu l'as oublié...

« Ne conduis pas tes offenses plus loin que ne pourraient aller mon amour et ma bonté! Je les sens toujours en moi, veillant sur toi, mais en vérité je commence à ne plus savoir comment les employer tant tu me reproches et tant je suis las de cette lutte continuelle!

« Réponds-moi par écrit. Ce soir (1) je n'aurai pas le temps de t'entendre, ni toi aussi de me parler. »

Nous ne savons pas à quelle lettre de Dorval Vigny répondait ainsi. Peut-être est-ce à celle que M. Ernest Dupuy a publiée tout récemment, sans en indiquer la date. C'est à l'occasion d'une soirée au théâtre. Alfred de Vigny s'y trouvait avec George Sand, et Dorval montre, ou, plus vraisemblablement, affecte à ce propos une jalousie, exprimée avec une telle violence et, par endroits, avec une telle vulgarité, que M. Ernest Dupuy n'a pas voulu tout citer.

« Vous êtes un homme affreux, écrit Dorval, et le plus froid des hommes, et le plus méchant, et le plus maladroit, et vous ne savez rien cacher: vous n'avez pas pu me cacher le plaisir que vous preniez à passer la soirée entière auprès de cette femme. Je vous trouve ensemble. Vous voyez la peine que j'en ressens, cela vous est bien égal, et vous allez lui chercher une place.

» Vous aviez là une belle occasion de vous en débarrasser! mais cela vous plaisait tant! tant! Je ne pouvais rien dire, moi; d'ailleurs, cette femme, ce n'est pas vous qu'elle aime, et je ne lui en veux pas; mais vous, vous avez abusé de ma situation; vous saviez que vous me feriez mal, et cela ne vous a pas arrêté, et vous l'avez emmenée,

1. Le 8 avril on jouait *Chatterton* avec l'*École des Maris*.

et elle a mis son bras sur le vôtre, et vous ne saurez jamais tout ce que cela me donne de rage et de haine contre vous !! J'ai voulu voir jusqu'où irait votre effronterie, et j'ai fait semblant de vous permettre de la reconduire....

« ...Vous vouliez *vous en aller avec elle* et vous trouviez un secret plaisir à cela. Et vous croyez que je vous pardonnerai? Non, un jour je vous dirai que c'est de cette soirée que vous m'aurez perdue. »

Ainsi Dorval tâchait habilement de renverser les rôles.

Elle parut, le 28 avril, dans *Angelo* ; elle y eut un grand succès ; elle y fut, d'après Victor Hugo, très vraie, très gracieuse, très pénétrante, très poignante ; elle fut applaudie ; elle fit pleurer. Mais elle n'effaça pas, dans le souvenir de ceux qui l'avaient applaudie et qui avaient pleuré le soir de *Chatterton*, l'image émouvante de Kitty Bell.

Kitty Bell vivait, malgré l'abandon de Dorval ; et Vigny se consolait par cette pensée qu'il inscrivait dans son *Journal d'un Poète* :

« Un acteur prend un drame comme une robe, le revêt, le chiffonne et le jette pour en mettre un autre. Mais cette robe dure plus que lui. »

En même temps que l'actrice, l'amante fut infidèle, et Vigny, deux fois blessé, dut se séparer de celle qu'il avait aimée avec toute l'ardeur de son âme et toute la fougue de ses sens. N'avait-il pas écrit, dans son *Journal*, et dès 1832 :

« L'amour physique, et seulement physique, pardonne toute infidélité. L'amant sait ou croit qu'il ne retrouvera nulle volupté pareille ailleurs, et, tout en gémissant, s'en repait. Mais toi, amour de l'âme, amour passionné, tu ne peux rien pardonner » ?

Vigny avait cependant pardonné plusieurs fois ; un jour vint où le pardon ne fut plus possible. On a raconté que la rupture se produisit au retour d'une tournée que Dorval avait faite à l'automne de cette année 1835. L'actrice avait-elle donné, chemin faisant, un successeur à son poète, et ce successeur était-il, selon la supposition

de M. Léon Séché (1), l'acteur Mélingue, encore inconnu? Rien n'est moins certain, et, d'ailleurs, peu importe. Dans le temps de cette tournée même, les deux amants, s'il est encore possible de les appeler de ce nom, avaient échangé quelques lettres. Nous ne connaissons d'Alfred de Vigny qu'un court fragment, cité par M. Léon Séché, et daté du 16 septembre. Vigny s'y plaint du silence de son amie et menace de ne plus lui écrire.

Pendant qu'ainsi se fait dans son cœur et dans sa vie un vide douloureux, il se donne à sa mission qui est d'encourager et de servir les jeunes poètes. Après *Chatterton*, plusieurs rimeurs malheureux, las d'attendre sans doute des mains de M. Thiers le tribut de la société, s'étaient donné la mort; l'on entendit « vraiment dans la nuit, comme le dit Théophile Gautier, craquer la détonation des pistolets solitaires ».

Il y eut ce que l'on a appelé une crise de *chattertonisme*. Le 29 août, un député, M. Charlemagne, avait dénoncé à la Chambre le drame de Vigny comme prêchant le suicide.

Le lendemain, Vigny écrivit au directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, qui la publia, une lettre de protestation dans laquelle il disait :

« Le public qui a bien voulu écouter quarante fois le drame de *Chatterton* au Théâtre-Français, et le lire depuis, a vu que, loin de conseiller le suicide, j'avais dit : *Le suicide est un crime religieux et social*; *c'est ma conviction*; mais que, *pour toucher la société, il fallait lui montrer la torture des victimes que fait son indifférence.*

« Chaque mot de cet ouvrage tient à cette idée et demande au législateur, pour le poète, le TEMPS et le PAIN... »

En attendant que le législateur remplît ce devoir, Vigny faisait le sien : il accueillait les jeunes écrivains avec sa bonne grâce un peu sévère; il les groupait autour de lui, il intervenait en leur faveur, il s'intéressait à leurs tra-

(1) J. Léon Séché. *Alfred de Vigny et son temps*, p. 100.

vaux et, le 16 septembre 1835, le jour même qu'il écrivait à Marie Dorval, il adressait à l'un d'eux, Emile Péhant, une longue, affectueuse et réconfortante lettre. Emile Péhant était alors à Vienne, où il avait obtenu un poste de professeur, comme nous l'apprend cette note du *Journal d'un Poète* écrite en 1835 et que nous citons parce qu'elle est un témoignage précieux de la sollicitude d'Alfred de Vigny pour les jeunes hommes de lettres :

« Il m'est arrivé ce mois-ci trois choses heureuses :

« Émile Péhant, placé à Vienne comme professeur de rhétorique. — *Sauvé.*

« Chevalier, marié par amour, et *heureux.*

« Léon de Wailly a hérité de cinq cent mille francs, dit-on.

« Que les autres soient heureux au moins, leur vue me fait du bien. »

V

La Retraite — L'Académie

La vie littéraire d'Alfred de Vigny semble se terminer à l'année 1835. Après le grand succès de *Chatterton*, lorsqu'il semblait avoir conquis la première place parmi les dramaturges de l'école romantique, au-dessus d'Alexandre Dumas, au-dessus même de Victor Hugo, il renonce au théâtre. L'éclat de cette minute triomphante avait-elle vraiment arrêté l'horloge de sa vie? Sa rupture avec Marie Dorval eut-elle ici quelque influence? Ou bien, ayant, et par ce drame de *Chatterton*, et par son livre *Servitude et grandeur militaires*, qui venait de paraître, accompli le principal de sa mission, en révélant le martyre de ces deux sacrifiés dans la société moderne : le Poète et le Soldat, épuisa-t-il désormais ses efforts à la recherche d'une perfection littéraire, qu'il n'eut jamais ou presque jamais la conscience d'avoir atteinte? Eut-il le sentiment subit de la vanité des œuvres de combat?

En tout cas, jusqu'à sa mort, qui n'arrivera que dans vingt-huit années, il demeurera presque silencieux; à partir de 1842, il publiera, à de longs intervalles, dans la *Revue des Deux-Mondes*, quelques-uns des poèmes qui formeront le recueil posthume des *Destinées*. Retiré, on peut le dire ici, bien qu'on ait abusé de cette expression de Sainte-Beuve, retiré dans sa tour d'ivoire, il vivra, attentif à la santé de sa femme toujours malade, repaissant sans cesse sa méditation de quelques sévères pensées, trouvant pour les exprimer d'ingénieux et magnifiques symboles, traçant le plan de poèmes qu'il ébauchera quelquefois, que quelquefois il ne commencera même pas, et

dont le titre commun d'*Elévations*, qu'il leur donnait, convenait mieux qu'aucun autre à la noblesse de son inspiration.

Il en notait le sujet et en indiquait le développement dans le journal qu'il tenait de ses pensées et des faits de sa vie. Les réflexions philosophiques y sont confondues avec l'appréciation d'événements publics et la mention d'événements domestiques, même infimes ; c'est de ce journal minutieux que l'héritier littéraire du poète, M. Louis Ratisbonne, a tiré la matière du volume qu'il a publié, en 1867, sous le titre de *Journal d'un Poète*, et dont on pourrait, avant d'en anéantir le manuscrit qui est, paraît-il, voué à la destruction, donner peut-être aujourd'hui une édition augmentée.

L'activité littéraire d'Alfred de Vigny, après 1835, et surtout à partir de 1839, se manifesta principalement par sa correspondance, qui fut plus abondante que dans la première partie de sa carrière.

Les seuls événements extérieurs de son existence ne seront plus qu'un voyage ou deux en Angleterre, quelques séjours au manoir du Maine-Giraud, deux candidatures législatives qui n'eurent pas de succès, et une candidature académique dont le succès valut au poète une profonde et durable douleur.

A l'automne de 1835, après *Chatterton*, après *Servitude et grandeur militaires*, Sainte-Beuve publia sur Alfred de Vigny un article important, un *portrait*, comme il en avait déjà fait un certain nombre. L'heure était propice pour une telle étude, plus propice même que Sainte-Beuve ne pouvait le supposer, puisque Vigny ne devait presque rien ajouter à son œuvre.

L'article parut le lundi 15 octobre dans la *Revue des Deux-Mondes*. Vigny devait l'attendre avec impatience. Le 12, Sainte-Beuve lui avait écrit pour lui indiquer les détails biographiques dont il avait fait usage et lui demander la confirmation de quelques dates, mais il disait à Vigny de ne pas compter sur sa visite pour le surlendemain :

« Ne m'attendez pas exprès mercredi, je vous prie ; je tâcherai d'y aller, mais je ne suis pas sûr de n'être pas occupé par des épreuves ou par quelque dernier feuillet, étant très en retard... »

En réalité, il tenait à ne pas le voir. Vigny était un peu inquiet : dans une lettre du 14 octobre, adressée vraisemblablement à Buloz, il disait à ce propos :

« Je n'ai pu joindre Sainte-Beuve et je crains que les détails qu'il voudra peut-être donner sur moi ne soient pas exacts. Mais j'ai toute confiance dans sa mesure et sa délicatesse de touche. En général, moins on parle de ma vie et plus cela me plaît. »

Il semble que Sainte-Beuve eût connu ce billet, car le même jour il écrivait à Vigny une courte lettre dans laquelle il se disait désolé de n'avoir pu l'aller voir :

« Malheureusement, continuait-il, il est trop tard actuellement. L'article devant paraître le lendemain matin et les bons à tirer étant donnés depuis midi, je crois que le tirage est fait, ou il le sera du moins ce soir. Je suis d'ailleurs peu entré, comme vous pouvez penser, dans les détails de famille... J'ai parlé d'ailleurs comme n'étant pas informé par vous... »

L'article parut le lendemain en effet. Il n'était pas entièrement élogieux ; distinguant, en Alfred de Vigny, le poète, l'auteur dramatique et le romancier, Sainte-Beuve accordait au romancier la moindre importance, il faisait plus de cas de l'auteur dramatique, et accordant au poète la suprématie.

Le 15 octobre même Vigny envoya à Sainte-Beuve une lettre de remerciements ; il y disait combien il avait été ému par les souvenirs du Cénacle que le critique avait rappelés ; il faisait une allusion aux anneaux déjà rompus de cette chaîne amicale et il ajoutait : « Moi, du moins, je n'en ai brisé aucun et je plains ceux qui se sont séparés. » Il donnait quelques détails sur la façon dont il composait ses ouvrages ; il faisait allusion à « quelques petites erreurs de date » que Sainte-Beuve avait commises ; qui, en vérité, ne valaient guère la peine qu'on

s'y arrêtât, mais que, dit-il, « j'aurais pu rectifier si je vous avais vu » ; il se plaignait enfin doucement que ses œuvres en prose eussent été placées au-dessous de ses œuvres en vers :

« Ainsi, de toutes les constellations que j'ai suivies,

Alfred de Vigny, par Jean Gigoux.

c'est la *Lyre* que vous préférez, et vous avez bien vos raisons ; Joseph de Lorme nous les a apprises ; mais le grand écrivain de *Volupté* ne pourrait-il obtenir grâce pour la prose près du poète par des *Consolations* ?

« Ne pouvons-nous aller de l'un à l'autre ? N'y a-t-il pas des idées de prose et des idées de poésie ?... »

On trouve dans le *Journal d'un Poète* une note placée à la date de 1833, mais qui est évidemment de 1835, et dans laquelle Vigny fait connaître plus librement son sentiment sur l'article de Sainte-Beuve. « Sainte-Beuve, écrit-il, m'aime et m'estime, mais me connaît à peine et s'est trompé en voulant entrer dans ma manière de produire... Sur les détails de ma vie il s'est trompé en beaucoup de points. »

D'ailleurs l'article, dans son ensemble, lui avait déplu comme un attentat sacrilège :

« Il ne faut disséquer que les morts. Cette manière de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est fausse et mauvaise. Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. Quand ils veulent le faire, ils la retaillent et la gâtent. »

Cette note fut publiée après la mort de Vigny ; Sainte-Beuve en fut irrité ; il avait d'ailleurs été mécontent déjà de la lettre que Vigny lui avait écrite le 15 octobre 1835, bien qu'elle contînt des lignes tout à fait amicales ; il n'en avait accepté ni l'annonce de rectifications biographiques, ni, peut-être, la réclamation que le poète faisait en faveur de ses ouvrages en prose. Les relations entre les deux écrivains, un moment reprises, sont, de nouveau, interrompues ; cette fois encore il n'y a pas brouille déclarée, mais Sainte-Beuve évite Vigny, qui, à plusieurs reprises, cherche vainement à le rencontrer.

Nous ne savons pas s'il accepta l'invitation à déjeuner que Vigny lui adressa le 6 juillet 1836, avant de s'embarquer pour Londres ; nous ne savons même pas si Vigny se rendit vraiment à Londres cette année-là. Il en avait le projet, puisqu'il l'écrivait à Sainte-Beuve ; mais M. Ernest Dupuy, qui a fait, sur les séjours d'Alfred de Vigny en Angleterre, de très consciencieuses et de très fructueuses recherches, n'a rien trouvé qui confirmât ce voyage.

L'année suivante ne fut pas heureuse pour le poète. En mai, il eût le chagrin de se trouver sérieusement en

désaccord avec le plus ancien et le plus fidèle de ses amis, l'excellent Émile Deschamps. Ce fut à propos de cette traduction de *Roméo et Juliette* qu'ils avaient écrite autrefois en collaboration, que Vigny avait probablement oubliée, mais dont Émile Deschamps, qui aurait bien voulu avoir sa *soirée* au théâtre, se souvenait toujours, et qu'il ne désespérait pas de voir représenter. Une actrice, nouvellement entrée à la Comédie-Française, désirait y faire son début dans cette pièce. Deschamps pressait Vigny d'y consentir, mais Vigny n'y était guère disposé; entre autres objections qu'il faisait à son collaborateur, on trouve celle-ci : « Mais vous ne tenez pas à avoir un de ces demi succès qui sont plus tristes qu'une chute ? » Après le succès complet de *Chatterton*, un demi-succès lui eût été sans doute plus pénible à lui-même qu'à Émile Deschamps; il avait remporté une telle victoire qu'il ne pouvait plus livrer de nouvelle bataille sans déchoir. *Roméo et Juliette* ne fut donc pas représenté. Mais l'amitié des deux auteurs fut plus forte que leur dissentiment; leurs rapports ne furent ni interrompus ni même, semble-t-il, altérés.

En décembre, le *Journal d'un Poète* fixe le souvenir de plusieurs deuils. Le 4 de ce mois, Vigny assista à la messe funèbre de Berlioz pour l'enterrement du général Damrémont. Le 7, il apprit la mort de son ami Tony Johannot, qui avait illustré de vignettes plusieurs de ses ouvrages. Le 20 il eut la très grande douleur de perdre sa mère. Depuis quatre années, elle était paralytique; sa raison était chancelante. Un moment cette raison parut se raffermir; Vigny note, en effet, qu'un soir il lut l'histoire de Port-Royal, de Sainte-Beuve, et que sa mère l'écouta « avec un plaisir extrême et un esprit plus net et plus remis que jamais depuis quatre ans ».

Le 9 décembre, il avait déjeuné auprès d'elle, et cette mère, qui avait demandé à Jean-Jacques quelques-unes des règles selon lesquelles elle avait élevé son fils, se mit à chanter quelques vers du philosophe génevois. Elle les répéta quatre fois, et le fils les transcrivit :

Une humble chaumièr isolée
Cachait l'innocence et la paix.
Là vivait, c'est en Angleterre,
Une mère dont le désir
Était de laisser sur la terre
Sa fille heureuse, et puis mourir.

Elle détacha le dernier vers : « *Sa fille heureuse, et puis mourir* », et elle ajouta : « Entends-tu ? »

Le chagrin d'Alfred de Vigny fut immense.

« Derniers moments! Agonie! Derniers moments, vous ne sortirez jamais de ma mémoire!... »

Il faut relire ces pages dans son *Journal*.

L'année suivante, le beau-père d'Alfred de Vigny mourait à son tour. Vigny en reçut la nouvelle, dans les premiers jours de novembre, au manoir du Maine-Giraud où il se trouvait avec sa chère et toujours souffrante Lydia. Il dut quitter sa paisible retraite pour se rendre en Angleterre où la succession de M. Bunbury, qui avait déshérité sa fille, fut l'occasion d'un long et coûteux procès.

Le séjour de Vigny en Angleterre fut de cinq mois, de la fin de novembre 1838 à la fin d'avril 1839. Il trouva la famille de sa femme divisée, naturellement, au sujet de l'héritage; il fut donc bien accueilli par les uns, combattu par les autres, et il rentra en France, laissant à Londres un procès qui dura plusieurs années et se termina par une transaction.

Il avait retrouvé en Angleterre un de ses amis de régiment, le comte d'Orsay, et un jeune Anglais très distingué, M. Henry Reeve, homme de savoir et poète, qu'il avait connu à Paris quelques années auparavant. Il fut, par eux, présenté dans quelques-uns des principaux salons de Londres; il approcha des artistes, des écrivains, des savants. Un soir, il fut reçu à dîner à l'*Athœneum Club* ; un autre soir, il fut l'hôte de Grote, l'illustre auteur de l'*Histoire de la Grèce*; il vit Bulwer Lytton, qui venait d'écrire son drame de *Richelieu*, pour lequel il avait emprunté au *Cinq-Mars* d'Alfred de Vigny la scène où Louis XIII reconnaît que le génie du cardinal peut seul

Portrait prétendu d'A. de Vigny, par lui-même.

(D'après un dessin conservé à la bibliothèque de la Comédie-Française.)

supporter le poids, trop lourd pour ses propres épaules, des devoirs de la royauté ; il reçut la visite de l'acteur Macready qui, chargé du rôle de Richelieu dans le drame de Bulwer, avait voulu demander à l'auteur de *Cinq-Mars* quelques détails sur ce personnage. Il entra en relations avec une jeune institutrice genevoise, Mlle Camilla Mannoir, qui traduisait en anglais le poème de *Moïse* et l'élévation sur *Paris*, et avec qui il entretint, pendant plus de dix années une correspondance tout à fait intéressante, que M. Philippe Godet a eu bien raison de publier (1).

D'après Augute Barbier, Vigny aurait rencontré à Londres, dans les salons de lady Blessington, le prince Louis-Napoléon.

« Après un échange de politesses et quelques instants d'entretien sur la littérature, dit Barbier, les deux interlocuteurs se séparèrent.

« A peine le poète s'était-il éloigné, qu'il vit venir à lui M. Fialin, dit de Persigny, une sorte d'aide de camp du prince. Ce monsieur, s'étant assis auprès de lui, lui tint ce langage :

« — Monsieur le comte, le prince vient de me dire qu'il est enchanté d'avoir eu l'occasion de vous connaître ; il apprécie infiniment votre personne et vos ouvrages... Comment trouvez-vous son Altesse ?

« — Mais il me paraît être un homme fort intelligent et fort aimable.

« — C'est la vérité, répliqua M. Fialin, mais c'est, de plus, un excellent cœur et un homme d'un grand avenir... N'êtes-vous pas frappé d'une chose, vous, monsieur, qui avez beaucoup étudié l'histoire ? C'est que, dans celle de Rome, ce n'est pas le grand César qui a fondé la dynastie impériale, mais son neveu ?

« — Effectivement.

« — Eh bien, ne croyez-vous pas que le même fait pourrait se reproduire ?

(1) *Lettres d'une puritaine*, (*Revue de Paris*, 15 août et 1er septembre 1897).

« — J'ignore, ajouta M. de Vigny, les desseins de la Providence à ce sujet, mais je ne crois pas que Sa Majesté Louis-Philippe, pour son compte, y prête la main.

« — Je ne le pense pas non plus, mais, en l'état des partis, le grand nom du prince et sa haute intélligence, il y a de fortes probabilités pour qu'il en soit ainsi.

« — Cela est possible, car, qu'est-ce qui ne l'est pas, en France? En tout cas, qui vivra verra. »

« M. Fialin termina là sa conversation insinuante, salua M. de Vigny et se retira (1). »

C'était quelques mois avant la tentative de Boulogne, le prince Napoléon cherchait en France des appuis; mais ces propos n'eurent pas de suite. Plus tard, cependant, quand le prince sera devenu empereur, le poète le rencontrera de nouveau et se ralliera à son gouvernement.

Vigny, pendant son séjour en Angleterre, dut peu écrire. Il y composa pourtant la *Colère de Samson* qui devait compter parmi ses poèmes les plus célèbres. Ce poème ne fut publié qu'en 1864, après la mort du poète, et aussitôt Sainte-Beuve l'interpréta comme l'expression du ressentiment de Vigny après la trahison de Dorval; cette interprétation a été celle de la plupart des critiques et des biographes de l'auteur. M. Ernest Dupuy, qui s'est livré à une recherche très attentive des sources d'Alfred de Vigny, a rapproché la *Colère de Samson* du *Samson Agonistes* de Milton; il a montré en quoi ces deux ouvrages se ressemblent et en quoi ils diffèrent, mais il n'est pas douteux, pour lui, que c'est la lecture du *Samson Agonistes* qui a suggéré la *Colère de Samson*.

Les deux hypothèses sur la genèse de ce poème ne sont pas inconciliables. L'image de Samson et de Dalila a très bien pu être présentée à Vigny par le *Samson Agonistes* de Milton, mais il a très bien pu en faire l'application à Marie Dorval et à lui-même.

Souvenons-nous ici de ce que Vigny écrivait après

(1) Aug. Barbier. *Souvenirs personnels*.

l'article de Sainte-Beuve : « Dieu seul et le poète savent comme naît et se forme la pensée », et ne regardons la conciliation proposée que comme une hypothèse de plus, aussi peu certaine, mais non moins vraisemble que les deux autres.

Un autre petit ouvrage, écrit également en 1839, doit être mentionné, à cause du sujet dont il traite et des circonstances dans lesquelles il fut composé. C'est la lettre adressée le 17 septembre par Alfred de Vigny au prince Maximilien-Joseph de Bavière et connue sous la désignation de *Lettre sur le romantisme*. C'est le seul document qui ait été publié de la correspondance du poète avec le prince ; il lui écrivit certainement d'autres lettres, dont la publication, si quelque chercheur avait la bonne fortune de les retrouver un jour, serait autrement intéressante que celle des lettres à Marie Dorval.

Cette correspondance qui, probablement, ne fut jamais bien active, dut commencer à la fin de 1837, ou, peut-être, à cause du deuil dont Vigny fut alors frappé, dans le courant de 1838. En tout cas, c'est le 7 décembre 1837 que se présenta chez Alfred de Vigny M. de Jenison, ambassadeur de Bavière. Vigny le reçoit. Ils causent. A un moment, l'ambassadeur pose une question au poète, qui rapporte ainsi leur conversation dans son *Journal* :

« — Voulez-vous me rendre un service ?

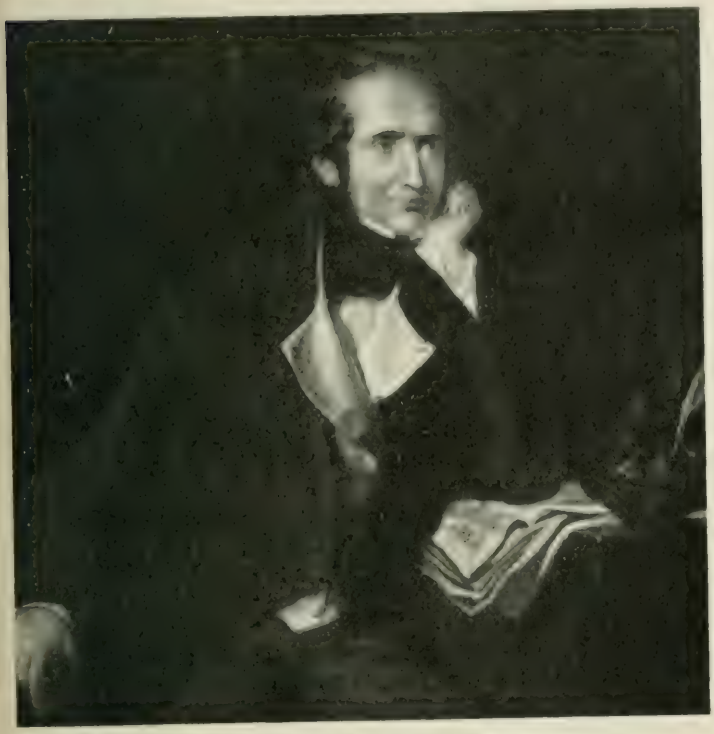
« — De tout mon cœur, s'il s'agit de vous être agréable personnellement.

« — Le roi de Bavière a un fils de vingt-six ans, son héritier. Le prince royal de Bavière désirerait entrer en correspondance avec vous. Lui répondriez-vous, s'il le faisait ?

« Je me suis tu un moment et lui ai dit :

« — Ce que vous me demandez est, je puis le dire, un service véritable, car il faudrait que chaque journée eût quarante-huit heures, et le temps me manquera. Cependant, si vous voulez me donner une assurance impor-

tante, j'y consentirai ; cette assurance est que ni dans le présent ni dans l'avenir le prince ne se croira obligé de m'en témoigner sa gratitude par autre chose qu'une



Alfred de Vigny, par le miniaturiste Daubigny.
(Appartient à M. Marc Sangnier.
Exposé dans la salle de rédaction du journal « *La Démocratie.*)

lettre de lui. Sans cela, ce serait un traité, un marché.

« Il m'a interrompu vivement, en me serrant les mains.

« — Oui, c'est un service, et il en sera vivement touché ; mais avec vous on sait que de tels services sont sans prix, et il ne vous en offre d'autre que son amitié.

« — Prenez garde, ai-je ajouté, que rien n'est ferme et persévérant comme mon caractère; ne vous fiez pas à ma douceur de voix. Rien n'est entêté comme une colombe. J'en ai connu une qu'il aurait fallu tuer pour la chasser de mon lit; je l'y ai laissée, elle a gagné son procès. Tout ce qui me fera ici passer par-dessus la lassitude de parler de choses sur lesquelles je suis blasé, ce sera le plaisir de penser un jour, dans ma vieillesse (si j'ai une vieillesse, chose douteuse), qu'un jeune roi me devra quelques idées justes sur la France et sur son esprit. — Donc, tout étant bien pur, bien désintéressé, regardant cette correspondance comme l'élan de deux âmes qui oublient qu'elles sont dans le corps d'un prince royal et d'un poète, je vous le répète, j'accepterai.

« Autre question :

« — Est-ce de vous qu'est venue cette idée de mettre votre jeune prince en correspondance avec moi ?

« — Non; lui-même y a pensé le premier après avoir lu vos ouvrages, ainsi que le roi son père.

« — Avait-il pensé à écrire à quelque autre avant ou en même temps?

« — A personne.

« — Je consens à répondre, mais *répondre* seulement; qu'il m'écrive d'abord; vous savez qu'en Angleterre, la terre classique de l'étiquette, le plus haut placé met sa carte le premier chez l'autre.

« — Le prince fera tout ce que vous voudrez et tout ce qu'il pourra pour acquérir un ami comme vous, et former son âme sur la vôtre. »

A la suite de cette conversation Vigny écrit :

« D'où vient que l'idée n'est pas venue plutôt à ce jeune homme d'écrire à un des quarante académiciens? »

Cette confiance lui donna une légitime fierté. Deux années après, il notait une démarche que venait de faire auprès de lui l'ambassadeur de Bavière qui était menacé d'être envoyé en Russie et qui avait prié le poète de le *recommander* à son prince, afin que celui-ci le laissât en France.

Vigny écrivit, en termes excellents, la recommandation demandée, et inscrivit dans son *Journal* cette réflexion :

« La réserve et la dignité de caractère servent donc à grandir un homme, et, quand un peu de talent le met en lumière, lui donnent une assez haute position. »

A une telle hauteur certaines offenses deviennent plus sensibles. Vigny allait en subir une fort grave et venant, naturellement, de son *ami* Sainte-Beuve. Le critique publia, le 1er mai 1840, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article, intitulé *Dix ans après en littérature*, dans lequel il dressait comme le bilan de la littérature romantique, où Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo avaient une place, où il était parlé de George Sand, de Balzac, de Saint-Simon même, et même de Jean Reynaud, mais où Alfred de Vigny n'était pas nommé. — Pendant les dix dernières années, cependant, le nom d'Alfred de Vigny avait fait quelque bruit, et nul ne pouvait moins l'ignorer que Sainte-Beuve.

Le poète, pour le lui rappeler mieux encore, lui envoya ses œuvres complètes dont une édition venait de paraitre. Mais Vigny, comme il l'avait déjà fait en deux autres circonstances semblables, se plaignit à Buloz. Sainte-Beuve connut ces plaintes, et il y fit allusion dans le billet, d'un ton froid, par lequel il remercia le poète de son envoi. Vigny répondit aussitôt ; il attribua l'attitude de Sainte-Beuve à quelque commérage littéraire ; et, très franchement, très noblement, il lui adressa cet appel :

« Garantissons-nous bien à l'avenir des propos redits et empoisonnés peut-être. Nous les éviterions toujours par une manière d'agir bien simple et qui, je pense, n'a rien de trop cruel : en nous voyant. Donnez-m'en donc l'occason, mon ami, vous l'avez éloignée trop souvent quand je la cherchais. »

La réponse de Sainte-Beuve fut rude et hautaine. Il y faisait allusion à la démarche et aux plaintes de Vigny auprès de Buloz ; il proclamait son droit de critique indé-

pendant de nommer à son gré ses amis dans ses articles, « sans souffrir là-dessus d'insinuation ni de conseil », et il terminait par la signification d'une rupture. L'attitude de Sainte-Beuve était habile ; le susceptible et naïf Alfred de Vigny paraissait vraiment avoir tous les torts. Désormais Sainte-Beuve ne cessera pas de marquer son animosité au poète. Sa haine pour celui-ci était, dit M. Emile Faguet (1), « la haine la plus vigoureuse que jamais homme ait portée à un homme, au point, je crois bien, étant donné le pèlerin (je parle de Sainte-Beuve), qu'il a dû y avoir quelque femme là-dessous. »

Rien ne nous autorise à adopter une telle hypothèse ; mais quelle que fût la raison profonde de la haine de Sainte-Beuve pour Vigny, et peut-être n'y en a-t-il pas d'autres que les protestations que Vigny fit entendre contre plusieurs de ses articles, cette haine se manifesta jusqu'après la mort du poète.

Celui-ci dit un jour, en parlant du critique : « C'est un crapaud qui empoisonne toutes les eaux dans lesquelles il nage. » Cette expression, qu'on a trouvée « choquante dans la bouche du poète éthéré », nous comprenons qu'il ait pu l'employer. Son amitié avec Victor Hugo n'avait-elle pas été troublée par la place qu'y était venu prendre Sainte Beuve ?

Mais s'il est de faux amis, il est heureusement des amis véritables, et Vigny pouvait trouver quelques consolations en reportant sa pensée de Sainte-Beuve à Emile Deschamps. Celui-ci lui avait toujours été fidèle et avait aussi toujours été fidèle à Victor Hugo. Lorsque, après l'article du 1er mai 1840, Sainte-Beuve, déjà brouillé avec Victor Hugo, fut brouillé également avec Vigny, Émile Deschamps travailla à reconcilier les deux poètes que le critique avait contribué à séparer et eut la joie d'y réussir.

Joie aussi pour Alfred de Vigny, que de reconquérir cette amitié perdue. Peu de temps auparavant il avait

(1) *Propos de théâtre*, 2e série, p. 241.

reconquis celle de Lamartine, de qui quelques commérages l'avaient pendant un temps tenu éloigné. A la perte de Sainte-Beuve il eut donc des compensations.

C'est par une démarche en faveur d'un poète malheu-

Royer-Collard.

reux, le pauvre et fantaisiste Lassailly, interné alors dans la maison du docteur Blanche, que Vigny retrouva Lamartine. Lamartine, à l'appel de Vigny, recueillit parmi ses collègues de la Chambre des députés une somme d'argent suffisante pour assurer pour quelque temps la vie du malade et de sa sœur. Alfred de Vigny, reconnais-

sant, a, dans le *Journal d'un Poète*, marqué le souvenir de cette « bonne action ».

Les relations de Lamartine et de Vigny ne furent jamais très suivies. Ils différaient d'opinion sur trop de points. Une fois déjà, en 1838, dans une soirée que la marquise de La Grange avait donnée pour les faire rencontrer, ils avaient discuté diverses questions sans se trouver du même avis sur aucune (1); la révolution de 1848 devait rendre plus manifeste encore ces divergences et séparer les deux poètes une nouvelle fois.

Une de leurs dernières rencontres, au commencement de 1841, eut sans doute pour prétexte la question de la propriété littéraire que la Chambre allait discuter et qui intéressait beaucoup Alfred de Vigny. On sait qu'il adressa aux députés une belle pétition en faveur de la fille de Sedaine qui était pauvre, et qui ne l'eût pas été si la loi lui eût assuré la propriété perpétuelle de l'œuvre de son père. C'est cette perpétuité que Vigny, auteur de *Stello* et de *Chatterton*, réclamait au nom des droits, selon lui imprescriptibles, de l'écrivain; il défendait cette solution comme la seule juste, une propriété qui n'est pas perpétuelle n'étant pas une propriété véritable, et l'héritier d'un patrimoine littéraire ayant, à ses yeux, les mêmes droits d'en jouir toujours et d'en disposer à son gré, que l'héritier d'un patrimoine mobilier ou foncier.

Il continuait ainsi de lutter pour la plus chère de ses idées. Après avoir combattu par le livre, après avoir combattu sur le théâtre, il combattait maintenant au seuil du palais législatif; peut-être rêvait-il déjà de le franchir un jour et se sentait-il attiré vers la tribune comme vers le plus propice des champs de bataille.

Il semble, en effet, avoir renoncé à publier de nouveaux livres et à faire jouer de nouveaux drames. En 1840, l'année même où il donna une édition de ses œuvres complètes, Dorval avait voulu reparaître dans les rôles de Kitty Bell et de la Maréchale d'Ancre. La Comédie-

(1) Cf. *Journal d'un Poète*, p. 129.

Française reprit *Chatterton* le 9 mars, et *La Maréchale d'Ancre* le 18 juin. L'actrice probablement demanda ensuite au poète d'écrire pour elle une nouvelle pièce ; peut-être l'amante, regrettant l'amour d'autrefois, pensa-t-elle reconquérir ainsi l'ami qu'elle avait blessé et perdu.

La lettre qu'Alfred de Vigny lui écrivait, le 14 février 1841, autorise ces suppositions et contient une réponse très courtoise et très ferme à la fois :

« En vérité, madame, lui disait-il, jusqu'à trois heures j'ai cru pouvoir me rendre chez vous avant-hier. Voyant que je n'avais pas le temps, je vous ai écrit à la hâte un billet très innocent que je ne me rappelle plus, mais où j'ai peine à comprendre que vous ayez trouvé la moindre ironie ; elle était loin de mes idées, très graves en ce moment. Lorsque je parle de représentations où vous pourrez paraître, je suis accoutumé à me figurer toujours cet éclat si vrai et si sérieux qui vous accompagne partout.

« Vous avez bien raison, en effet ; lorsque l'année dernière vous avez désiré jouer deux de mes ouvrages (1), je ne les regardais pas comme autre chose que deux costumes de votre toilette, et j'ai mis tous mes soins à ce qu'il n'y manquât rien. Vous me trouverez toujours aussi prompt à vous être utile. Mais j'ai voulu seulement, en vous parlant de ma répugnance pour le théâtre, vous empêcher de compter trop immédiatement sur une pièce nouvelle de moi. Je me serais trouvé coupable si je vous avais laissé dans une fausse atente qui pouvait changer vos calculs et vos plans. Je pensais être mieux compris de vous. Je ne me souviens pas que M. Buloz m'ait dit un seul mot à votre sujet depuis bien longtemps et vous me connaissez assez pour savoir que jamais je ne parle de vous que de manière à seconder vos projets, et, si par hasard j'étais consulté, ce qui arrive rarement, je conseillerais tout ce qui serait dans vos intérêts.

« Il serait bon seulement de me les faire connaître, car, je vous le répète, je ne sais rien de ce qui se passe à la

(1) Reprises de *Chatterton* et de *La Maréchale d'Ancre*.

Comédie-Française, mais personne ne désire plus que moi d'apprendre que vous vous y trouvez établie d'une façon durable et qui vous rende heureuse. »

Nous n'avons pas la réponse de Dorval, si, toutefois, elle répondit. Ses relations avec Vigny étaient d'ailleurs finies.

Désormais l'existence du poète semble à l'abri des orages. Cependant il allait se présenter à l'Académie française, et cette candidature, si elle fut l'occasion d'une scène de comédie, qu'il a très spirituellement écrite, fut aussi, pour son amour-propre, l'occasion d'un drame véritable.

Alfred de Vigny fut six fois candidat à l'Académie française. La première fois, ce fut en 1842, sur les instances de Guiraud, l'un de ses anciens amis de la *Muse française*. Deux sièges étaient vacants par la mort de MM. de Frayssinous et Alexandre Duval. Vigny se présenta pour le premier, se réservant, en cas d'échec, de solliciter le deuxième. Il s'était décidé vers la fin de janvier et avait aussitôt commencé ses visites. Il nota dans le *Journal d'un Poète* les scènes diverses de cette tournée. La première et la plus amusante que l'on y trouve c'est son entrevue, vraiment comique, avec Royer-Collard. Le dialogue, rapporté par Alfred de Vigny, doit être reproduit intégralement. Chaque réplique et chaque geste y ont leur prix.

« Dimanche 30 janvier 1842 : — en descendant de voiture, j'ai fait porter ma carte de visite à Royer-Collard par une femme qui était seule dans l'antichambre. Presque à l'instant est venu un pauvre vieillard, rouge au nez et au menton, la tête chargée d'une vieille perruque noire, et enveloppé de la robe de chambre de Géronte, avec la serviette au col du légataire universel.

« Voici, mot pour mot, notre conversation. (Il était debout et appuyé à demi contre le mur).

« R.-C. — Monsieur, je vous demande bien pardon, mais je suis en affaire, et ne puis avoir l'honneur de vous recevoir; j'ai là mon médecin.

Alfred de Vigny, par H. Lehmann.

« A. DE V. — Monsieur, dites-moi un jour où je puisse vous trouver seul, et je reviendrai.

« R.-C. — Monsieur, si c'est seulement la visite obligée, je la tiens comme faite.

« A. DE V. — Et moi, monsieur, comme reçue, si vous voulez, mais j'aurais été bien aise de savoir votre opinion sur ma candidature.

« R.-C. — Mon opinion est que vous n'avez pas de chances... (Avec un certain air qu'il veut rendre ironique et insolent). *Chances!* N'est-ce pas comme cela qu'on parle à présent?

« A. DE V. — Je ne sais pas comment on parle à présent; je sais seulement comment je parle, et comment vous parlez dans ce moment-ci.

« R.-C. — D'ailleurs, j'aurais besoin de savoir de vous-même quels sont vos ouvrages.

« A. DE V. — Vous ne le saurez jamais de moi-même, si vous ne le savez déjà par la voix publique. — Ne vous est-il jamais arrivé de lire les journaux?

« R.-C. — Jamais.

« A. DE V. — Et, comme vous n'allez jamais au théâtre, les pièces jouées un an ou deux ans de suite aux Français et les livres imprimés à sept ou huit éditions vous sont également inconnus?

« R.-C. — Oui, monsieur; je ne lis rien de ce qui s'écrit *depuis trente ans*; je l'ai déjà dit à un autre. (Il voulait parler de Victor Hugo.)

« A. DE V. (en prenant son manteau pour sortir et le jetant négligemment sur son épaule). — Dès lors, monsieur, comment pouvez-vous donner votre voix, si ce n'est d'après l'opinion d'un autre?

« R.-C. (interdit et s'enveloppant dans sa robe de malade imaginaire). — Je la donne, je la donne... Je vais aux élections; je ne peux pas vous dire comment je la donne, mais je la donne enfin.

« A. DE V. — L'Académie doit être surprise qu'on donne sa voix sur des œuvres qu'on n'a pas lues.

« R.-C. — Oh! l'Académie, elle est bonne personne, elle, très bonne, très bonne. Je l'ai déjà dit à d'autres, je suis dans un âge où l'on ne lit plus, mais où l'on relit les anciens ouvrages.

« A. DE V. — Puisque vous ne lisez pas, vous écrivez sans doute beaucoup.

« R.-C. — Je n'écris pas non plus, je relis.

« A. DE V. — J'en suis fâché, je pourrais vous lire.

« R.-C. — Je relis, je relis.

« A. DE V. — Mais vous ne savez pas s'il y a des ouvrages modernes bons à relire, ayant pris cette coutume de ne rien lire.

« R.-C. (assez mal à l'aise). — Oh! c'est possible, monsieur, c'est vraiment très possible.

« A. DE V. (marchant vers la porte et mettant son manteau). — Monsieur, il fait assez froid dans votre antichambre pour que je ne veuille pas vous y retenir plus longtemps; j'ai peu l'habitude de cette chambre-là.

« R.-C. — Monsieur, je vous fais mes excuses de vous y recevoir.

« A. DE V. — N'importe, monsieur, c'est une fois pour toutes. Vous n'attendez pas, je pense, que je vous fasse connaître mes œuvres : vous les découvrirez dans votre quartier, ou en Russie, dans les traductions russes ou allemandes, sans que je vous dise : « Mes enfants sont charmants », comme le hibou de la Fontaine. »

(Ici Alfred de Vigny ouvre la porte, Royer-Collard le suivant toujours.)

« R.-C. (pour revenir sur ses paroles). — Eh! mais je crois qu'il y aura deux élections.

« A. DE V. — Monsieur, je n'en sais absolument rien.

« R.-C. — Si vous ne le savez pas, comment le saurais-je?

« A. DE V. — Parce que vous êtes de l'Académie et que je n'en suis pas; je sais seulement que je me présente au fauteuil de M. Frayssinous.

« R.-C. — Et quelles autres personnes?

« A. DE V. — Je n'en sais rien, monsieur, et ne dois pas le savoir. »

(Ici, il lui tourne le dos, remet son chapeau et sort sans le saluer; tandis que Royer-Collard reste tenant la porte et disant : « Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. »)

Sainte-Beuve a fait, de son côté, dans ses *Mémoires* inédits, et d'après le récit de Royer-Collard, le tableau de cette entrevue curieuse.

Vigny aurait prié le neveu de Royer-Collard de parler

de lui à son oncle, mais, dans son impatience, il n'aurait pas attendu la réponse à cette première ouverture et il se serait présenté un matin chez l'académicien. « Celui-ci était en conférence avec M. Decazes et M. Molé. On le dit à Vigny, qui, néanmoins insista pour que l'on fît passer sa carte, « assurant que sur le simple vu de son nom il serait reçu ».

« Royer-Collard, un peu contrarié, vint trouver M. de Vigny dans l'antichambre pour s'excuser de ne pouvoir le recevoir en ce moment. Le colloque s'engagea à peu près dans ces termes :

« — Mais je suis M. de Vigny, monsieur.

« — Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

« — Monsieur, votre neveu a dû vous parler de moi.

« — Il ne m'a rien dit.

« — Je me présente pour l'Académie ; je suis l'auteur de plusieurs ouvrages dramatiques représentés.

« — Monsieur, je ne vais jamais au théâtre.

« — Mais j'ai fait quelques ouvrages qui ont eu quelque succès et que vous avez pu lire.

« — Je ne lis plus, monsieur, je relis. »

On était en hiver ; la pièce n'était pas chauffée. Royer-Collard raconta à Sainte-Beuve qu'il sentait qu'il s'enrhumait. Il brusqua donc la conversation que Vigny, au contraire, maintenait toujours. Elle cessa enfin.

Sainte-Beuve dit que Royer-Collard regrettait d'avoir été si rude avec un homme de talent, à la candidature duquel il ne fut pas hostile et pour qui, sans doute, il vota.

Alfred de Vigny, après le compte rendu de sa visite, écrivait cette appréciation :

« Vieillard aigri de se voir oublié, après avoir eu son jour de célébrité. »

Il se présenta quelques jours après (le 4 février) chez un autre vieillard, plus oublié encore, mais que ni l'âge ni les infirmités n'avaient aigri. C'était le poète Baour-Lormian, chez qui, un soir de 1821, il avait lu un de ses poèmes. Baour-Lormian était à présent presque aveugle

et seul; la mort avait fait le vide autour de lui. Vigny le trouva dans un petit appartement des Batignolles, froid, triste, à peine meublé. Il fut accueilli cordialement; celui-là avait lu ses œuvres et lui parla de la *Fille de Jephté*

Bureau-secrétaire d'Alfred de Vigny.
(Appartient à M. Marc Sangnier,
se trouve dans la salle de rédaction du journal *La Démocratie*.)

et du poème le *Somnambule*. Vigny sortit de cette pauvre demeure à la fois heureux et attristé: il venait de voir un poète dont le visage avait gardé sa sérénité et dont la lèvre n'avait pas désappris de sourire; mais il l'avait vu délaissé et misérable, ce porteur de lyre à qui l'État eût dû assurer des jours encore prospères!

Il se présenta chez Chateaubriand. Il le trouva juché sur un fauteuil de travail : le grand homme était assis là, avec sa tête énorme, son nez long et pointu, ses épaules hautes, — et la droite très grosse, — ses jambes fort courtes qui étaient pendantes et qui mettaient ses pieds à quatre pouces du sol. Pendant la conversation, il « dansait sur son petit fauteuil et croisait ses jambes sous sa chaise ». Il avait le bras droit paralysé et il ne pouvait le soulever qu'en s'aidant de la main gauche ; son dos était voûté ; il avait cependant « les manières pleines de grâce du grand monde. » Il promit sa voix à Vigny pour les élections futures, mais, actuellement, il devait voter pour le chancelier Pasquier qu'il connaissait depuis quarante ans et qui voyait souvent Mme de Chateaubriand, et pour Ballanche, qu'il avait connu vingt ans avant de connaître Pasquier.

Les élections eurent lieu le 17 février. Dans son numéro du 15, la *Revue des Deux-Mondes* avait recommandé la candidature de son collaborateur. Celui-ci pouvait compter sur un nombre raisonnable de voix ; il en eut huit à chaque élection. Les candidats de Chateaubriand furent élus : le chancelier Pasquier obtint le fauteuil de M. de Frayssinous et Ballanche celui d'Alexandre Duval. Lorsque Vigny essaya de faire la liste de ses électeurs, il ne put jamais en trouver moins de quatorze pour ses huit suffrages. « Chacun me dit qu'il a voté pour moi, écrit-il. Lamartine me l'assure et ajoute que cela ne pouvait être autrement. »

Si Lamartine avait voté pour Vigny cette fois, il ne lui demeura pas fidèle, car M. Ernest Dupuy a publié (1) une lettre, dont il n'a pu découvrir la date, dont nous ne savons pas, par conséquent, à laquelle des six candidatures de Vigny elle se rapporte, mais où Lamartine déclare que sa voix est acquise en premier lieu à Aimé Martin : « Aimé Martin réservé (et vous savez que c'est mon habitude), comptez sur moi, etc. »

(1) *Alfred de Vigny. Les Amitiés*, p. 305.

Par contre, Vigny eut toujours, non seulement le suffrage, mais l'appui très actif de Victor Hugo.

Deux semaines après cette double élection, la mort de Roger, l'auteur dramatique, rendit vacant un nouveau fauteuil. Vigny hésitait à se mettre sur les rangs ; Guiraud, qui était dans le Midi, où il avait dû aller prendre la direction de ses usines, dont les affaires avaient été mal gérées, l'encouragea à ne pas abandonner la lutte. Il se représenta donc. Il recommença ses visites. Il vit Guizot, de Barante, Casimir Delavigne ; tous trois avaient des engagements pour le premier tour. Il vit M. Molé. Il lui trouva un air d'ironie légère et mondaine qui ne lui plut pas ; M. Molé lui parla d'un ouvrage de M. Bazin sur Richelieu ; il n'aimait guère en effet la manière dont Vigny avait dépeint le cardinal dans son roman *Cinq-Mars*.

Vigny avait quatre concurrents : Patin, Vatout, Allez, et son ennemi, Sainte-Beuve. L'élection se fit le 4 mai. Patin fut nommé au quatrième tour par 21 suffrages. A ce dernier tour, Vigny obtint 9 voix, une de plus seulement qu'au mois de février ; aux trois tours précédents il n'en avait eu que 6, puis 5, puis 7. Sainte-Beuve en eut 7, puis 7 encore, puis 5, puis 3.

L'amour-propre de Vigny dut souffrir grandement de ce nouvel échec ; mais ces échecs répétés rendaient la revanche nécessaire ; le poète se présenta désormais à toutes les élections.

A la fin de 1843 (cette année où le drame de Villequier l'avait incliné vers la douleur de son ami Victor Hugo), Vigny posa sa candidature au fauteuil de Campenon, mort le 24 novembre, et à celui de Casimir Delavigne, mort le 11 décembre.

Avant les élections, qui devaient avoir lieu le 9 février, une nouvelle vacance se produisit : Charles Nodier, le bon Nodier, le compagnon du temps de la *Muse française* et l'hôte des soirées de l'Arsenal, mourut le 27 janvier. Le 29, Vigny suivit tristement le convoi. Il y avait beaucoup de monde. C'est autour des tombeaux que les amis dis-

persés se retrouvent. Victor Hugo, frappé d'un deuil récent, portait le cercueil, avec Étienne, Droz et Lebrun, de l'Académie française. Pendant le service funèbre, au moment de l'absoute, en passant le goupillon à la personne qui venait derrière lui, Vigny reconnut Balzac. Dans la foule il aperçut Dumas ; ils échangèrent quelques paroles. Dumas demanda des nouvelles de la prochaine élection académique ; Vigny répondit qu'il avait reçu beaucoup de promesses, puis il ajouta cet affectueux reproche :

— Je ne vous vois jamais.

— Nous n'avons pas le temps de nous voir, répliqua Dumas, dont l'existence était si active ; nous nous lisons.

— Et nous nous aimons, conclut Alfred de Vigny.

Il rencontra aussi dans le cortège le sinologue Pauthier, qui avait été autrefois soldat dans sa compagnie et à qui, pendant les étapes, il confiait sa petite Bible. Puis il prit place, jusqu'au cimetière, dans une voiture où se trouvaient Cailleux et le baron Taylor, deux autres amis de régiment. Au cimetière même, il se trouva, à l'écart, auprès de Latouche. Ils se prirent la main, les larmes aux yeux.

— J'ai suivi de loin votre vie, dit Latouche. Qu'elle est simple et belle ! Vous faites encore que l'on peut s'honorer d'être homme de lettres.

Et Vigny répondit à cet éloge, le plus agréable qu'on pût lui adresser :

— C'est ma récompense de vous l'entendre dire ainsi.

En tête de la note du *Journal d'un Poète*, où il parle de la mort de Nodier, Vigny écrit :

« Hélas ! il ne s'était pas trompé : il ne devait pas m'apporter sa voix ! »

Après les élections académiques du 9 février, les amis de Nodier espérèrent que, du moins, Vigny lui succéderait. Cette espérance fut déçue.

Le 9 février, Saint-Marc Girardin fut élu à la place de Campenon, au premier tour de scrutin, par 18 voix contre 1 à Vatout, 8 à Émile Deschamps, devenu le concurrent

de son ami Alfred de Vigny, et 7 à Alfred de Vigny lui-même. Pour le fauteuil de Casimir Delavigne, la lutte très vive, donna lieu à sept tours, sans résultat, et l'élec-

M. Molé.

tion dut être renvoyée. Vigny obtint 7 voix à chacun des deux premiers tours, au troisième, il n'en eut que 5, au deux suivants, il n'en eut plus que 2, et aux deux derniers, 3. Émile Deschamps ne parut qu'au premier tour avec 3 voix et au quatrième avec une seule. Les deux concurrents les plus sérieux étaient Vatout, sur le nom

duquel les suffrages varièrent de 11 à 16, et Sainte-Beuve, qui en obtint de 14 à 17; mais ils en eurent 16 l'un et l'autre au septième tour, et dès lors l'élection sembla impossible.

Elle fut reprise le 14 mars; le même jour on devait désigner aussi le successeur de Nodier.

Sainte-Beuve fut élu à la place de Casimir Delavigne, après deux scrutins, par 21 voix; Vatout en eut 11, puis 12; Vigny 7, puis 3; Onésime Leroy, une seule, et au premier tour seulement. Sainte-Beuve a déclaré depuis (1) que Vigny n'avait, à ce moment-là, aucune chance de succès, sans quoi « je me fusse, dit-il, volontiers et à l'instant effacé devant lui, accordant le pas à l'éminence du talent, ou même seulement à la prééminence de la poésie ».

C'est une affirmation de Sainte-Beuve, — rien de plus.

Le fauteuil de Charles Nodier fut longuement disputé. Il y avait sept candidats. Il fallut sept scrutins. Onésime Leroy obtint de nouveau 1 voix au premier tour, après quoi il ne fut plus question de lui; Émile Deschamps ne fut mentionné, lui aussi, qu'au premier tour, mais il eut 2 voix; Aimé Martin et Vatout eurent quelques voix chacun aux quatre premiers tours seulement; Casimir Bonjour obtint de 7 à 15, puis 13 suffrages; Mérimée en eut un nombre croissant qui, de 10 au premier tour, se trouva de 19 au septième. Il fut élu. Vigny avait eu d'abord 4 voix, puis 5, 2, 4, 5, 3, et, au dernier tour, 4 comme au premier.

C'est le cinquième échec qu'il subissait, mais une entente semble avoir été conclue entre plusieurs clans académiques pour lui accorder le premier fauteuil qui deviendrait vacant.

Cette année 1844, l'un des plus sûrs amis que Vigny eût dans l'Académie, Alexandre Soumet, fut très gravement malade; il sentait qu'il ne se relèverait pas, et, comme il souffrait beaucoup, il disait à Vigny qui l'allait voir :

(1) *Nouveaux Lundis*, t. VI, p. 430.

— Alfred, qu'on a de peine à mourir !

Un jour, il ajouta :

— Vous venez prendre la mesure de mon cercueil.

« Je résolus en moi-même, écrit à ce propos Alfred de Vigny, de ne pas me présenter s'il mourait le premier, et le priai si gravement de ne jamais me parler encore de l'Académie, qu'il n'en fut plus question depuis entre nous. »

Soumet mourut le 30 mars 1845 ; le 13 du même mois, la mort de M. Étienne avait déjà fait une vacance à l'Académie. C'est au fauteuil d'Etienne que Vigny se présenta ; l'élection était fixée au 8 mai.

Il fut nommé au premier tour par 20 voix, contre 10 à Empis et 4 à Émile Deschamps, qui ne devait jamais être élu. Le même jour, par 20 voix également, mais seulement au deuxième scrutin, Vitet fut nommé à la place d'Alexandre Soumet.

C'est par un mot de Victor Hugo que Vigny apprit son élection. Sainte-Beuve raconte qu'à cette élection M. Molé apporta son concours. C'est M. Molé cependant qui allait, en recevant Alfred de Vigny, faire au discours de celui-ci une réponse dont l'irrévérence fit scandale et que le poète considéra comme un affront. Pour expliquer cette attitude, Sainte-Beuve suppose que Vigny dut envoyer à M. Molé le recueil de ses œuvres, et lui faire quelques visites ; que, dans ces visites, il dut se montrer « plus homme de lettres qu'il ne convenait peut-être à un homme du monde », qu'il dut « parler de lui comme il aurait désiré qu'on en parlât », et qu'il ne serait point impossible qu'il eût offert de donner « une clef de sa pensée et de ses écrits à l'homme d'esprit qui se croyait fort en état de s'en passer ou de la trouver lui-même ». Il soupçonnait donc Vigny d'avoir, par trop d'insistance, commencé par agacer un peu M. Molé.

A cette hypothèse sans bienveillance que Sainte-Beuve, dont la haine tenace ne désarmait pas, même devant la mort, produisit seulement en 1864, on peut opposer de plus sérieuses explications. M. Émile Montégut parlant à son tour, le 1er mars 1867, dans la *Revue des Deux-Mondes*,

de la réception d'Alfred de Vigny, montre quelles oppositions radicales, dans la forme même de leur esprit, séparaient Vigny de M. Molé. Selon lui, M. Molé, qui avait servi Napoléon, fut choqué de la manière dont Vigny avait mis l'Empereur en scène dans un chapitre de *Servitude et grandeur militaires*; il ne dut pas l'être moins, par esprit de caste, lui, descendant du grand Molé, de la façon dont Vigny avait parlé plusieurs fois, et dans *Cinq-Mars* notamment, de l'ancienne magistrature française; enfin et surtout, il dut être offensé par l'idée même qui fait le fond de tous les livres d'Alfred de Vigny, l'idée de la « supériorité innée, irrécusable, des esprits spéculatifs sur les esprits pratiques, des méditatifs sur les politiques, des rêveurs sur les hommes d'action ». M. Molé riposta donc vivement à l'apologie que le récipiendaire fit des doctrines romantiques.

Il faut lire, en entier, cet étrange discours de réception, auquel l'auditoire applaudit.

Sainte-Beuve, après avoir recherché les raisons de l'attitude de M. Molé, indique les raisons de l'attitude du public. Vigny, commence-t-il par dire, écrivit un discours fort long, « le plus long qui se fût jusqu'alors produit dans une cérémonie de réception ». Le discours de Vigny dépasse en effet l'habituelle mesure des discours académiques, — pour l'époque où il fut prononcé, car, depuis, la longeur de ces harangues a bien augmenté; — mais on en avait prononcé avant lui de presque aussi longs. Ainsi, celui de M. de Sèze (25 août 1846), tient 32 pages; celui de M. Dureau de la Malle, (30 avril 1804), en remplit 33. Celui d'Alfred de Vigny les dépasse un peu, ayant 35 pages et demie, mais il n'est pas pour cela le plus long qu'on eût entendu sous la coupole, car le cardinal Maury, venant, pour la deuxième fois, prendre place à l'Académie française, le 6 mai 1807, avait prononcé un discours qui couvre 71 pages, c'est-à-dire qu'il a exactement deux fois la longueur de celui de Vigny.

Mais Vigny, observe Sainte-Beuve, trouva le moyen d'allonger singulièrement sa harangue par un débit dont

Statue d'A. de Vigny (à Loches), par Sicard.
(Phot. des *Annales littéraires et politiques.*)

la lenteur et la solennité donnèrent « bientôt sur les nerfs d'un public qui était arrivé favorable ». Vigny, qui était presbyte, mais qui ne voulait ni lunettes ni lorgnon, tenait son papier à distance, et, avec son porte-crayon d'or, — ce porte-crayon que nous lui avons déjà vu aux répétitions d'*Antony*, — « il marquait les endroits qui étaient d'abord accueillis par des murmures flatteurs et des applaudissements ». Il lut jusqu'à la fin, du même ton et à la même allure, sans s'apercevoir des changements qui se faisaient dans les dispositions des assistants; il semblait « enveloppé d'un nimbe, redoublait, en avançant, de complaisance visible, de satisfaction séraphique; il distillait chaque mot, il adonisait chaque phrase »; si bien, conclut Sainte-Beuve, que « le public, qui avait d'abord applaudi à d'heureux traits, avait fini par être impatienté, excédé, et, pour tout dire, irrité ».

Cet article de Sainte-Beuve a été écrit dix-huit ans après la réception de Vigny; un premier article, publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, quinze jours seulement après cette cérémonie, est moins agressif; mais où il exprime son opinion avec le plus de netteté, c'est dans une lettre qu'il écrivit, le 8 février 1846, à son ami Juste Olivier. « Il [Vigny] s'est montré, dit-il, ridicule, d'une sottise, d'une fatuité qui a donné sur les nerfs durant une heure et demie passée à toute une assemblée... Les amis de Vigny lui-même n'ont pu résister à l'ennui et à l'impatience. Vigny n'est qu'un Trissotin gentilhomme, le comte de Trissotin. Il l'a prouvé solennellement. Tous ceux qui aiment la poésie devaient souffrir de la voir ainsi compromise par un pontife maladroit. » Aussi, ajoute-t-il, « on a été soulagé en entendant M. Molé retrouver des notes justes et simples ». Dans l'article de 1864, il déclare : « Lorsque M. Molé, qui, sans doute, en sa qualité d'homme délicat, avait sa part de cette irritation générale, commença d'un ton net et vibrant, ce fut une détente subite et comme une décharge d'électricité. L'auditoire se mit à respirer, à sourire, à applaudir, à donner à chaque parole, depuis le commencement jus-

qu'à la fin, une intention et une portée qu'elle n'avait pas eues, et que personne n'avait soupçonnées à la lecture, devant la Commission. C'était exactement le même discours, et il paraissait tout autre. » Vigny, cependant, au dire de Sainte-Beuve, prétendait que « le discours devenu si désagréable pour lui, n'était plus exactement le même que celui qu'il avait entendu à huis-clos deux jours auparavant, et dont il avait remercié spontanément l'auteur. Il se crut mystifié, sans qu'on pût jamais le détromper là-dessus. »

Ce n'est pas ce qu'a écrit Alfred de Vigny lui-même, qui déclare que la lecture préliminaire fut faite dans des conditions qui ne lui permirent pas de se rendre bien compte du sens de la réponse de M. Molé. Il dit à ce sujet, dans le *Journal d'un poète* :

« Après m'avoir été *caché* soigneusement, le discours de M. Molé me fut *escamoté* devant la Commission, qui y aida en m'interrompant, en couvrant ma voix, en hâtant le rapport des conclusions à l'Académie qui attendait. »

Cette accusation, qui parait un peu extraordinaire, s'explique cependant par la douleur que le poète ressentit de cette injure et par la rancune qu'il en garda.

Selon Sainte-Beuve, il n'eut pas tout de suite le sentiment de la réalité des choses. A un de ses amis qui lui disait, au sortir de la séance : « Eh bien, je vous l'avais bien dit, que votre discours était un peu long », il aurait répondu, « magnifiquement » :

— Mais je vous assure, mon cher, que je ne suis pas du tout fatigué.

Bientôt ses amis l'éclairèrent « de toutes parts », et « il n'y eut pas moyen pour lui de se méprendre plus longtemps sur l'impression générale ». Sainte-Beuve cite, comme témoignage de cette impression, quelques propos tenus alors par des académiciens.

De Gustave Droz, « l'indulgent Droz, le moins épigrammatique des hommes » :

« M. de Vigny avait commencé par dire que le public était venu là pour contempler son visage, et il a fini

en disant que la littérature française avait commencé avec lui. »

D'un autre académicien, qui n'est pas nommé : « On me dit que M. de Vigny a été immolé à cette séance : pour moi, je n'ai vu en lui qu'un pontife, et rien ne ressemblait moins à un martyr. »

Mérimée déclarait que « Molé avait sauvé la vie à M. de Vigny ; car si le directeur de l'Académie n'avait pas fait cette exécution, le public était si irrité qu'il se serait fait justice de ses propres mains ».

Guiraud, lui-même, le vieil ami de Vigny, le premier et l'un des plus fidèles partisans de sa candidature académique, aurait dit : « Mon amitié a souffert, mais ma justice est satisfaite. »

Quant à Alfred de Vigny, M. Sirtema de Grovestins (1) lui attribue cette parole :

— Il y a eu dans cette réception un Molé et un immolé.

Mais les expressions que Vigny emploie dans son *Journal d'un poète* donnent, mieux que ce facile jeu de mots, la mesure de son ressentiment.

Il y parle, dans une note, de « l'accueil « hostile » et « malveillant » qu'il a reçu ; un peu plus loin, il dit : « Accueil *scandaleux*, *acerbe* » : un peu plus loin encore, il déclare : « L'attaque de M. Molé est une attaque *impardonnable* et *irréparable*. »

A cette attaque Alfred de Vigny voulut répondre par une marque publique de mécontentement. Il décida donc qu'il ne siégerait pas aux séances publiques de l'Académie tant que M. Molé serait directeur, c'est-à-dire jusqu'au 1er juillet, et il refusa obstinément d'être présenté au roi par M. Molé, bien qu'il soit d'usage que chaque académicien, après sa réception, soit présenté au chef de l'Etat par le directeur qui l'a reçu.

Alfred de Vigny exprima-t-il son refus dans le langage imagé, et de circonstance, puisqu'on était au moment du carnaval, que lui prête, ici encore, M. Sirtema de Gro-

(1) *Les gloires du romantisme*, tome II, p. 281.

vestins? dit-il réellement : « Non, je ne veux pas qu'orné de bandelettes et de fleurs, comme le bœuf gras, mon boucher ait la satisfaction de me présenter au roi »? Le certain, c'est que cette satisfaction, si c'en devait être une pour lui, M. Molé ne l'obtint pas.

Cet incident, on le pense bien, fit beaucoup de bruit. L'Académie en délibéra pendant trois séances, durant le mois de février. Le 25 mars, Vigny explique en détail l'affaire de son refus à M. Thiers, qui, dit-il, « la comprend très bien »; le 9 mai, il apprend que le roi, devant plusieurs ministres, a blâmé la conduite de M. Molé; le 24 mai, il reçoit, de M. de Circourt, l'avis que le roi consent à le recevoir, sans M. Molé; le 14 juin, après dîner, conduit par M. de Salvandy, il est enfin reçu aux Tuileries.

« Le roi, quand on nous annonce, raconte Vigny dans son *Journal*, est debout, en habit brun, son chapeau à la main. Il vient à moi sur-le-champ et me dit :

« — Il y a seize ans, monsieur de Vigny, que nous ne nous sommes vus. Vous commandiez un bataillon de la garde nationale et les troupes qui gardaient le Palais-Royal. Vous me faites grand plaisir en revenant, je vous en remercie.

« — C'est à moi, Sire, de vous remercier d'avoir consenti à ce que je fusse membre de l'Académie.

« — Je le désirais au moins autant que vous, monsieur de Vigny, et je suis bien heureux de la position que vous y avez prise.

« — J'ai su de quels termes favorables le roi avait bien voulu se servir en approuvant mon élection, et j'en ai été profondément touché.

« — Je vous remercie, monsieur de Vigny. Voulez-vous aller revoir la reine? M. de Salvandy vous y conduira. »

Alfred de Vigny fut donc présenté à la reine; elle lui parla avec beaucoup de bonne grâce; Madame Adélaïde, la duchesse de Nemours, le roi prirent part à la conversation. Vigny se retira charmé. Il se félicita de s'être rendu à l'invitation royale, et pour deux raisons. D'abord parce

que, dans un gouvernement représentatif, il est admis qu'une invitation du roi est un *ordre*; ensuite, et probablement surtout, parce qu'il a voulu voir jusqu'où irait le désaveu, par Louis-Philippe, de M. Molé. « Le roi, écrit-il, n'a pas voulu me le dire directement en nommant M. Molé, mais seulement me le faire savoir par son ministre, M. de Salvandy.... Il ne sied pas d'embarrasser un prince. Si j'avais parlé le premier de M. Molé au roi, je l'aurais mis dans la nécessité de le blâmer devant moi, et il est possible qu'il veuille l'employer à un ministère. J'ai attendu, et, à la seconde, à la troisième entrevue, si j'y retourne, il m'en fournira lui-même l'occasion. »

« Ainsi, écrit-il dans une autre note, la dernière du *Journal d'un Poète* où il soit question de cette affaire, ainsi le *silence* et la *dignité* que j'ai eu le *courage* de conserver, la persévérance de mon refus de me rendre au château avec M. Molé, ont eu ce résultat que le *maître* a désavoué son *serviteur*, qu'il m'a le *premier* invité à revenir près de lui en mon propre nom, et non pas comme académicien. Le roi a ainsi réparé, autant qu'il était en lui, l'inexcusable conduite de M. Molé et l'indignité sans exemple de ma réception. »

Dès le jour même de cette réception, la voix d'un jeune prince de la famille royale, le duc d'Aumale, s'était élevée pour blâmer le directeur de l'Académie. Lorsque, la cérémonie terminée, les assistants purent échanger leurs impressions, tandis que l'on tenait de ces propos épigrammatiques dont, d'après Sainte-Beuve, nous avons rapporté quelques-uns, le duc d'Aumale déclarait à un de ses amis :

— M. Molé s'est mal conduit.

On a dit que la date de sa réception fut pour Alfred de Vigny aussi importante que l'avait été celle de la première de *Chatterton*. Ces deux journées furent les deux pôles de sa vie. Jamais aucun auteur dramatique n'avait connu un plus grand triomphe, et jamais aucun académicien n'avait subi une plus cruelle avanie.

Au mois d'avril 1846, lorsque l'Académie eut à renouve-

ler son bureau. Vitet fut nommé chancelier; Vigny n'obtint que deux voix.

En 1864, lorsque M. Camille Doucet vint prendre à l'Académie française la place que la mort d'Alfred de Vigny y avait laissé inoccupée, il rappela discrètement l'injure imméritée que, dans un jour semblable, le noble poète avait reçue.

VI

La Solitude

A partir de 1846, Alfred de Vigny vécut dans une retraite de plus en plus sévère. Il fit de fréquents et parfois de longs séjours dans sa propriété du Maine-Giraud. Quand il était à Paris, il remplissait avec la plus consciencieuse régularité ses devoirs d'académicien. Il retrouvait aux séances Lamartine, qu'il ne voyait, sans doute, guère en dehors de ces rencontres, et Victor Hugo, chez qui il allait quelquefois. Lorsque, l'Empire venu, Alfred de Vigny s'y rallia, les liens qui l'unissaient à Victor Hugo et à Lamartine se rompirent.

Sa vie est désormais presque vide d'événements, et le secret de ses méditations ne nous est pas connu. Le *Journal* où il inscrivait ses pensées n'a été publié, et encore fragmentairement, que jusqu'à l'année 1846. Les notes datées de 1847 que l'on y trouve sont presque toutes relatives à sa généalogie.

Pendant plus de quinze années, il vivra encore confiné dans cette « sainte solitude », à laquelle il ne se condamna pas, cependant, sans avoir tenté de jouer un rôle public.

D'après Auguste Barbier (1), qui tenait ce fait de Philippe Busoni, Alfred de Vigny aurait chargé ce dernier de le proposer pour l'ambassade de Londres à M. Bastide, ministre des affaires étrangères après la chute de Lamartine.

(1) *Souvenirs personnels*, p. 362.

Le manoir du Maine-Giraud, à Blanzac (Charente).
(Cliché des *Annales politiques et littéraires*.)

M. Bastide fit à Busoni cette réponse dont Vigny, à qui il la transmit, se montra très blessé :

— Comment! votre ami voudrait être ambassadeur de la République! Mais il n'est même pas républicain!

Vigny prétendait cependant alors que la république

était nécessaire; il avait souvent dit à Lamartine, qui rapporte ce propos (1) : « Vous faites ce qu'il y a de mieux à faire; la république actuellement peut seule nous réunir et nous sauver... »

Était-ce une façon de faire sa cour au dictateur, et convoitait-il déjà un poste diplomatique? ou la forme républicaine lui avait-elle alors paru vraiment la meilleure? Il semble bien qu'il se voulut républicain, mais républicain selon cette image qu'il en a faite dans une note qui doit être de 1848, bien qu'elle soit mêlée, dans le *Journal d'un Poète*, à celles de 1847 : « J'aime qu'un homme de nos jours ait à la fois un caractère républicain avec le langage et les manières polies de l'homme de cour. L'Alceste de Molière réunit ces deux qualités. » En tout cas, aux élections législatives de 1848, il se présenta dans le département de la Charente, où une candidature lui avait été offerte.

Il adressa aux électeurs charentais une circulaire d'une noblesse qui n'est point sans naïveté, et telle que lui seul, sans doute, la pouvait concevoir.

« AUX ÉLECTEURS DE LA CHARENTE

« Paris, le 27 mars 1848.

« C'est pour moi un devoir de répondre à ceux de mes compatriotes de la Charente qui ont bien voulu m'appeler à la candidature par leurs lettres et m'exprimer des sentiments de sympathie dont je suis profondément touché.

« La France aussi appelle à l'Assemblée constituante des hommes nouveaux. Ce sentiment est juste, après une révolution plus sociale que politique et qui a enseveli dans ses débris les catégories haineuses des anciens partis.

« Mais les hommes nouveaux qu'il lui faut ne sont-ils pas ceux que des travaux constants et difficiles ont préparés à la discussion des affaires publiques et à la vie politique?

(1) *Souvenirs et Portraits*, t. III, p. 159.

« Ceux qui se sont tenus en réserve dans leur retraite sont pareils à des combattants dont le corps d'armée n'a pas encore donné.

« Ce sont là aussi des hommes nouveaux et je suis de ceux-là.

« Chaque révolution, après sa tempête, laisse des germes de progrès dans la terre qu'elle a remuée, et, après chaque épreuve, l'Humanité s'écrie : « Aujourd'hui vaut mieux « qu'hier ; demain vaudra mieux qu'aujourd'hui. »

« Je me présente à l'élection sans détourner la tête pour regarder vers le Passé, occupé seulement de l'Avenir de la France. Mais, si mes concitoyens veulent chercher dans les années écoulées pour y voir ma vie, ils y trouveront une indépendance entière, calme, persévérante, inflexible : seize ans de cette vie consacrés au plus rude des services de l'armée, tout le reste donné aux travaux des lettres, chaque nuit vouée aux grandes études. Existence sévère, dégagée des entraves et des intrigues de partis.

« J'ai ce bonheur, acquis avec effort, conservé avec courage, de ne rien devoir à aucun gouvernement, n'en ayant ni recherché, ni accepté aucune faveur.

« Aussi ai-je souvent éprouvé combien cette indépendance de caractère et d'esprit est plus en ombrage au pouvoir que l'opposition même. La raison en est celle-ci : Les pouvoirs absolus, ou qui prétendent à le devenir, peuvent espérer corrompre ou renverser un adversaire ; mais ils n'ont aucun espoir de fléchir un juge libre qui n'a pour eux ni amour ni haine.

« Si la République sait se comprendre elle-même, elle saura le prix des hommes qui pensent et agissent selon ce que je viens de dire. Elle n'aura jamais rien à craindre d'eux, puisqu'elle doit être le gouvernement de tous par chacun et de chacun par tous.

« Ainsi conçu, ce mâle gouvernement est le plus beau.

« J'apporte à sa fondation ma part de travaux dans la mesure de mes forces. Quand la France est debout, qui pourrait s'asseoir pour méditer?

« Lorsque l'Assemblée nationale, dans de libres délibérations, aura confirmé, au nom de la France, la République déclarée, efforçons-nous de la former à l'image des Républiques sages, pacifiques et heureuses, qui ont su respecter la Propriété, la Famille, l'Intelligence, le Travail et le Malheur; où le gouvernement est modeste, probe, laborieux, économe, ne pèse pas sur la nation, pressent, devine ses vœux et ses besoins, seconde ses larges développements et la laisse librement vivre et s'épanouir dans toute sa puissance.

« Je n'irai point, chers concitoyens, vous demander vos voix. Je ne reviendrai visiter, au milieu de vous, notre belle Charente, qu'après que votre arrêt aura été rendu.

« Dans ma pensée le peuple est un souverain juge qui ne doit pas se laisser approcher par les solliciteurs et qu'il faut assez respecter pour ne point tenter de l'entraîner et de le séduire.

« Il doit donner à chacun selon ses œuvres.

« Ma vie et mes œuvres sont devant vous.

« ALFRED DE VIGNY (de la Charente),

« Membre de l'Institut (Académie française). »

Naturellement, avec de si beaux scrupules, Alfred de Vigny ne fut pas élu. Il écrivit le 14 mai à sa correspondante, Mlle Camilla Maunoir, qui était en Suisse : « J'ai jeté sur le tapis de la Fortune pour voir ce qu'elle déciderait de ma destinée, et si je serais condamné à ce que je méprise le plus, savoir : *l'improvisation dans les affaires sérieuses* et dans les plus grands intérêts du monde entier... Je rentre donc dans la méditation qui m'est chère... »

Des souvenirs de sa jeunesse venaient l'y visiter parfois, tantôt riants, tantôt attendris. C'est au printemps de 1848, qu'après avoir sans doute rencontré Mme de Girardia, la belle Delphine Gay d'autrefois, dont la santé était atteinte et dont le visage était maintenant pâli, il lui

adressa ces vers, où semble résonner l'écho de son ancien et discret amour :

PALEUR

Lorsque sur ton beau front riait l'adolescence,
Lorsqu'elle rougissait sur tes lèvres de feu,
Lorsque ta joue en fleurs célébrait ta croissance,
Quand la vie et l'amour ne te semblaient qu'un jeu :

Lorsqu'on voyait encor grandir ta svelte taille,
Et la Muse germer dans tes regards d'azur
Quand tes deux beaux bras nus pressaient la blonde écaille
Dans la blonde forêt de tes cheveux d'or pur,

Quand des rires d'enfant vibraient dans ta poitrine
Et soulevaient ton sein sans agiter ton cœur,
Tu n'étais pas si belle, en ce temps-là, Delphine,
Que depuis ton air triste et depuis ta pâleur.

Vers la même époque, il songea à aller passer quelque temps en Suisse : il demandait à Mlle Maunoir de s'enquérir d'un cottage modeste, mais d'où l'on eût la vue du lac et des montagnes et qui fût à proximité de la bibliothèque de Genève. Quelques jours plus tard, il en parla encore ; puis il renonça à cette retraite. Après un séjour en Touraine, il se retira avec sa Lydia, « garde-malade rêveur », selon son expression, dans son domaine du Maine-Giraud. Il avait promis de venir en Charente après les élections : l'y voici. Il voit les paysans, et il constate qu' « ils ne comprennent pas un mot du rôle de citoyens qu'il leur faut jouer tout à coup » ; ils sont « tout effarés, ils cherchent vite un maître qui leur épargne la peine de penser, de choisir, de vouloir quelque chose en matière de gouvernement ».

Mais les campagnes sont belles, les moissons ont été abondantes, les populations saines sont au travail. Vigny fait établir et perfectionner dans son domaine une distillerie d'eau-de-vie, et il mande à son ami Philippe Busoni : « Vous pouvez m'écrire comme à P. L. Courier : Alfred de Vigny, *vigneron*. »

Il écrit cependant toujours ; il lit aussi beaucoup. Quand

il se rend à Angoulême, il ne manque pas de faire une visite à M. Eusèbe Castaigne, bibliothécaire de la ville, et il lui emprunte des livres. Il entreprend aussi de faire lire autour de lui, et il fonde une bibliothèque publique à Blanzac, petite ville voisine du Maine-Giraud ; il s'occupe aussi de rechercher des ouvrages pour une maison d'éducation de jeunes demoiselles qui lui en a demandé ; il prie Mlle Camilla Maunoir de lui en indiquer quelques-uns qui puissent convenir à des jeunes filles de quinze ans et qui soient « moins niais et moins prétentieux que ceux de Mme de Genlis ».

C'est en Angoumois, et par un journal, que Vigny apprit la mort de Marie Dorval, survenue le 20 mai 1848. Le 7 octobre, écrivant à sa cousine, la vicomtesse du Plessis, le poète lui parla des représentations que le Gymnase donnait alors de *Quitte pour la peur*, représentations qu'il n'avait pas autorisées, et il ajoutait :

« Je serai peut-être le seul à Paris n'ayant pas vu cette représentation, qui est fort courue à ce que l'on m'écrit. Et si je la vois jamais, faut-il vous le dire? oui, (pourquoi pas?) cela me pourra bien serrer le cœur, car il me semble, en pensant à celle pour qui ce fut écrit, que l'on jette sa robe au sort et que l'on se partage son manteau. — Du reste, je redeviens plus sérieux en parlant de ceux qui ne sont plus. Ne croyez pas que ces relations de théâtre, qui font tant de bruit que toute la France a su celle-là, tiennent autant de place qu'il le semble dans la vie d'un homme. Il y avait sept ans que je n'avais vu cette personne, qui vous préoccupe, lorsque j'ai appris qu'elle avait tout à coup quitté cette vie dont elle était en possession avec tant d'ardeur et d'éclat ; et je l'ai su, comment? comme vous, comme tout le monde, par un journal, comme on sait tout aujourd'hui. — Repentez-vous donc, ange sévère, de votre jugement! Je ne suis coupable ni envers vous, amie chérie, pour avoir fait jouer ce joujou de salon (1), ni envers la mémoire de celle qui réalisait

(1) La vicomtesse du Plessis trouvait le sujet de cette comédie un peu léger.

mes inventions sur la scène, et recevait sur son front les couronnes de fleurs qu'on leur jetait. Quand elle était en pays étranger, elle m'envoyait les couronnes, et il s'en trouva une un jour noire et blanche, comme on en jette sur les tombes. On l'avait jetée à Kitty Bell d'une loge du théâtre de Bruxelles. Je me tais, car savez-vous ce qui va arriver? Vous pensiez que j'oubliais, vous trouverez à présent que je me souviens trop... »

Il frémissait encore au souvenir de celle qui avait eu son amour; depuis longtemps déjà il lui avait pardonné, et il avait en elle absous toutes les femmes. C'est en 1844 qu'il avait tracé dans son *Journal* ces lignes apaisées

« Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes dans tous les temps et chez toutes les nations, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire à chaque femme, au lieu de : *Bonjour*, — *Pardon*! car les plus forts ont fait la loi. »

C'est en 1844 aussi, qu'il avait publié (dans la *Revue des Deux-Mondes*) les belles stances de la *Maison du Berger*, adressées à cette symbolique Éva, en qui M. Louis Delaruelle a voulu reconnaître les traits de Marie Dorval (1).

Peut-être, en effet, avait-il songé à elle. L'oublia-t-il jamais? Ne souffrit-il pas jusqu'à ses derniers jours, comme Alfred de Musset, quoique avec moins d'éclat, de sa douloureuse blessure?

En mars 1849, sollicité de poser à nouveau sa candidature, il accepta de laisser inscrire son nom sur une liste électorale; mais, pas plus que la première fois, il ne voulut quémander les suffrages. Il garda sa noble réserve et se fia à la fortune. Il ne fut pas élu. Cette fois encore il prit philosophiquement son échec.

En novembre, il quitta le Maine-Giraud pour se rendre à Paris, un mois plus tôt qu'il ne l'avait projeté, afin de présider les séances de l'Académie française dont il

(1) Louis Delaruelle, *Qui est Eva dans la* Maison de Berger? *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1903, p. 317-319.

venait d'être nommé directeur. Il était heureux de l'honneur que ses collègues lui avaient fait : il le considérait comme une « réparation de l'indigne accueil » de M. Molé, le jour inoubliable de sa réception.

Il ne resta à Paris que quelques mois : il y mena son existence accoutumée entre ses amis et sa toujours souffrante Lydia. Il vit plusieurs fois Victor Hugo, qu'il ne devait plus revoir par la suite ; il alla entendre Rose Chéri dans *Quitte pour la peur*, et, malgré le souvenir de Dorval, il se déclara ravi de son interprétation (1). En juin, il retourna au Maine-Giraud où il resta au moins jusqu'au mois d'août 1853. Il se plaisait dans cette demeure, édifiée dans le creux d'un vallon, entourée de bois de chênes, d'ormes et de frênes que courbaient parfois les vents de la mer, et de vertes prairies rafraîchies par des fontaines et des sources pures ; sa chère Lydia se plaisait, elle aussi, dans cet air embaumé qui la guérissait toujours.

Alfred de Vigny ne demeurait pas inactif : il s'occupait de l'administration de son domaine ; il lisait ; il écrivait ; il reprenait l'œuvre qu'il avait entreprise, pendant son séjour précédent, de la « civilisation de son Angoumois ». Le 27 août 1850, il écrit au docteur Montalembert que la ville de Blanzac ne veut pas avoir de bibliothèque publique, et que, par conséquent, il n'a pas réussi à la civiliser par les *yeux*. Mais il va essayer de la prendre par les *oreilles* : il a donc conseillé à des jeunes institutrices qui l'ont consulté de jouer *Esther*, comme à Saint-Cyr ; il s'occupe lui-même de trouver les costumes et les accessoires nécessaires.

Tandis qu'à Blanzac il donnait ses soins à la représentation d'une tragédie classique, à Paris, Arsène Houssaye pensait à reprendre *Chatterton* et *Othello*. Mais Vigny ne voulait pas que cette reprise eût lieu pendant son absence, car il aurait « à donner sur la mise en scène et la distribution des rôles des instructions indispensables ». Il écrivait cela à son ami Philippe Busoni qui

(1) Il lui écrivit une fort jolie lettre que M. Léon Barthou a publiée dans la *Revue hebdomadaire* (2 mars 1912).

lui servait d'intermédiaire pour ces sortes d'affaires, il le consultait sur le choix des acteurs, mais jamais il ne se décidait à choisir; et ainsi, la reprise de ces drames, toujours désirée par le directeur, se trouvait sans cesse remise par les hésitations de l'auteur. Il en avait été question entre eux avant même que Vigny retournât au Maine-Giraud. Vigny allait au théâtre, ou bien recevait chez lui Arsène Houssaye; ils causaient, mais ne concluaient rien.

Moulage de la main d'A. de Vigny.
(Marteau de porte au manoir du Maine-Giraud.)

Leurs conversations reprirent sans doute lorsque Vigny, en 1853, fut revenu à Paris. Arsène Houssaye écrit en effet, dans ses *Confessions* (1) : « Pendant des années, je l'ai vu, tantôt chez moi, tantôt chez lui pour la reprise d'*Othello* et de *Chatterton*. Quelle que fût la distribution des rôles, il disait toujours : « Je vais étudier les comédiennes ». Il venait au théâtre, mais il s'en allait plus indécis encore. C'était à mourir. Il y mettait tant de bonne grâce qu'il était impossible de ne pas prendre patience. C'est ainsi que, voulant le jouer, je n'ai réussi qu'à perdre agréablement mon temps. »

A. Houssaye raconte aussi qu'en 1852, Alfred de Vigny lui promit un drame pour Mlle Rachel. En 1852 Vigny ne quitta pas le Maine-Giraud, et il n'y a pas trace d'une telle promesse dans la partie de sa correspondance qui a été

(1) Tome IV, p. 295.

publiée (1). En tout cas, Vigny n'écrivit pas cet ouvrage. « Il se contenta, dit A. Houssaye, de voir le drame en songe. La réalité l'effrayait. Il causa avec Mlle Rachel, il m'indiqua les décors, il fixa le soir de la première représentation. Or, ce soir-là, il demeura au coin de son feu, le drame se passa au fond de son âtre ; le poète n'était plus qu'un philosophe. »

Dans sa Charente, qu'il appelait une « Vendée bonapartiste », au milieu de paysans laborieux et dévoués à la cause napoléonienne, le philosophe inclinait de plus en plus vers un gouvernement fort, qui assurât l'ordre ; il était probablement déjà acquis à l'Empire lorsqu'une circonstance le mit en présence du futur empereur.

C'était le 10 octobre 1852. Louis Napoléon, revenant de Bordeaux, où il avait prononcé son discours sur la paix, s'arrêta à Angoulême. Il avait appris la présence, en Charente, d'Alfred de Vigny, qu'il avait déjà rencontré à Londres, en 1839, dans le salon de lady Blessington, et il l'avait fait inviter au dîner de la préfecture. Il y avait là quelques notables du pays, l'évêque d'Angoulême, les ministres qui accompagnaient dans son voyage le Prince-Président. Celui-ci conversa longuement avec le poète, qui écrivit quelque temps après à Mme Lachaud : « Je l'ai retrouvé pour moi ce qu'il était à Londres, aussi simple, affectueux, amical dans ses entretiens réitérés et prolongés toute la soirée, aussi calme que s'il n'eût pas entendu le bruit du triomphe qui l'entourait, cherchant le vrai de toute chose et le jugeant avec impartialité, le même enfin que je l'avais connu dans l'exil, seulement un peu plus mélancolique et sachant déjà ce que pèse le pouvoir suprême.

« Pour moi, je suis revenu le lendemain rêver dans ma cellule, où j'ai repris mon froc et mon capuchon : je n'ai rien dit ni rien écrit à personne de ce long et sérieux

(1) A. Houssaye affirme aussi qu'Alfred de Musset lui promit une comédie intitulée : *Les Enfants du Siècle*, dont, en dehors de ses *Confessions*, il n'est question nulle part.

entretien. On ne saura de ce que m'a dit le Président que ce que l'Empereur en racontera lui-même. »

Cet entretien entre le président et le poète fut fort remarqué, et le préfet qui, dans sa propre préfecture, ne semblait pas, ce soir-là, tenir la première place, manifesta, dit-on, son dépit par cette parole :

— Ce n'est pas moi qui reçois le Prince-Président, c'est M. de Vigny.

Cependant Vigny désirait rentrer à Paris. Une première fois, en mars, il avait déjà fait tous ses préparatifs de départ, mais la pauvre Lydia était retombée malade, et il avait dû renoncer à lui faire supporter les fatigues d'un voyage. Il n'eut donc pas le plaisir de donner sa voix à Alfred de Musset le jour que celui-ci fut élu à l'Académie française ; il le regrettait, car il avait toujours soutenu cette candidature, et il avait obstinément voté pour Musset à plusieurs élections précédentes. Il ne put non plus rendre les derniers devoirs ni à son ami Henri de Latouche, mort en 1851, ni à son ami le comte d'Orsay, mort en 1852.

En décembre, il se disposa une deuxième fois à revenir à Paris. Les malles, de nouveau, étaient préparées, et, de nouveau, il fallut renoncer à se mettre en route, Lydia ayant eu une rechute au dernier moment. Les médecins craignaient des accidents subits ; ils parlèrent d'anévrisme, et déclarèrent que, pour le moment, Mme de Vigny ne pouvait sans danger voyager dans aucune sorte de voiture. Cette prolongation de son séjour au Maine-Giraud lui permit d'y recevoir, en 1853, la fille de ses vieux et excellents amis Ancelot : Mme Georges Lachaud, qu'il chérissait, et qui, ayant eu l'occasion de se rendre à Angoulême, voulut venir saluer dans son ermitage celui qui était le parrain de son fils.

Dans le courant de cette même année Vigny et sa femme purent enfin rentrer à Paris. Il semble bien que ce soit à ce voyage que fait allusion Joseph Castaigne, bien qu'il paraisse parler du retour du seul Alfred de Vigny, lorsqu'il écrit :

« Une fois (1853) il fit... d'une manière assez étrange le voyage de retour. Sur les instances de Mme de Vigny, effrayée par le terrible accident [de chemin de fer] des environs de Poitiers, il se fit charroyer jusqu'à Paris par un voiturin et demeura en route 288 heures au lieu de 12 par la voie ferrée (1). »

La vie de Vigny se partagea désormais entre Paris et le Maine-Giraud. Au Maine-Giraud, il rêvait et il méditait; il faisait des lectures à son éternelle malade. Il écrivait aussi, presque toujours la nuit, retiré dans un réduit étroit qu'il appelait sa « cellule de moine » et que M. Ernest Dupuy, qui lui trouve plus de ressemblance avec « un cabanon de prisonnier », décrit ainsi (2) : « C'est simplement l'espace compris entre le palier supérieur d'une vis d'escalier en pierre et la toiture même de la tour. Une sorte de siège en bois de chêne, qui peut servir de petit lit, à la rigueur, a été pratiqué dans un retrait du mur, et en face, appliquée elle-même au mur, subsiste une caisse en chêne comme le banc : c'est le « coffre », non pas antique ni rare, mais fabriqué grossièrement, qui se cadenassait comme pour préserver quelque trésor. » Le trésor que Vigny y plaçait, c'étaient ceux de ses manuscrits qu'il jugeait dignes d'être conservés.

Dans le pays, on aimait le poète et lui-même était fort attaché au pays; tout lui en était cher; les arbres de son domaine eux-mêmes lui étaient une sorte de famille; il aurait pu les abattre et en tirer quelques revenus; il les conserva, parce que, dit-il dans son *Journal*, « les vieux arbres ressemblent à de grands parents et que leur absence ôterait le charme à l'habitation ».

A Paris, il retrouvait ses amis et l'Académie française. Arsène Houssaye, qui le voyait souvent, paraît-il, dut le voir assez mal, car il l'a dépeint plus ridicule que certai-

(1) E. Castaigne, *Petites études littéraires*.

(2) *Alfred de Vigny. Le rôle littéraire*. (Société française d'Impression et de Librairie).

nement il ne devait être. Il écrit dans ses *Confessions* (1) que Vigny avait pour tout domestique une cuisinière, mais qu'il croyait avoir des serviteurs sans nombre.

Il fallait, ajoute-t-il, « il fallait le voir dire d'une voix de souverain : « Où sont mes gens? » Il ne disait jamais : « Allez chercher un fiacre », mais : « Faites avancer ma voiture ! » sur quoi, la bonne à tout faire courait à la prochaine station, puis revenait tout essouflée : « La voiture à M. le comte est avancée... »

A. de Vigny. Caricature de Nadar.

Dans ses *Souvenirs de jeunesse*, Arsène Houssaye raconte ceci, qui est encore moins vraisemblable :

« ... Quand je sonnais à la porte de son petit appartement, rue des Écuries-d'Artois, au coup de sonnette, je l'entendais dire très haut : « Jean, allez donc ouvrir la porte ! » Comme il n'y avait pas de Jean et que la cuisinière torchonnait, il ouvrait lui-même en disant : « Ce valet de chambre est à mettre à la porte ; il n'est jamais là. » Et, très gravement, il me faisait les honneurs de son petit salon sans perdre un pouce de sa taille héraldique.

(1) Tome IV.

Après une causerie où il était toujours charmant, d'ailleurs, il appelait encore Jean pour me reconduire : même jeu, vrai jeu de théâtre. »

Oui, Alfred de Vigny avait le respect et même, si l'on veut, la superstition de la noblesse et des manières aristocratiques : on peut s'expliquer que M. Jean Moréas l'ait appelé un jour, sans aucun sentiment hostile, d'ailleurs, un cabotin innocent ; mais il semble bien qu'Arsène Houssaye nous en conte et qu'il soit de ceux-là qui se livrent « aux plaisirs de l'anecdote », selon un mot de Vigny lui-même, et qui embellissent leurs récits « de quelques agréments ».

Les événements de la vie du poète sont à présent peu nombreux et peu importants. Son acceptation du gouvernement imperial a rompu ses rapports, non seulement avec Victor Hugo qui s'est exilé, mais aussi avec Lamartine. Il ne fit jamais, cependant, acte de courtisan envers l'empereur. On a dit que, pendant plusieurs années, il eût l'espérance d'être nommé sénateur ; en 1856, une occasion s'offrait peut-être : Louis Ratisbonne, dans l'introduction qu'il a mise au *Journal d'un Poète*, raconte que Vigny fut sollicité par un ministre de composer une cantate pour célébrer la naissance du prince impérial, mais qu'il refusa, disant qu'il ne savait pas faire « de ces choses-là ».

Dans l'hiver de 1856-1857, on le trouve néanmoins aux réceptions de Compiègne. Horace de Viel-Castel qui l'y rencontra et qui, comme on sait, était fort mauvaise langue, trace de lui cette caricature (1) :

« La littérature... est représentée par le comte Alfred de Vigny, espèce de Dorat musqué qui vise à la chevelure de Bernardin de Saint-Pierre, se pommade le visage, mouille ses lèvres pour les rendre plus roses, et ressemble à une vieille femme habillée en homme malgré les règlements de police. De Vigny a eu de l'esprit, il n'a plus que de l'affectation ; il madrigalise, pince les lèvres pour préparer un mot qui n'arrive plus et débite des mièvreries. Il a,

(1) *Mémoires* du comte Horace de Viel-Castel, t. III, p. 309-310.

au plus haut degré, l'adoration de sa personne, et se croit tellement important qu'en plein soleil il regarde son ombre pour se voir passer. » Cela est écrit le 22 octobre 1856; le 24 janvier 1857, le gracieux Viel-Castel récidive : « Au bal du château, j'ai vu M. de Vigny, empaqueté dans son habit d'académicien, joufflu comme un vieil ange et le visage luisant et pommadé comme une vieille actrice qui vient d'ôter son fard. » Il montre Vigny, « tout gonflé d'avoir été invité au dernier voyage de Compiègne », racontant que l'empereur a été particulièrement charmant pour lui et lui a dit : « Vous vous levez de bonne heure, et moi aussi, M. de Vigny; veuillez donc bien, avant que personne soit éveillé, venir le matin dans mon cabinet. Nous causerons longuement et sérieusement. » Et Vigny aurait donné à entendre que l'empereur l'avait consulté sur bien des choses. La vérité, d'après Viel-Castel, serait que Napoléon III parla très peu à Vigny, mais que Vigny lui demanda « d'être chargé d'apprendre à lire au prince impérial ».

Des conversations suivies entre le poète et l'empereur sont vraisemblables, après ce que nous savons de leurs rencontres en 1839, à Londres, et surtout en 1852, à Angoulême. L'on ne saurait dire s'il y fut question, pour Alfred de Vigny, de devenir le gouverneur du prince impérial, dont il n'avait pas consenti à chanter la naissance, mais il semble bien qu'il ambitionna ce rôle, plus noble que celui de poète officiel. Lamartine en parle, à son tour (1), dans une étude écrite peu après la mort de Vigny. Selon lui, Vigny, « ne nia ni ne confirma ce bruit »; il « jura seulement qu'on ne lui avait fait aucune ouverture », et Lamartine conclut : « J'ignore sa pensée secrète à cet égard; le rôle était grand et il était libre. » La conversation que les deux poètes eurent à ce sujet se placerait, d'après Lamartine, en 1862; c'est l'époque où, malheureux, il adressait aux abonnés de ses *Entretiens familiers de littérature* des circulaires, par lesquelles il leur deman-

(1) *Souvenirs et Portraits*, t. III, p. 158-159.

dait leur concours, pour venir à bout des difficultés financières qui assombrissaient sa laborieuse et lamentable vieillesse. Vigny, qui les reçut, n'y répondit point, mais il les annota, et son jugement est sévère ; de telles demandes étaient, selon lui, sans dignité, et il pensait que, dans l'infortune « seul le silence est grand ». Il gardait alors rancune à Lamartine de nous ne savons quelle injure, « offense grave » peut-être, ou peut-être simple « coup d'épingle », selon l'expression de M. Ernest Dupuy, qui publie, comme témoignage de cette rancune, la courte note que voici, écrite en 1862 ou 1863 :

« Lamartine commence par vous envelopper d'un nuage d'encens et vous décoche au travers une flèche mortelle. »

Il semble donc que si les deux poètes se revirent, ce dut être tout à fait vers la fin de l'existence d'Alfred de Vigny, entre le mois d'avril 1863, date de la dernière circulaire qu'il reçut de Lamartime, et le mois de septembre.

Quelques années auparavant, Vigny avait conduit au cimetière deux des amis de sa jeunesse : Alfred de Musset, en mai 1857, et, en septembre, Gustave Planche.

Il avait eu pour le premier une affection sans défaillances; on sait qu'il avait eu à se plaindre de l'ingratitude du second; il voulut cependant suivre son cercueil. « Je souffrais dans mon lit, écrivait-il le 21 septembre 1857 à M. Thalès Bernard; je ne souffrirai guère plus en suivant ce qui reste de Gustave Planche, qui, je crois, fut toujours malheureux. J'y serai un peu comme le chien noir derrière le convoi du pauvre, car, à Paris, le matin à huit heures, on ne se dérange pas pour la mort d'un autre, ni même pour la donner à ses amis. »

En décembre de la même année, il eut la satisfaction de voir la Comédie-Française reprendre *Chatterton*. Ce n'étaient plus les mêmes interprètes. Dorval n'était plus là, ni Joanny; mais Geoffroy reparut sous les traits pâlis et dans le vêtement noir du jeune poète; seulement il lui manquait cet air de jeunesse qu'il avait à la création. Ce

Louis Ratisbonne.

n'était plus le même auditoire ; mais on y retrouvait plusieurs des spectateurs de 1835, et, par exemple, Théophile Gautier, qui fit de cette représentation un compte-rendu, inséré depuis dans son *Histoire du Romantisme*. La pièce ne produisit pas la même impression. L'exact et pratique John Bell n'excita pas la même répulsion, ni

Kitty Bell le même enthousiasme; cependant l'émotion fut manifeste lorsque le décor montra la petite et misérable chambre de Chatterton, avec sa lampe triste et son étroit grabat, et le dénouement, dit Théophile Gautier, remua « les spectateurs comme aux premiers jours ».

Alfred de Vigny voyait dans le succès de cette reprise une preuve de la vérité de sa thèse et de la justesse de son plaidoyer. Au poète Louis Ratisbonne, dont il venait de recevoir un sonnet sur *Chatterton*, il écrivait, le 2 janvier 1858, pour lui exprimer l'émotion qu'il avait ressentie au théâtre, « en voyant *d'un petit coin sombre*, comme celui d'Alceste, ces figures innombrables, pressées, sérieuses, recueillies et jeunes comme la vôtre, mais toutes inconnues de moi et qui venaient, comme une nouvelle armée sortie de terre, pour m'écouter et me serrer la main, en disant : « Il a raison ». votre amitié pour moi vous persuade que le mérite de l'ouvrage est cause de ce renouvellement de sympathie que j'ai trouvée cent fois dans les générations renouvelées de 1835, de 1840 et de 1857. Moi je pense qu'il vient seulement de ce que la vérité est éternelle et impérissable, et j'ai eu quelquefois le bonheur de voir clairement la vérité et le courage de la dire. »

Le poète vieillissant était fidèle à sa romantique chimère.

Le 20 avril 1858, pendant une séance de l'Académie française, Sainte-Beuve, à qui Alfred de Vigny avait dû envoyer une invitation pour une représentation de *Chatterton*, lui fit remettre ce court billet, qui est le dernier témoignage de leurs relations :

« Je vous ai revu.

« J'ai été touché.

« Les personnes qui étaient avec moi dans la loge, et plus jeunes que moi, ont été non moins touchées, et se sont plus d'une fois écriées : « Que c'est bien! que c'est élevé! »

« J'en étais fier pour la génération dont les chefs ont produit de telles œuvres. »

A l'heure où nous sommes arrivés de la vie d'Alfred de Vigny, il nous faut contempler une dernière fois, avant qu'un deuil nouveau les ait assombris encore et que la plus douloureuse des maladies les ait altérés, les traits de son noble visage. Devant l'image tracée par la plume malveillante de Viel-Castel, plaçons celle qu'a dessinée Lamartine (1).

Vigny, dit-il, était « toujours jeune et agréable d'esprit sans que le temps eut presque rien changé à sa taille et à son visage, excepté quelques nuances imperceptibles de transition, entre les cheveux qui menaçaient de blanchir et les ondes molles et blondes de sa chevelure qu'il laissait flotter sur le collet de son habit. Cheveux de sa mère sans doute, qu'il soignait en souvenir d'elle, ne voulant rien livrer aux ciseaux de ce qui lui rappelait une image adorée de femme et de mère! Cette coquetterie de costume, qu'on aurait pu prendre pour une affectation, n'était qu'un pieux sentiment filial, une relique vivante qui se renouvelait sur sa tête, et qui donnait à sa physionomie pensive et souriante quelque chose de la pudeur, de la grâce et de l'abandon de la femme. Cela lui donnait aussi un peu de la douce majesté de Platon ou de la candide et éternelle enfance de Bernardin de Saint-Pierre; cheveux fins, luisants, ruisselants d'inspiration, autour desquels avaient flotté, sous les bananiers, les immortelles images de Paul et Virginie. »

Citons aussi cette page que le portrait de Vigny, placé en 1864 en tête du recueil posthume des *Destinées*, inspira à Barbey d'Aurevilly (2) :

« Le Romantisme de 1830, dont il fut un des rois chevelus, s'y atteste par une opulente chevelure blonde, digne du peigne d'or avec lequel il la peignait peut-être, cet homme qui avait, pour les autres, le culte de soi des natures élevées et délicates en toutes choses. Le caractère du portrait de Vigny en ses œuvres posthumes est ce

(1) *Souvenirs et Portraits*, T. III, p. 138.
(2) *Les Œuvres et les hommes*, T. XI, p. 348-352.

que les Anglaises appellent : *the pensiveness*, et que nous, qui n'avons pas la richesse étoffée de leur langue, nous sommes obligés de traduire par un affreux barbarisme : le pensiveté. N'étaient-ce pas les soldats du philosophe Catinat qui l'appelaient avec leur tact de soldats : le père La Pensée? Alfred de Vigny, l'auteur des poèmes philosophiques, peut porter le même nom aujourd'hui. Il peut s'appeler aussi le poète La Pensée. Excepté la force des épaules auxquelles on pourrait reconnaître la race de guerre, faite pour la cuirasse, dont il était issu... l'air militaire manque complètement ici à un homme qui a fait pourtant un magnifique livre à l'usage des soldats... et j'y trouverais bien plutôt la placidité de l'Église... Le plan des joues, dans ce portrait, est abbatial, et on y regrette la main, cette main que j'ai vue plus tard, maigrie par la souffrance et d'une transparence plus grande que la crosse d'agate de la petite canne qu'il portait, en ses derniers jours, même pour traverser son salon, et qui, pour la beauté, était une main d'évêque grand seigneur... En vain les femmes, ces flatteuses-nées de tous les poètes, ont appelé Alfred de Vigny un printemps éternel, en voyant ses cheveux si longtemps d'un blond invincible, le poète d'Éloa n'a pas plus impunément vieilli que nous tous... Au souffle de l'hiver, phénomène singulier, de rudes plumes d'aigle, grises et fauves, ont poussé dans le plumage nacré du cygne éblouissant. »

Alfred de Vigny avait conservé jusque dans l'intimité les manières cérémonieuses des gentilshommes de l'ancien régime. Plusieurs témoins ont raconté avec quelle grâce sévère et quel respect de l'étiquette, lorsque Mme de Vigny quittait son salon, ne fût-ce que pour un instant, il lui offrait la main et l'accompagnait jusqu'à la porte, et comment, lorsqu'elle rentrait, il allait à sa rencontre, la saluait, et la reconduisait jusqu'à son fauteuil. Banville qui, comme beaucoup de jeunes poètes, fut accueilli par Alfred de Vigny avec la plus sérieuse bienveillance, dit que ces façons lui inspiraient un profond respect mêlé d'attendrissement, et que, d'ailleurs, dans cette maison où

Alfred de Vigny, par Lafosse.

il ne venait pas d'imbéciles, nul ne songeait à s'en étonner et à les trouver exagérées.

La pauvre Mme de Vigny, indolente à la fois et d'esprit et de corps, et qui était toujours malade, fut, en juin 1860, victime d'un accident : elle fit une chute en descendant de voiture et se blessa à la tête : Vigny passa les nuits à

son chevet. En avril 1861, elle est de nouveau obligée de garder le lit, et de nouveau Vigny veille sur elle. En septembre, il est malade à son tour; il commence à ressentir d'atroces souffrances d'estomac; il ne peut pas manger. « C'est un peu la vie d'Ugolin », écrit-il. Naturellement il ne peut guère recevoir de visites. Quelques amis cependant viennent le voir, dont certains ne l'avaient pas visité depuis trois ans : « le bruit d'un danger les a un peu secoués », comme l'écrit Vigny à Philippe Busoni le 22 novembre. Il reçoit aussi le Père Gratry, venu d'abord comme candidat à l'Académie française, et qui s'efforce d'engager avec le poète incrédule une controverse religieuse. M. le Dr Cabanès a publié, en décembre 1900, dans le *Mercure de France*, sous le titre : *Une tentative de conversion d'Alfred de Vigny*, des lettres du poète et de l'oratorien. La première, qui est de Vigny, est du 21 octobre 1861, la dernière, qui est du Père Gratry, est du 16 juillet 1862. A un moment, le poète se dérobe aux instances du prêtre; il lui écrit le 18 janvier 1862 :

« La controverse est une escrime assez fatigante et il faut disposer de toutes ses forces pour que les armes soient égales.

« Il ne convient pas d'ailleurs que nous confondions les deux questions de la destinée et du ciel et des élus de l'Académie française...

« Vous pourrez un jour m'excommunier au coin du feu si vous voulez, mais à présent je suis à la fois garde-malade et encore souffrant... »

Le Père répond le jour même, et il répond en insistant :

«... Comment peut-on perdre le précieux temps de la maladie, en ne l'employant pas à la régénération religieuse! Et la régénération religieuse de l'âme, je l'ai scientifiquement constaté dix fois, *très souvent* régénère le corps, ou, du moins, le ranime, le guérit pour longtemps. »

Le 30 janvier, il envoie au malade son livre sur le *Mois de Marie* et lui recommande la lecture d'un chapitre où il traite de la *Santé des infirmes*.

Après le 30 janvier, il n'y a plus qu'une lettre, et elle est également de Gratry, elle est toute polémique, mais nous ne savons si elle a été précédée et suivie d'autres lettres d'Alfred de Vigny. En tout cas, le poète ne dut point se laisser persuader, car le 4 octobre, écrivant à Mme J. de Saint-Maur, il lui parle de deux voisines qui avaient imaginé de se charger de son salut, et il dit :

« Dans la simplicité de ces honnêtes personnes il n'entre pas assez d'idées saines et véritablement graves. Elles ne considèrent pas qu'un homme qui a écrit ce qui est publié dans mes livres a depuis longtemps construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées *philosophiques*, *théologiques* et *théosophiques* ; qu'il a étudié à fond toutes les doctrines et les théodicées antiques et modernes et que, s'il veut bien ne pas les exprimer et les développer dans des livres, ni même dans des conversations passagères, c'est parce qu'il ménage la faiblesse égoïste de pauvres âmes qui s'appuient encore sur les pratiques païennes et qui n'ont pas l'abondance de bonté qui devrait leur suffire pour faire le bien sans réclamer une récompense, y mettre un prix et fixer des conditions comme un pacte de notaire. »

Les conversations de ces pieuses voisines alarmaient Mme de Vigny, qu'elles mettaient tout en larmes et qui paraissait être plus malade que son mari. Malgré ses horribles souffrances, il demeurait attentif au sort de ses ouvrages, et, un soir d'octobre, il se mit lui-même en quête d'un avoué et d'un huissier pour faire interdire une représentation « furtive » d'*Othello* que le Théâtre-Historique prétendait donner sans son autorisation. Le mal qui le dévorait, et que les médecins avaient appelé une gastralgie, était un cancer de l'estomac, et le poète sentait, disait-il, comme un vautour qui lui rongeait le sein. Pourtant, la cruelle douleur s'apaisait quelquefois ; en décembre, il put un jour conduire au bois la pauvre Lydia. Ils assistèrent à l'essai d'un ballon. Au retour, elle paraissait gaie ; elle eut une brusque attaque de paralysie, et elle expira doucement en disant :

— Mon bon Alfred, je ne souffre pas.

Pour lui ce fut un coup terrible, et qui détermina une grave rechute ; le 2 avril 1863 il écrivit à sa cousine, la vicomtesse de Plessis : « Depuis cette nuit-là il n'y a pas de martyre comparable au mien. »

Alfred de Vigny avait institué sa femme légataire universelle de tous ses biens ; il n'en avait même pas distrait un souvenir en faveur de ses cousins ou de son filleul. Quand Mme de Vigny fut morte, c'est à son filleul Georges Lachaud, en la personne de sa mère, la fille de ses vieux amis M. et Mme Ancelot, que Vigny voulut léguer sa fortune.

Mme Lachaud fit des objections :

« Vous, lui dit-elle, qui avez écrit *Chatterton*, cet éloquent plaidoyer en faveur du poète pauvre et malheureux, disposez donc de votre fortune au profit d'un de ces malheureux clients dont vous avez si bien plaidé la cause.

« — Ah! répliqua de Vigny, vous voilà bien toujours avec vos chimères! (1) »

Et par amitié pour les parents, par affection pour son filleul, il testa en faveur de Mme Lachaud, née Edmée Ancelot.

M. l'abbé Paulin Moniquet dit que celle-ci, plus préoccupée du salut que de la succession de son ami, avait préparé les voies au Père Gratry.

Elle était fort pieuse en effet ; nous ne savons ce qu'elle put dire ou écrire à Vigny, mais en 1862, dans le moment même qu'il correspondait avec le Père Gratry, il lui écrivit un jour à elle-même (on n'a pas la date précise de cette lettre) :

« Je ne répondrai sérieusement à rien ; je ne voudrais pas effeuiller une seule de vos illusions, ni seulement l'effleurer et la faner...

(1) Ces renseignements sont donnés d'après le livre de M. l'abbé Paulin Moniquet : *La Servante de Dieu. Louise Edmée Ancelot.* Cet ouvrage, probablement exact en ce qui concerne Louise Edmée Ancelot, contient sur Alfred de Vigny un certain nombre d'erreurs.

« Quand vous reviendrez, j'irai vous voir le soir, chère idolâtre! et vous me répéterez tout ce qu'il vous plaira et tout ce que vous vous rappellerez de l'*Imitation de*

Abbé A. Gratry.

Jésus-Christ. Je pourrai même vous souffler, car je la sais par cœur depuis mon enfance, et j'ai une mémoire presque infaillible... Mais je vous en avertis, prenez garde de me forcer à laisser tomber sur vos litanies quelque grand

coup de raison pareil aux coups d'épée de Roland, qui fendaient un homme et son cheval de la tête aux pieds... J'ai aussi fait voir du pays à bien des abbés et même des abbesses. »

N'est-ce point Mme Lachaud, cette personne dont M. Ernest Dupuy dit qu'elle a connu intimement Alfred de Vigny, qu'elle travailla beaucoup à le ramener à la foi, et qui disait, « d'un ton profondément découragé » :

— Je ne sais pas ce que le bon Dieu a fait à ce pauvre M. de Vigny; il a pour lui une haine mortelle.

On a dit, d'autre part, que Vigny eut deux haines dans sa vie; Dieu et M. Molé. Il ne semble pas qu'il se soit jamais réconcilié avec M. Molé, mais plusieurs témoins déclarent qu'il s'est reconcilié avec Dieu, et que cette réconciliation fut l'œuvre de l'abbé Vidal, curé de Notre-Dame de Bercy.

Alfred de Vigny connaissait l'abbé Vidal depuis de longues années. Il en parle, dans une lettre du 20 octobre 1845, à Philippe Busoni, comme d'un hôte assidu de sa maison; l'abbé Vidal y venait souvent le mardi, après dîner, prendre une tasse de thé dans l'intimité du poète et de sa chère malade.

Quand, vers la fin de l'été de 1863, l'état d'Alfred de Vigny parut tout à fait inquiétant, ses vigilantes voisines firent appeler l'abbé Vidal qui accourut et qui reçut sa confession.

Ce fait a été contesté. Il faut donc mentionner les divers documents publiés au sujet de la fin chrétienne du poète.

Il y a d'abord une lettre écrite par une des voisines, Mme C. d'Orville, à Mme de Saint-Maur, cousine d'Alfred de Vigny. Dans cette lettre, Mme C. d'Orville raconte que, devant l'aggravation visible de la maladie, elle et sa fille étaient anxieuses, n'osant prendre l'initiative de faire venir un prêtre et n'osant en parler aux deux servantes de Mme de Vigny, que le poète avait conservées, et qui étaient protestantes. Mais un matin, Sophie, l'une des servantes, vint prier Mme d'Orville d'écrire à l'abbé Vidal.

Celui-ci, immédiatement prévenu, vint aussitôt « comme par hasard » ; il resta longtemps auprès du malade, qui, le soir, parut plus content que de coutume. Quelques jours après, nouvelle démarche de Sophie auprès de Mme d'Orville afin que l'abbé Vidal soit rappelé sans retard. Cette fois Mme d'Orville se rendit elle-même, et sur-le-champ, à Bercy. l'abbé lui déclara qu'à sa précédente visite il avait confessé M. de Vigny et lui avait donné l'absolution, « lui disant qu'il allait partir pour les vacances et qu'absolument il ne voulait pas le laisser sans lui avoir fait accomplir ce devoir » ; qu'alors le pauvre malade avait de lui-même ôté son bonnet ; qu'il avait fait la chose avec beaucoup de respect, de sérieux, et, comme lui, M. Vidal, le croyait : de conviction ; qu'ensuite, ayant voulu lui serrer la main comme pour le féliciter, M. de Vigny l'avait embrassé en lui disant : « Monsieur le curé, vous venez de faire une bonne action » ; qu'en continuant à causer il avait paru se plaire à rappeler plusieurs de ses parents qui étaient dans les saints ordres, disant qu'il était de race religieuse et presque sacerdotale, et ajoutant ces propres paroles : « Je suis catholique, et je meurs catholique. » Mais l'abbé Vidal exprima ses regrets de ne pouvoir revenir auprès du malade qui le croyait parti : « Je me suis moi-même, dit-il, un peu servi de ce prétexte pour brusquer, pour ainsi dire, la chose, et ... vis-à-vis d'un homme de ce caractère je ne puis avoir l'air d'avoir menti. D'ailleurs je vais partir véritablement. Je crois également que, si un autre prêtre se présentait, il en serait fort surpris, et probablement heurté, ou peut-être même ne l'admettrait point. Il ne vous reste donc qu'à surveiller le moment, hélas ! et quand vous verrez que sa fin s'approche, lui faire donner l'extrême-onction par la paroisse... »

La lettre de Mme d'Orville, longue de cinq grandes pages, a été publiée, le 15 juillet 1900, dans la *Revue de Paris* qui l'avait communiquée préalablement à M. Louis Ratisbonne. M. Louis Ratisbonne ne fit aucune objection à cette publication. « Publiez ! répondit-il, publiez !... L'important, c'est que l'on mette au jour tous les élé-

ments de la vérité... Alfred de Vigny ne m'avait pas laissé ignorer la visite de l'abbé Vidal, à qui, simplement, il avait raconté sa vie : je n'ai jamais compris et je ne saurais admettre que ce récit eût le caractère d'une confession... De race religieuse, en effet, Alfred de Vigny n'avait pas manqué d'accueillir avec sa courtoisie de gentilhomme un prêtre qui lui faisait visite ; il n'aurait pas voulu offenser l'Église par des obsèques purement civiles, et son testament lui-même en fait foi ; défendant que l'on prononçât aucun discours à ses obsèques, il ajoutait : « Il ne faut autour d'un cercueil que les prières de l'Église et les larmes des cœurs fidèles. » Mais il a persisté jusqu'au bout, j'en demeure convaincu, dans la fermeté de ses opinions philosophiques. »

Cependant M. de Peyronnet, cousin, par sa femme, d'Alfred de Vigny, a raconté à Auguste Barbier (1) que, dans les derniers jours de la vie du poète, il rencontra, sur l'escalier, M. l'abbé Vidal qui sortait et qui lui dit : « Je viens de m'entretenir avec le pauvre mourant ; la chose est faite » : il voulait parler de la confession.

Mais l'*Intermédaire des chercheurs et des curieux* a reproduit, le 10 août 1906, un témoignage plus important encore. C'est une lettre de M. l'abbé Vidal lui-même. Elle est adressée au Père Langlois, qui lui avait demandé des renseignements sur les derniers moments du poète : elle a été citée, pour la première fois, dans un article du Père Langlois, intitulé : *A propos d'Alfred de Vigny* et publié dans les *Études religieuses, historiques et littéraires* (2).

L'abbé Vidal raconte qu'il conseilla à plusieurs reprises au malade de songer à la confession, et que Vigny, sans jamais le repousser, avait témoigné le désir d'attendre encore un peu. Un jour enfin, ils eurent une conversation très sérieuse : l'abbé Vidal parla de son prochain départ et insista pour que le poète se confessât. Son

(1) Auguste Barbier. *Souvenirs personnels*, p. 365.
(2 Nouvelle série. Tome IV. 1864, p. 264-267.

Tombeau d'A. de Vigny, au cimetière Montmartre.

récit est, dès lors, tout à fait conforme à celui de Mme C. d'Orville. Il ajoute que, quelques jours plus tard, le mourant demanda lui-même un prêtre pour recevoir l'extrême-onction.

Mme C. d'Orville dit seulement qu'après une nuit très douloureuse, pendant laquelle il criait à chaque instant aux deux servantes : « Priez pour moi ! Oh! priez Dieu pour moi ! », celles-ci, sur le matin, firent demander un prêtre. Quand il arriva, le malade gémissait, il avait déjà les yeux fermés, il ne pouvait plus parler; il paraissait souffrir atrocement; c'est dans cet état qu'il reçut l'extrême-onction. « Nous aurions bien voulu savoir s'il connaissait ou non, dit encore Mme C. d'Orville, s'il a pu s'unir au prêtre : mais cela est resté le secret de Dieu. »

Après la lettre de Mme d'Orville, après celle de l'abbé Vidal, il ne semble pas douteux qu'Alfred de Vigny se soit confessé. Mais il ne semble pas possible d'affirmer qu'il mourut dans les sentiments chrétiens. Rappelons-nous ses lettres récentes (elles sont de 1862) au Père Gratry, à Mme Lachaud, à Mme de Saint-Maur; rappelons-nous le mot de l'abbé Vidal déclarant qu'il a « brusqué la chose » ; retenons ce regret de Mme d'Orville : « Il y aurait plus de consolation à penser qu'il y a eu retour plus spontané, plus éclatant, si je puis parler ainsi; mais vous connaissez ce caractère qui voulait absolument concentrer tous ses sentiments en lui-même. Et s'il a été vraiment touché, comme il faut bien l'espérer, vous savez qu'il se serait bien gardé de le témoigner. L'essentiel a été fait, a dit M. Vidal. »

Nous ignorons, au contraire, comme Mme d'Orville, pourtant présente, l'ignorait elle-même, si vraiment l'essentiel — c'est-à-dire la conversion — a été fait.

Il y a, dans le *Journal d'un Poète*, une note bien ancienne (puisqu'elle est datée de 1834) qui est relative à un roman que Vigny avait peut-être songé à écrire, et qui se fût appelé : *Un Homme d'honneur*.

Et voici comme l'homme d'honneur, conçu par Alfred de Vigny, devait mourir :

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

MAR 12 1963
24 AOU 1963
8 JUL 1964
2 02 75
NOV 13 1964
FEB 24 1965
MAR 16 1965
MAR 31 1965
FEB - 7 1966
FEB 28 1966
MAR 14 1967
APR - 3 1967
MAR 11 1968
NOV 25
OCT 28 1970
NOV 21 1970
NOV 11 1971
NOV 24 '80
DEC 04 '80

CE

a39003 003420600b

CE PQ 2474
.Z5A44
COO ALLEM, MAURI ALFRED DE V
ACC# 1228462